

# COURTS

*La revue qui prolonge l'échange*



**No. 8**





# COURTS

Directeur de la publication  
**Laurent Van Reepinghen**

Secrétaire de rédaction  
**Lorent Corbeel**

Design éditorial  
**Mona Habibzadeh**

Ont collaboré  
à ce numéro

**Laurent Binet**  
**Mathieu Canac**  
**Rémi Capber**  
**Rodolphe Cazejust**  
**Antoine Couvercelle**  
**Nathalie Dassa**  
**Chris Davies**  
**Diego de Cooman**  
**Mári Dimitrouli**  
**Mathieu Forget**  
**Benjamin Garrigues**  
**Ray Ciubilo**  
**Raphaël Iberg**  
**Petra Leary**  
**Ewout Pahud**  
**Hervé Paraponaris**  
**Christophe Perron**  
**Franck Ramella**  
**Art Seitz**  
**Nicholas Fox Weber**  
**Guillaume Willecoq**

Couverture  
**Mathieu Forget**

Éditeur responsable  
Courts Éditions sprl  
Chaussée de Waterloo, 1488  
1180 Bruxelles

[www.courts.club](http://www.courts.club)  
[info@courts-mag.com](mailto:info@courts-mag.com)

ISSN : 977 2593516 00 8  
N°8 - Été 2020

Impression  
**Paperland**





J'ai l'impression  
d'être dans ma tournée  
d'adieux depuis 2009, quand j'ai gagné  
Roland-Garros. Les gens étaient genre: « OK, c'est  
bon, tu as tout gagné maintenant ». Puis j'ai remporté  
Wimbledon le mois suivant après une finale épique contre  
Andy Roddick, ce qui m'a permis de battre le record de titres en  
Grand Chelem. Mes filles jumelles sont nées juste après. J'ai pen-  
sé: « OK, c'est terminé maintenant, je peux m'arrêter après cet été de  
rêve. » Puis je me suis dit: « J'ai 28 ans, je sens que j'ai encore des choses à  
accomplir. » Et je prenais toujours énormément de plaisir sur le court. Je  
ne pensais pas jouer jusqu'à 38, 39 ans. Si on m'avait dit « Roger, en 2016,  
tu vas avoir une opération du genou gauche, puis deux opérations au  
genou droit (en 2020), mais tu seras toujours aussi motivé pour jouer »,  
j'aurais répondu: « Tu es fou ? Pas moyen que j'aie encore envie de  
jouer au tennis après tout ça ! » Mais j'ai toujours l'intense passion  
du jeu. Tant que je sais que ma santé n'est pas en danger sur  
le long terme, que mes quatre enfants et ma femme sont  
heureux avec notre mode de vie, et que je pense  
pouvoir rivaliser avec les meilleurs pour les  
plus grands titres, je continuerai  
à jouer.

# ENTRE LES LIGNES

6 — **BALIBOA : pour l'amour du jeu** — Rémi Capber

16 — **Zoom sur un confinement 3.0** — Raphaël Iberg

24 — **MATHIEU FORGET : la vie en l'air** — Rodolphe Cazejust

36 — **La lente mise au vert du tennis professionnel** — Christophe Perron

46 — **NICK KYRGIOS : rappeur né** — Rodolphe Cazejust

52 — **MARION TOY : le tennis au pays des merveilles** — Nathalie Dassa

60 — ***The Rules of Tennis: How We Count on Them!*** — Nicholas Fox Weber

68 — **FEDERER est « fini » : l'histoire sans fin** — Mathieu Canac

76 — **AVE MARIA : une dernière fois** — Guillaume Willecoq

82 — **La tsar mondiale de la pub** — Benjamin Garrigues

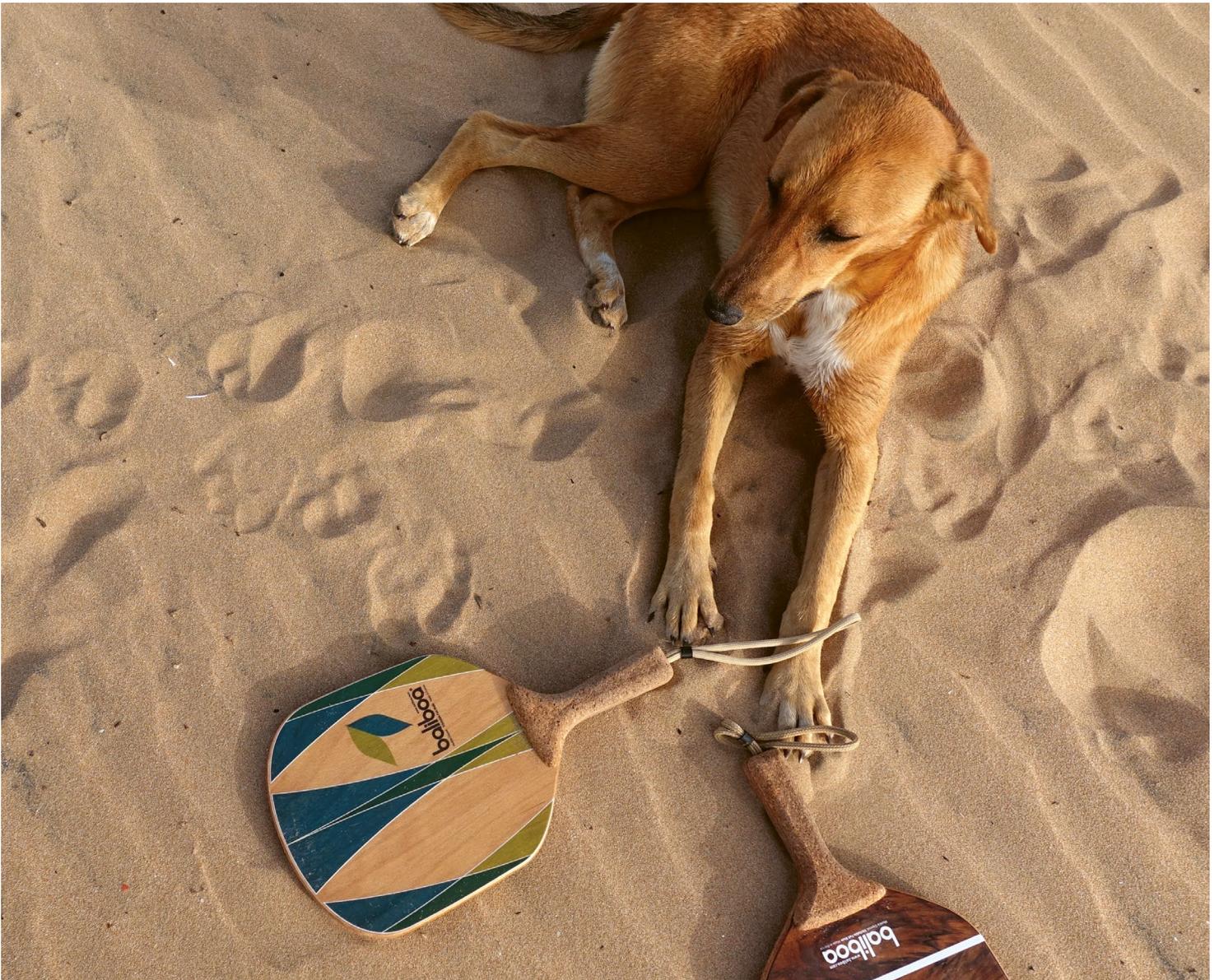
94 — **LAURENT BINET : « Mac, c'est du Picasso »** — Franck Ramella

100 — **Smash dans le neuvième art** — Nathalie Dassa

# BALIBOA

## Pour l'amour du jeu

Par Rémi Capber



© Mickael van Houten

Des raquettes. Une balle. Et l'essence du jeu. Avec Baliboa, Hervé Paraponaris fait resurgir le plaisir de l'échange et de la sensation, loin de la géométrie forcée du court de tennis, loin des règles et de l'adversité. Les joueurs sont prêts? Qu'importe, il n'y a pas d'arbitre, alors... jouez!

*«J'étais sur une plage avec mon grand fils et ses deux jeunes frères et sœurs. Il n'y avait personne, pas de vent. Juste ces myriades de posidonies éparpillées autour de nous, ces balles de feuilles mortes que le ressac des vagues a échoué en boules sur le sable. On en a pris une, des morceaux de contreplaqué qui traînaient à portée... Et on a commencé à jouer de volée.» Un but? Non, pas vraiment, pas au début. La douce oisiveté du promeneur qui flâne entre les ormeaux et les châteaux de sable se passe d'une finalité. C'est le plaisir de l'instant, du sable sous les pieds et du soleil dessus. Puis, la lourdeur du contreplaqué et le *tac-tac* étouffé de la pelote de mer qui vole de l'un à l'autre... Et peu à peu, l'effort, quelques gouttes de sueur. « On s'amusait, c'est tout. Jusqu'au moment où l'on s'est rendu compte qu'on s'évertuait à prolonger l'échange plutôt qu'à le gagner. »*

La genèse d'une histoire est souvent une légende. Et Hervé Paraponaris raconte bien les histoires. Pourtant, on ne voit pas comment Baliboa aurait pu naître ailleurs que sur une plage, dans le plaisir tout simple du jeu partagé. Ce jeu, vous le connaissez, vous l'avez pratiqué... C'était peut-être avec un ami, deux bouts de bois flotté et un caillou anguleux filant de guingois, à droite, à gauche, sur une serviette voisine au fessier rebondi. Ou avec ces grossières raquettes de plage emmanchées d'un infâme plastique fluo qui éclataient aussi sec au moindre revers à une main un peu trop virulent.

#### **Baliboa... un nom de balle et de bois**

Parce qu'il est amoureux de ce jeu, mais tout autant de l'objet – des objets! –, Hervé Paraponaris, sculpteur, artiste contemporain et plasticien depuis plus de trente ans, a créé Baliboa. Baliboa, c'est une raquette, un jeu, un concept... Mais c'est d'abord un nom. « *Un nom qui n'existe pas*, explique-t-il, *un nom qui conjugue la balle et le bois: le jeu en question marie les deux, ce n'est pas plus compliqué que ça. Baliboa, c'est en outre un nom de rebond,*

*aux lettres très rondes, avec un i au milieu qui joue le rôle de déclencheur. Ça rebondit!»* Et c'est heureux car, dans ce jeu de raquettes qu'on pratique souvent sur la plage, les deux pieds dans le sable, mais qu'on peut aussi bien apprécier dans un jardin ou sur le bitume que vient chauffer l'été, c'est l'échange qui prime. « *C'est ce qui m'intéresse depuis quelques années: tout ce qui a trait à l'objet en tant que sujet d'échange* », confirme Hervé. Quoi de mieux que la raquette qui, d'une simple planche, devient passeuse de temps et d'espace lorsqu'elle frappe une balle?

Comment? Pourquoi? De quelle façon? Créer l'objet, c'est tenter de répondre à ces questions qui, si elles ne triment pas le parement solennel des réflexions ontologiques dont débattraient des têtes graves en colloque, offrent autant de finesse que de complexité. Les réponses se révèlent dans l'ouvrage de l'artisan. Dans l'œuvre de l'artiste. Dans son atelier, entre les outils, la sciure et les effluves de bois et de térébenthine. « *En tant que sculpteur, j'ai une passion: la recherche des matériaux d'une part, et leur application, leur transformation, voire leur détournement de fonction d'autre part.* » Oui, Hervé Paraponaris le répète, Baliboa est une aventure du matériau. La matière, sa densité, ses propriétés mécaniques et physiques... en pensant la raquette comme objet à l'usage défini, mais aussi comme prolongement du corps. « *J'ai mené des recherches tant sur du contreplaqué traditionnel que sur l'ajout de matières agglomérées, de la mousse, du balsa... Je me suis aperçu que le balsa avait une résistance faible, mais beaucoup de légèreté et une belle qualité de rebond. C'est en poussant un peu plus loin que j'en suis venu au liège. En approfondissant mes recherches et mes tests, j'ai mis au point un composite. L'âme de la raquette est un contreplaqué sandwich: au liège se greffe une carapace de deux feuilles en contre-fil de hêtre déroulé. Le manche, quant à lui, est en liège.* »

#### **Dans la raquette, du liège pour mieux hêtre**

Il faudrait avoir manié la gouge et le maillet ou être familier de ce travail du bois pour appréhender pleinement ce qui s'est passé en atelier. Mais le choix du liège, ainsi que celui du hêtre, n'est pas dû au hasard. « *Questionner l'usage de l'objet – ici,*

« L'homme  
ne joue que  
là où, dans  
la pleine  
acception de  
ce mot, il est  
homme ; et  
il n'est tout à  
fait homme  
que là où il  
joue. »

Friedrich von Schiller,  
*Lettres sur l'éducation esthétique  
de l'homme*





de la raquette –, c'était aussi se demander comment fabriquer un outil performant en respectant certains principes. » Un exemple ? « J'ai moi-même joué avec beaucoup de raquettes et j'ai souffert, comme bien des joueurs, de tendinites et de tennis elbows. Ma raquette est un objet pour le loisir ; il était hors de question qu'elle soit traumatisante. » Le liège pèse cinq fois moins que le contreplaqué traditionnel que l'on trouve dans les raquettes de plage, une légèreté due à l'air emprisonné dans ses microcellules qui correspond à la majeure partie de son volume et de son poids. « Le contrefil de hêtre permet de durcir le liège ; l'ensemble est collé, pressé, calibré. On arrive à un poids final proche de celui d'une raquette de tennis adulte, un poids connu de la main du joueur. À la différence qu'une raquette Baliboa n'a pas de tamis, mais un plateau plein ! »

La polysémie de l'objet s'exprime sous bien des facettes. Il y a la relation entre l'objet et celui qui l'utilise. Mais aussi celle entre l'objet et son environnement, la trace qu'il laisse à sa fabrication, à son érosion. « Je me suis appliqué à utiliser le moins de matériaux possibles pour en exploiter toutes les caractéristiques, ce qui explique le choix du hêtre déroulé. Le bois est utilisé non pas brut mais en feuilles déroulées de l'écorce à sa naissance, ce qui limite les pertes. Quitte à couper un arbre, autant l'utiliser de la façon la plus économique et responsable possible. » La technique, ses us et son lexique dévoilent une logique qu'Hervé a appliquée au liège : « Il s'agit de liège de bouchon recyclé à 60 %, pour 40 % de liège forestier. J'en tire un aggloméré très léger et très performant, autorisant un travail de moulage et de placage. » Le tout fabriqué en France de A à Z, en mettant à contribution deux entreprises historiques, labellisées Entreprises du Patrimoine Vivant, l'une pour le liège, l'autre pour le placage.

« D'une manière générale, je souhaitais utiliser des matières naturelles, conclut-il. Une raquette, c'est un objet d'extérieur, de plein air, qui peut se retrouver et s'éparpiller dans un milieu naturel. Je voulais évidemment éviter que mes raquettes essaient des bouts de plastique avec les chocs et l'usure. » Il fallait qu'elles soient en cohérence avec leur environnement. Alors, oui, derrière la beauté toute naturelle de ces raquettes Baliboa,

il y a un petit quelque chose de ces pièces de bois flotté caressées par les vagues, saisies par des joueurs improvisant un échange au hasard de leur promenade...

### La règle qui n'en est pas une

« In fine, une fois qu'on a l'objet, se met en place une non-règle du jeu. » La formule d'Hervé est savoureuse, mais raconte bien tout ce que peut être Baliboa : un nom, des raquettes et un jeu partout, n'importe comment, avec n'importe qui. « Ce jeu ouvre une porte d'entrée qui me paraissait folle : il n'y a pas de terrain. C'est l'homme de Vitruve ! Le terrain est fait par la capacité de l'autre à ramener la balle. Et par ma capacité à moi, estimée et actée : je sais que je vais pouvoir aller chercher des balles. Toutes les balles que je vais ramener vont augmenter mon terrain, qui devient alors le terrain de mon dépassement. Je vais chercher cette balle et je vais même me surprendre à encourager l'autre quand il va chercher celle que je lui renvoie et que je perçois hors de possibilité ou que le terrain lui-même, mouillé, collant, rend difficile. »

L'essence du jeu ? Peut-être. Colas Duflo est l'un des rares philosophes à s'être penché sur la notion de jeu, dans une acception incluant les pratiques modernes. Si, pour lui, « espace et temps du jeu sont particuliers en ce qu'ils sont clos, délimités et formés par la règle », il expliquait aussi, en 1998, dans la revue *Autres Temps*, qu'il s'agit « d'un espace relationnel et d'un temps séquentiel. Ce qui permet d'analyser le rapport complexe que le jeu entretient avec la vie courante et pourquoi le jeu fait, dans une certaine mesure, "monde à part". Cela ne veut pas dire que le jeu est coupé du monde, mais qu'il crée, avec la matière même de ce monde, un monde autonome. » L'échange de deux joueurs, qui succède à un échange et en précède un autre, le tout sur un terrain supposé, imaginé, en mouvement constant. Un monde à part, oui, sans adversité, où le plaisir ressenti dépend de celui de l'autre et où les différences, sociales notamment, sont abolies : la griffe de votre slip de bain rutilant ou de votre bikini sophistiqué ne vous sera d'aucune aide avec Baliboa... et vous aurez invariablement les pieds grattouillés par le sable pour peu que vous jouiez sur la plage.





www.baliboa.com  
**baliboa**  
Maison Expert | Fabrication Française



### Dans un monde à part

La réflexion de Colas Duflo s'est nourrie des écrits d'un historien, Johan Huizinga, qui avait publié en 1938 un essai sur la fonction sociale du jeu, *Homo ludens*. Jugez plutôt : « *Le jeu est une action ou une activité volontaire, accomplie dans certaines limites fixées de temps et de lieu, suivant une règle librement consentie mais complètement impérieuse, pourvue d'une fin en soi, accompagnée d'un sentiment de tension et de joie, et d'une conscience d'« être autrement» que «la vie courante».* »

Si Hervé Paraponaris parle de « *non-règle du jeu* », c'est que l'unique règle qui régit Baliboa est celle, tacite, de l'échange et de la relation. Vous souhaitez jouer à treize mètres ? Pas de problème, les matériaux « *donnent leur pleine expression lorsqu'on joue de dix à quinze mètres* ». Mais si votre partenaire préfère une plus grande proximité... Pourquoi pas ? « *L'usage fait que l'on est plus performant lorsqu'on joue sur le sable avec une balle similaire à celle d'une balle de squash débutant, afin de pouvoir s'autoriser un rebond.* » Le rebond... Là encore, et pourquoi pas ? C'est sans aucun doute cette liberté dont se prévaut Baliboa qui le différencie de ses homologues historiques, le frescobol au Brésil et le matkot en Israël. Le frescobol, ses larges raquettes de bois, sa balle en caoutchouc et son terrain mythique, la petite princesse des mers, cette plage de Copacabana alanguie hors de portée des yeux granitiques et envieux du Pain de Sucre... Ne pas faire tomber la balle y est impératif et l'on démarre très proches, avant de reculer. Quant au matkot, parfois considéré comme le sport national en Israël... On ne plaisante pas avec cette institution des étendues sablonneuses de Tel-Aviv. À Geula Beach, les raquettes en carbone aux prix à trois chiffres font résonner leur *tac-tac* incessant. Ici non plus, la balle ne doit surtout pas tomber et il s'agit de frapper fort, très fort, droit sur l'adversaire qui est alors, implicitement, le défenseur. Les Israéliens en témoignent : c'est un sport de relation, où l'on ne devient bon qu'à deux... mais où les forces se confrontent pour le plaisir.

### De jeu et d'Homme

« *En Israël, c'est vrai, ça fait un boucan de dingue, s'amuse Hervé Paraponaris. L'avantage du liège, c'est l'absorption du bruit. Avec, en plus, cette balle molle, la raquette fait un tac qui est jouissif, jouissif comme la rondeur crémeuse d'une religieuse dans laquelle on vient mordre. On vient mordre la balle en profitant des qualités du hêtre qui amène une élasticité de dingue, un temps de rupture très prolongé et beaucoup de souplesse.* » Au bonheur du jeu se marie le bien-être de la sensation : celle d'avoir une raquette bien pleine, équilibrée, pas trop lourde, offrant la satisfaction de la tenir en main. De sentir toute l'élégance du bois et la confortable mollesse du liège. « *Mais on est également surpris la première fois qu'on tape une balle : le coup de poignet n'est pas du tout en rapport avec la force qu'on met. Il y a une souplesse merveilleusement savoureuse avec un rendement, une élasticité, qui évoque les javelots de l'olympisme grec.* »

Enfin, le jeu de volée... Un jeu où l'on réduit le temps et le mouvement : qu'on la pose, qu'on la claque, qu'on la dépose ou qu'on la pousse dans la raquette en face, elle perpétue l'échange. « *La volée, c'est un coup délicieux*, poursuit Hervé, *un coup qui fait du corps un corps libre, non genré, très moderne* », un coup qui n'imprime pas les différences physiques, qui pousse à la visualisation, puis l'anticipation jusqu'au réflexe. « *On est moins technologique que le tennis, mais on arrive à avoir des volées particulières, des coups spécifiques à cette activité, comme tous les ersatz de ce sport.* »

Le tennis... « *Il a bercé ma jeunesse. Mais, car il y a un mais aux origines de Baliboa, quand j'avais douze ans, j'avais peur de jouer en match. [...] J'affrontais un moment totalement hors de moi, je ne comprenais pas ce que je faisais là. Je prenais énormément de plaisir à jouer, à échanger des balles, à taper... sauf en match, qui m'opposait une situation insupportable.* »

Il fallait donc remettre du plaisir dans le jeu. Cela passait par une raquette : avec Baliboa, c'est la raquette qui fait le jeu et le jeu qui fait l'homme.



# Zoom sur un confinement 3.0

Par Raphaël Iberg

À la mi-mars, la plupart des pays européens, dont la France, la Belgique et la Suisse, basculent vers un confinement, semi-confinement ou encore une situation extraordinaire, selon la sémantique du lieu dans lequel vous vous trouvez (soudain enfermé). Certains sont « en guerre », d'autres préconisent d'avancer « aussi rapidement que possible et aussi lentement que nécessaire ». On vous laisse le soin d'identifier laquelle de ces deux saillies provient du gouvernement d'un pays neutre, chantre du compromis qui ne vexe personne s'il en est. Les écoles, les restaurants, les bars, les commerces non alimentaires et... les installations sportives ferment. Impossible de jouer au tennis à quelque niveau que ce soit, et encore moins au rythme effréné du circuit professionnel. Si les clubs de tennis, certaines

écoles et d'autres lieux de vie sociale et de shopping ont pu timidement rouvrir le 11 mai, moyennant des mesures presque aussi draconiennes que les règles de bienséance dans un salon du All England Club et des effectifs aussi réduits que l'affluence des grands soirs au Stade Louis II, la route est encore longue. Surtout si elle doit traverser de multiples frontières, transiter par de nombreux aéroports et déplacer des foules cosmopolites de continent en continent. Les grands cirques de l'ATP, de la WTA et de l'ITF – pour une fois sur la même longueur d'ondes, à un électron libre parisien près – ont donc dégonflé leurs chapiteaux. Les dompteurs de petites balles jaunes prennent leur mal en patience en s'efforçant de ne pas tourner en rond comme des lions en cage. Mais que font-ils au juste ?





Nos balles « anti-Covid-19 » : la « Ballematienne » et la « Courtcinelle ». Merci à Diego de Cooman (Instagram: diego\_freestyle\_tennis) et à ses deux petits frères Antoine et Simon pour leur collaboration.

### **Ils prennent l'apéro pour tromper l'ennui du confinement**

Franchement, on se sentirait mal d'essayer de résumer en quelques lignes tout le génie d'un StanPairo. Si vous suivez le tennis, il est impossible que vous n'en ayez pas vu d'extraits, lu des résumés ou carrément dévoré une double page dans le plus grand canard sportif hexagonal. Et ça, c'est si vous n'avez pas bu ces réunions jusqu'à la lie, cocktail et bloc-notes à l'appui, après une semaine entière d'attente infernale. Se connecteront-ils ? C'est donc ça le manque... Bref, nous ne leur ferons pas l'injure de réduire leurs grands crus à un pauvre condensé frelaté, car seuls les deux gais lurons de la quarantaine virtuelle savent doser ce savant mélange d'ivresse et de soudaine sobriété technico-tactique qu'ils ont su nous proposer de semaine en semaine. Et si, contre toute attente, vous n'avez jamais entendu parler des StanPairo et que vous lisez ces lignes, c'est probablement que vous venez d'ouvrir un magazine inconnu par erreur chez votre coiffeur (on n'y voit goutte avec ces masques). Fermez-le vite et abonnez-vous à Stan Wawrinka et Benoît Paire sur Instagram. Quand la deuxième vague dont tout le monde parle autant que d'une première victoire masculine française à Roland-Garros depuis 1983 (même si la seconde risque de se faire attendre plus que l'autre) pointerait le bout de son nez, ce sera déjà ça de fait.

### **Ils travaillent sur leur reconversion dans les médias au cas où**

Le 22 avril, Roger Federer faisait mine de réfléchir à haute voix sur la possibilité d'unir les circuits ATP et WTA. Quand vous le faites sous la douche entre deux performances vocales dignes d'une éviction de la Star Ac' en première semaine, ça ne mange pas de pain. Quand le *Swiss Maestro* reçoit l'écho de ses 12,7 millions de twittos, c'est autre chose. Connaissant la communication du Bâlois, généralement aussi bien huilée que la peau de Dominika Cibulkova sur ses stories Instagram en direct de son yacht estival, on ne peut s'empêcher de penser que tout cela est finement orchestré. Surtout quand, douze jours plus tôt, on a déjà assisté à une première union virtuelle entre les deux instances genrées du tennis, via *Tennis United*.

*Tennis United*, c'est l'émission hebdomadaire des stars du tennis confinées, chapeauté par les chaînes YouTube de l'ATP et de la WTA, et présentée par le duo américano-canadien Bethanie Mattek-Sands – Vasek Pospisil, spécialistes de double par ailleurs (voilà qui tombe décidément très bien). Tout ce petit monde travaille bien sûr à distance, comme il se doit (les 2 555 km qui séparent l'Arizona de la Colombie-Britannique respectent tout juste les normes édictées par l'OMS). Chaque semaine, outre une sélection des meilleurs challenges vidéo et autres clowneries du web, on a droit à la réalité de la quarantaine d'une brochette de vedettes de la petite balle jaune (et parfois d'autres sports), de Sofia Kenin à Stefanos Tsitsipas, en passant par Andy Murray et Wayne Gretzky. Et c'est là que le bât blesse un chouïa. On l'a vu à travers le gouffre qui s'est creusé entre les propos de Dominic Thiem (lui aussi invité par l'émission qui nous occupe) sur les fonds alloués aux joueurs moins bien classés et le témoignage vidéo d'Inès Ibbou : la notion de réalité a une sale tendance à différer entre le gotha du tennis planétaire et les déshérités des bas-fonds du classement mondial.

Les cinq premières minutes de l'épisode initial sont un condensé de la déconnexion (un comble pour un show tourné via une plateforme de visioconférence et disponible en ligne) entre l'élite du jeu et sa base. On commence par une visite exhaustive des installations ultramodernes dont disposent nos deux présentateurs dans leurs domaines qui s'étendent sur ce qui ressemble furieusement à la superficie du Luxembourg. Court de mini-tennis, salle de fitness, jacuzzi, terrasse qui pourrait accueillir trois mariages en simultané tout en respectant les règles de distanciation sociale en vigueur, vue à couper le souffle d'Éole en personne. Difficile dans ces conditions de croire au discours de Mattek-Sands en introduction de l'épisode pilote : « *Maintenant plus que jamais, nous avons besoin de nous rejoindre et de nous entraider. Je pense qu'il est temps que les circuits se réunissent pour montrer comment chacun gère la situation de l'intérieur.* » On imagine tout de même que la plupart du commun des mortels a eu – par obligation – d'autres priorités que de dénicher la dernière recette de cuisine à la mode





auprès de son influenceuse préférée sur les réseaux sociaux. Mais ça, *Tennis United* ne nous le dira pas. Et finalement, pourquoi pas ? On avouera volontiers que ces privilégiés de la raquette nous ont bien fait marrer, épisode après épisode, malgré tout. Et réunir par le (sou)rire, c'est déjà une vocation fort louable à l'heure où notre monde semble profiter de la crise du coronavirus pour implorer de toutes parts (même si l'épicentre de beaucoup de séismes semble se trouver dans un Bureau qui ne tourne décidément pas rond).

Il serait par ailleurs foncièrement malhonnête de notre part d'ignorer la tribune offerte par *Tennis United* à Frances Tiafoe, Taylor Townsend, Coco Gauff et bien d'autres dans le cadre du mouvement *#BlackLivesMatter*. C'est un début d'inclusion. Laisser les voix des seuls acteurs du tennis qui peuvent réellement comprendre ce que cette lutte signifie au quotidien s'exprimer librement, sans entrave, introduction ou même commentaire de la part des hôtes habituels du programme est encore mieux. Notre paire nord-américaine de double mixte a encore jusqu'à la fin juillet (au moins) pour faire de même avec les anonymes du circuit situés au-delà de la 100<sup>e</sup> place mondiale et ainsi perpétuer ce processus d'inclusion vanté dès les premières secondes de l'existence de leur nouveau terrain de jeu virtuel.

### **Ils préparent le fameux « monde d'après »**

Impossible de ne pas citer le n°1 mondial, Novak Djokovic. Le Serbe serait probablement également assez bien classé au hit-parade des influenceurs des réseaux sociaux avec ses 7,3 millions de followers sur Instagram. Malheureusement pour le Iznogoud du tennis, celui qui cherche à être calife à la place des deux califes depuis plus de dix ans maintenant, il reste aussi derrière Roger Federer (7,6 millions de followers) et surtout Rafael Nadal (9,3 millions) au classement de la popularité. Comme dans la vraie vie en somme. Si on vous parle d'Instagram, c'est que la plateforme de partage de photos (mais pas que) semble être le point de ralliement de toutes les célébrités et de leurs fans depuis la fermeture des stades, salles de spectacles et autres points de rassemblements de masse. Ou alors c'est parce qu'on n'a toujours rien compris

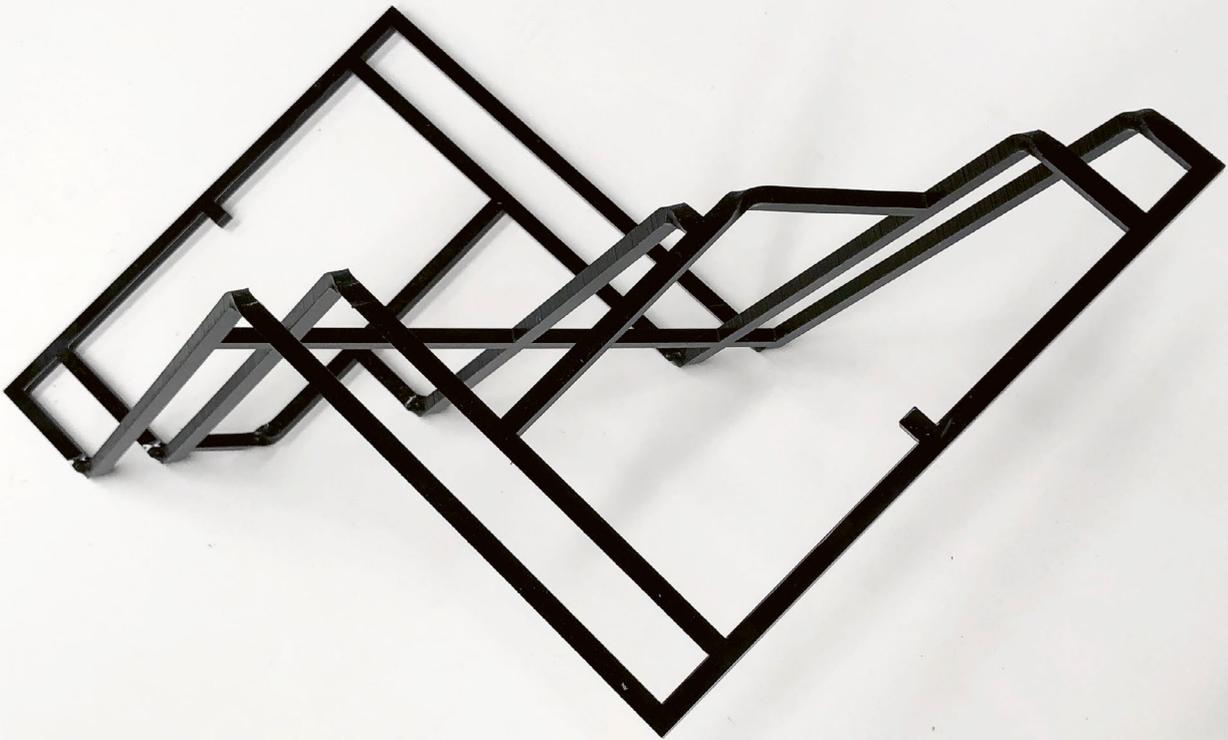
à TikTok, du haut de notre grand âge, qu'on vous affirme cela de manière péremptoire, allez savoir. De la séance de gymnastique du duo improbable Venus Williams – Alexander Zverev aux interviews décalées de Naomi Osaka, en passant par des parties de ping-pong ou de tennis virtuel endiablées (et commentées) entre Gaël Monfils et Elina Svitolina, il était impossible de s'ennuyer ce printemps.

On en revient à Djokovic qui, lui, a utilisé sa plateforme pour promouvoir des gourous de la méditation et autres théories plus ou moins fumeuses, ainsi que quelques insinuations antivaccin d'un goût plus que douteux. Mais en réalité, on le soupçonne de tenter de détourner notre attention alors qu'il est en train d'activement préparer l'après. Cet après risque de plus en plus de débiter par une phase de huis clos, si les tournois de la seconde partie de l'année comptent avoir une chance de se disputer. Le huis clos, c'est un peu le Graal pour Nole. Federer et Nadal ne seraient plus adulés dans tous les stades du monde. Lui, le Djoker perpétuellement incompris, ne serait plus hué par personne. Il n'aurait plus l'esprit obnubilé par cette quête d'un amour inaccessible et pourrait enfin concentrer toute sa volonté sur un but, un seul : tous les records tangibles détenus par ceux dont les aspects plus immatériels ne seront jamais égalés par le natif de Belgrade. Et si l'Empire de Nadal ne tenait qu'à ce détail qui n'en est pas un face aux invasions venues des Balkans ?

L'éternel faire-valoir des deux titans n'a en tout cas pas perdu ses talents d'acteur pendant ce *lockdown*. Prêt à tout pour cacher ses réels desseins, il est allé jusqu'à déclarer aux médias de son pays que les protocoles sanitaires envisagés pour une tenue hypothétique de l'US Open à la fin août étaient tout simplement trop extrêmes pour qu'il s'y plie. Même en doutant de la tenue de quoi que ce soit cet automne dans la Grande Pomme, plus connue pour ses fosses communes que pour ses attractions touristiques ces derniers temps, gageons que notre ami Novak sera le premier à l'aéroport si d'aventure on se trompait pour la 734<sup>e</sup> fois dans nos prédictions de docteur amateur ès Covid-19 depuis la mi-mars. —|—

# Podcourts

Le podcast qui prolonge l'échange



[courts.club/podcast](https://courts.club/podcast)

# MATHIEU FORGET

## La vie en l'air

On connaît le père, un peu moins le fils. Lui aussi a joué au tennis, mais il a finalement choisi la voie des artistes. Danseur, acteur, acrobate et chorégraphe, Mathieu Forget prend plaisir à créer en entremêlant les disciplines. Son dernier projet : sauter en l'air et se faire photographier dans des positions aussi périlleuses qu'esthétiques. Rencontre avec un homme qui vole et dépasse les frontières.

Par Rodolphe Cazejust

**Courts: Comment le terrien joueur de tennis découvre-t-il un *playground* aussi aérien que le tien ?**

**Mathieu Forget:** Depuis que je suis tout petit, j'aime faire le show. J'avais une obsession, les 2Be3, qui étaient chanteurs, danseurs et acrobates. J'ai fait du sport, de la gymnastique, de l'art, du dessin, de la musique. Vers mes 15-16 ans, je suis tombé amoureux de la danse hip-hop. Dans mes premières boums, les danseurs hip-hop étaient les mecs branchés de l'école et je voulais être un peu comme eux. J'ai attrapé le virus de la danse et je me suis mis à fond dans la danse de rue et le hip-hop. En regardant toutes ces vidéos, je suis devenu fan de Michael Jackson et de Usher. J'avais envie d'être dans leurs clips. Alors, quand j'ai fini l'école, j'ai dit à mes parents que je souhaitais partir aux États-Unis pour y faire mes études, que j'avais envie d'être danseur et de vivre mes rêves. Ils m'ont dit que si je jouais bien au tennis, ils me laisseraient partir aux États-Unis. C'était une manière de me challenger pour que je travaille dur pour obtenir quelque chose. Et j'ai réussi. En une année, j'ai énormément progressé, j'ai gagné les championnats de France de troisième série et j'ai eu une bourse pour

partir aux USA, à l'université de Californie à Santa Barbara pendant quatre ans. Là-bas, j'ai commencé n°7 dans l'équipe, puis j'ai fini n°1. J'ai aussi été Top 50 universitaire. À côté, j'en ai profité pour prendre énormément de cours de danse, de chant, de piano. J'ai utilisé le système américain qui te permet d'apprendre beaucoup de choses et j'ai terminé avec un *bachelor* en théâtre et en danse, avec une spécialité dans le design de costume. Ensuite, je suis parti à Los Angeles pour vivre le rêve américain. Danse, travail à la caméra, auditions... une superbe expérience. Après, je suis rentré en France, puis parti à New York.

**C: Comme ton parcours l'indique, tu es un artiste multidisciplinaire. Quels sont les mots qui te définissent le mieux ?**

**M.F.:** Je dirais que je suis un créatif, un artiste. Aujourd'hui, je dis que je suis « *creator, producer, performer* », mais au fond je suis avant tout un artiste, passionné et curieux de tous les arts, même du sport et d'autres milieux dans lesquels on peut trouver quelque chose d'artistique. C'est très dur pour tout artiste de se définir, car les artistes sont souvent curieux et ont envie de toucher à tout.

NO STANDING  
Fire Zone  
← →



**C: Parmi tous les projets que tu as entrepris, j'aimerais évoquer avec toi les photos dans lesquelles tu te mets en scène en sautant en l'air dans plusieurs positions – artistiques, esthétiques, horizontales. La notion de mouvement y est primordiale. Quel est le sens de cette approche ?**

**M.F. :** J'ai toujours aimé la photo, la vidéo et les arts visuels en général. Quand les réseaux sociaux ont commencé, j'ai décidé d'utiliser Instagram, largement basé sur la photo, pour me faire découvrir. Mon talent, c'est la danse, j'ai essayé pas mal de choses mais rien n'a vraiment pris. Quand je suis arrivé à New York, je ne connaissais pas grand monde, alors j'ai utilisé cette application pour me connecter avec différents créatifs. Je suivais déjà beaucoup les photographes de rues, New York étant un *playground* incroyable pour la photographie. Je me suis dit que ce serait cool de faire des photos avec ces gens-là. J'ai commencé à les contacter en expliquant que j'étais danseur et que j'adorerais faire une petite collaboration. J'avais un peu peur à l'époque parce que je n'avais que 2 000 followers sur Instagram et ceux que je visais en avaient au moins 10 000. J'en ai contacté cinq et il y en a quatre qui m'ont répondu tout de suite : « *OK! Cool! T'es dispo demain ?* » Je me suis mis à me connecter avec de plus en plus de monde et à créer des photos très intéressantes. Comme j'avais la chance de beaucoup voyager grâce à mon travail de l'époque, je contactais des photographes dans toutes les villes où j'allais pour entreprendre d'autres collaborations. Au fur et à mesure, l'idée est venue de sauter dans les airs. Un photographe m'a capturé à ce moment-là. J'ai posté la photo et d'un coup, mes interactions ont doublé ou triplé. J'ai compris qu'il y avait quelque chose d'intéressant à faire. Là où ça a vraiment pris, c'est lorsque j'ai rencontré un photographe à Chicago qui s'appelle Zach Lipson. La photo est un peu spéciale parce que je saute et je fais un peu comme Superman avec mon poing. Il a mis tout le focus sur le poing et tout mon corps était un peu flou, en arrière-plan. Cette photo est devenue virale, elle a été repostée je ne sais pas combien de fois dans le monde entier. Du coup, beaucoup de personnes m'ont contacté pour faire des photos de ce genre avec moi. Ensuite, Zach m'a mis en relation avec un autre photographe basé à New York, Erick Hercules, qui fait de la photo

de mode et des portraits, mais tout en lévitation. On s'est très bien entendu et c'est comme ça qu'est venue cette idée de créer ma marque à partir de la photographie en l'air, chercher à mettre mon corps dans certaines positions dans des lieux un peu improbables pour créer ces pièces d'arts visuels.

**C: Aujourd'hui, tu es reconnu comme « l'homme qui vole » et tu fais partie d'un groupe nommé Welevitate. Qu'est-ce qui regroupe les membres de cette communauté ?**

**M.F. :** C'est Erick qui a fondé cette communauté. Elle rassemble toutes les photos des personnes qui volent dans le monde entier, mais qui ne sont pas retouchées numériquement. C'est très important, car aujourd'hui, beaucoup d'applications comme Photoshop, InDesign ou Lightroom te permettent de transformer un cochon en une personne. Welevitate, c'est uniquement du réel. Ce sont des gens qui sautent, souvent des danseurs ou des artistes, mais pas forcément. Je me suis joint à lui pour devenir un des représentants de ce mouvement que je trouve incroyable. Il y a presque 30 000 personnes qui nous suivent. C'est cool car je me suis rendu compte que d'autres gens que moi s'intéressaient à ce style de photographies. Aujourd'hui, dans l'équipe Welevitate, on est sept ou huit et on essaie de changer un peu le monde de la photographie. Et je trouve qu'on voit de plus de plus de marques, dans leurs campagnes de publicité, qui utilisent ce côté aérien et magique dans leurs photos.

**C: Nous allons commencer à parler tennis, mais sans forcément quitter le domaine artistique, puisque certaines de tes œuvres font référence au monde de la petite balle jaune. Comment est apparue l'idée de mêler le tennis et ton expression artistique ?**

**M.F. :** D'abord, c'est grâce au tennis que j'ai pu partir aux États-Unis pour étudier la danse, le théâtre et le design. Si je n'avais pas eu le tennis, je ne serais pas là où je suis aujourd'hui. Ensuite, même lorsque j'étais joueur de tennis, la danse m'a beaucoup apporté, une certaine souplesse ou encore le contrôle du corps. Pour résumer, le tennis correspondait à mon côté droit et la danse à mon côté gauche. Et pour ce qui est de mes jambes, c'est grâce au tennis que je peux sauter comme je le fais



aujourd'hui. Les deux disciplines ont donc été très complémentaires. Les deux m'ont aussi appris des choses différentes : la danse se pratique surtout en équipe, le tennis est plus singulier.

**C: Quels sont tes premiers souvenirs de tennis ?**

**M.F. :** J'ai du mal à me rappeler de mes premiers souvenirs, mais j'ai des photos et j'étais tout petit, je devais avoir 4 ou 5 ans. J'ai commencé très tôt, puis j'ai arrêté à l'âge de 10 ans, je ne peux pas dire pourquoi. J'ai voyagé avec mes parents jusqu'à l'âge de 6 ans et lorsque les gens me demandaient où je vivais, je répondais que je vivais dans l'avion. Je baignais dans le tennis, j'étais dans les garderies des tournois. Mon père m'a raconté qu'une fois, alors qu'il jouait un match hyper important, j'ai réussi à m'échapper de la garderie et à entrer sur le court. Évidemment, il est totalement sorti de son match et il a perdu. J'ai repris le tennis vers 12 ou 13 ans. Je m'entraînais trois ou quatre fois par semaine et je disputais des tournois l'été à Biarritz. Je suis monté 15/1 à mes 17-18 ans. Mais quand j'ai eu l'opportunité de partir aux États-Unis, j'ai commencé à m'entraîner trois ou quatre heures par jour. C'est cette année-là que j'ai gagné l'Espérance à Roland-Garros. Ensuite, je suis parti aux États-Unis. À mon meilleur niveau, j'ai été classé -4/6, mais j'ai gagné jusqu'à -30 et j'ai même battu des joueurs qui étaient « promo ». J'avais un très bon niveau et j'ai même hésité à tenter l'aventure professionnelle. Mais pour cela, je devais lâcher un visa d'étudiant supplémentaire d'un an aux USA. C'était un choix difficile parce que je continuais à progresser et je me demandais si j'avais une chance d'aller sur le circuit. À cette époque, j'étais *sparring-partner* de Gaël Monfils et Jo-Wilfried Tsonga, donc je jouais avec les meilleurs du monde. Finalement, je me suis écouté et mon cœur était vraiment passionné par l'art et la danse, donc j'ai préféré partir dans cette direction.

**C: Le tennis comme l'art se pratiquent sur un terrain de jeu. Existe-t-il des similitudes entre ces deux mondes ?**

**M.F. :** Bien sûr ! Premièrement, je pense que tout artiste a besoin d'une certaine rigueur de travail. Ce que j'essaie de conserver du tennis, c'est cette rigueur. Quand je jouais, il fallait s'entraîner

tous les jours, s'étirer, avoir une bonne alimentation et bien dormir. Aujourd'hui, des artistes se disent qu'ils peuvent se coucher à cinq heures du matin, ne pas travailler et se laisser aller, juste parce qu'ils sont artistes. J'étais moi-même un peu comme ça mais aujourd'hui je réalise qu'être artiste, c'est un job comme un autre, cette rigueur est nécessaire. Ensuite, les deux univers demandent beaucoup de créativité. Dans le tennis de haut niveau, les coups ne suffisent plus, tout le monde sait les faire. Alors il faut réfléchir à la bonne tactique, savoir comment s'adapter face à l'adversaire, trouver la stratégie pour gagner les matchs. C'était la même chose pour moi quand je passais des auditions. Quand tu passes une audition pour danser pour Jennifer Lopez ou Justin Bieber, il faut s'adapter. Connaître les chorégraphes, leur style de danse, savoir comment s'habiller. Même chose dans la photographie ou sur les réseaux sociaux. Il faut réfléchir à une stratégie en fonction de la marque avec laquelle tu veux bosser.

**C: Un autre point commun, peut-être : l'échange ou le partage. Peut-on considérer que les joueurs de tennis, comme les artistes, sont des passeurs d'émotions ?**

**M.F. :** Tout à fait. Surtout sur scène. Personnellement, c'est lorsque je suis avec du public, en train de danser ou de faire un show, que je me sens le mieux sur Terre. On reçoit une énergie incroyable de la part du public. Aujourd'hui, même via les réseaux sociaux, il existe aussi une audience qui échange avec toi. Dès que tu postes quelque chose, tu peux tout de suite savoir si ton projet plaît.

**C: L'esthétique et le chorégraphique semblent aussi réunir le tennis et la danse. Y a-t-il des joueurs ou des joueuses qui t'évoquent cet aspect ?**

**M.F. :** Bien sûr. J'ai une théorie, qui vient de mon grand-père, sur la définition d'un artiste. Un artiste, c'est une personne qui parvient à élever sa profession ou son art au stade le plus haut possible. Pour moi, Roger Federer, Rafael Nadal, Novak Djokovic, Andy Murray et tous les meilleurs du monde sont des artistes du tennis. Gaël Monfils aussi. Ils ont tous une manière de jouer qui est unique et ils le font avec élégance et facilité, ce qui



demande non seulement du travail mais aussi du talent et une créativité d'artiste incroyable. Du point de vue du show, je suis un grand fan de Gaël, qui est d'ailleurs un bon ami. Comme moi, il adore sauter, faire des mouvements extraordinaires et des passing shots dans tous les sens. Bien sûr, on ne peut pas nier le talent et la légèreté de Roger Federer quand il joue. Cela m'inspire énormément dans mon travail. Le plus dur est de réussir à faire des sauts périlleux tout en donnant cette idée de facilité. Réussir à capturer ce moment quand je suis à l'horizontale ou à la verticale et donner l'impression que c'est hyper facile, comme si je buvais un café le matin.

**C: Sur ton site internet, tu cites plusieurs sources d'inspiration, notamment des artistes mais aussi deux joueurs de tennis, Rafael Nadal et Guy Forget. En quoi, selon toi, sont-ils des exemples à suivre ?**

**M.F.:** D'abord, mon père. Il a été un super joueur de tennis, mais il a été aussi un papa tellement gentil et tellement humble. Il voyageait beaucoup mais quand il était là, il passait beaucoup de temps avec nous. Il m'a aidé à faire ce que je voulais faire, il m'a permis de partir aux États-Unis, il m'a aidé financièrement. Non seulement c'est un très grand champion – et cela demande beaucoup de travail – mais il a gardé cette simplicité que j'espère aussi conserver si un jour je réussis dans mon milieu. Ensuite, Rafael Nadal. Lui aussi a une humilité incroyable. C'est un mec super gentil. J'ai eu la chance de le rencontrer une ou deux fois. Il est toujours très sympa, toujours très cool avec tout le monde. Sur le terrain, beaucoup de gens disent qu'il est méchant et qu'il a la hargne, mais moi je trouve incroyable sa capacité à se transformer en une machine, à ne jamais se déconcentrer et à être à 100%. Il a travaillé d'arrache-pied pour réaliser ses rêves tout en gardant cette modestie. Le combo des deux, c'est le but ultime.

**C: On fait un petit pas de côté pour parler ping-pong. Tu as travaillé plusieurs années pour SPIN, une entreprise qui développe la pratique du tennis de table aux États-Unis de façon fun et innovante. Quel était l'objectif de ce concept et qu'est-ce que cela t'a apporté de fréquenter cet univers ?**

**M.F.:** L'histoire est drôle car le nouveau propriétaire de SPIN m'a rencontré autour d'une table de ping-pong à Biarritz. Je jouais au tennis de table avec mon père et mes amis, je faisais des saltos, bref je faisais un peu le singe. Il a adoré mon énergie et m'a expliqué le but du concept : créer des espaces conviviaux où les gens peuvent jouer au ping-pong et boire une bière en même temps. L'idée était aussi de changer l'image du ping-pong qui est un sport vu comme principalement asiatique, geek et pas très branché. J'y ai travaillé six ans en tant que directeur artistique. J'avais pour mission d'essayer de modifier l'image de ce sport, en rendant le tennis de table plus cool et en le mélangeant avec d'autres disciplines. J'ai organisé des événements et des soirées où j'ai mixé le ping-pong avec du breakdance et avec du tennis. Des mannequins sont venues jouer en talon. On a également travaillé avec des associations caritatives. On a eu des tonnes de célébrités, comme Florida Georgia Line, Justin Bieber ou encore Usher. Comme je connaissais le monde du hip-hop et le *street art*, je me suis aussi occupé de la décoration d'intérieur. C'était un terrain de jeu incroyable.

**C: Depuis ton enfance, tes passions te permettent de voyager beaucoup et de faire de nombreuses rencontres. Est-ce une richesse supplémentaire ?**

**M.F.:** Humainement, voyager est quelque chose d'incroyable. On apprend tellement sur les différentes cultures, sur les gens, sur les manières de vivre, sur les idées. Ça ouvre énormément l'esprit et, artistiquement, ça donne de l'inspiration. Grâce à SPIN, au tennis et à l'université, j'ai eu la chance de beaucoup voyager aux États-Unis, en Europe ainsi qu'en Afrique du Sud et au Mexique. C'est quelque chose que je souhaite à tout le monde, notamment aux jeunes artistes. C'est d'ailleurs l'une des prochaines étapes de mon travail, j'ai envie de partir en Amérique latine ou en Asie. J'ai envie d'apprendre de toutes ces cultures. Aujourd'hui, je suis qui je suis parce que j'ai grandi en Europe mais j'ai appris de la culture américaine, ce qui me permet de fusionner les deux pour créer ce que je fais. Si demain j'ai aussi une inspiration asiatique, je pourrais l'ajouter à mon travail d'artiste, dans ma manière de danser, de m'habiller ou de communiquer avec les gens. Le travail de tout

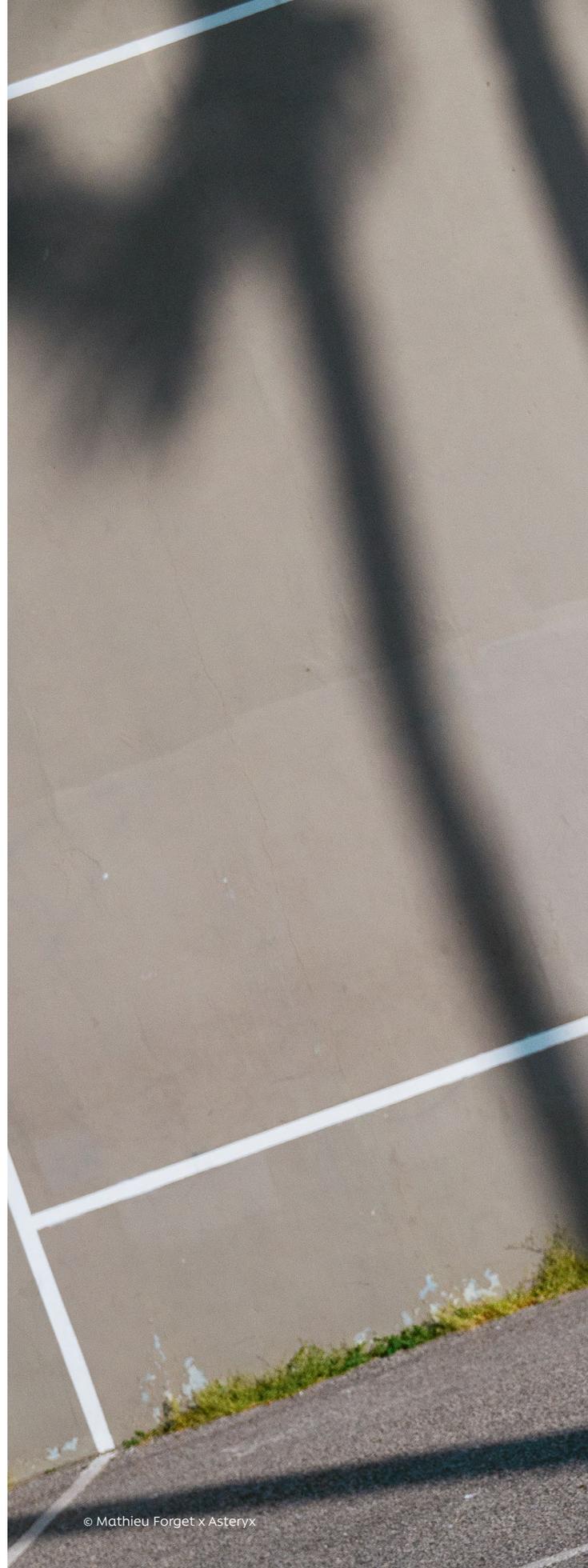


artiste est de comprendre le monde pour raconter son histoire le plus authentiquement possible.

**C : Une dernière question. Si je te dis « la vie est une œuvre d'art », qu'est-ce que cela t'évoque ?**

**M.F. :** C'est ma citation préférée, de Georges Clemenceau. Je l'ai lue quand je devais avoir 12-13 ans et elle m'a tout de suite marqué. Elle est simple mais tellement vraie. Je vois vraiment la vie comme une œuvre d'art. Au fur et à mesure, on dessine notre histoire, on a des hauts, on a des bas. La vie est faite de couleurs, de rencontres, d'amours et de chagrins, elle est faite d'un peu de tout. Un jour, j'espère que mon travail, qui est très visuel, pourra inspirer d'autres gens à vouloir vivre leurs rêves et à créer leurs propres œuvres d'art. ———

Pour écouter l'intégralité de l'interview de Mathieu Forget : [courts.club/podcast](https://courts.club/podcast)





# UNE GAMME AUX COULEURS DU TOURNOI LÉGENDAIRE.

Wilson est fier de présenter la nouvelle gamme tournoi spécialement créée aux couleurs de Roland Garros.



**w**  
OFFICIAL PARTNER



# La lente mise au vert du tennis professionnel

Confrontés à la montée des enjeux écologiques, les acteurs du tennis professionnel commencent à prendre des initiatives pour réduire leur empreinte carbone.

Par **Christophe Perron**

C'est loin d'être un scoop, le tennis est un sport très polluant : des tournois partout, tout le temps, et donc des allers-retours perpétuels en avion sur presque tous les continents. Pourtant, aussi omniprésente soit-elle, la question environnementale semble étrangement éludée par ceux qui font le tennis professionnel, à commencer par les joueurs et les joueuses. Dominic Thiem, Kevin Anderson, Stan Wawrinka, Alizé Cornet : voici à notre connaissance la courte liste des champions qui revendiquent régulièrement, de façon concrète et publique, leur engagement pour la cause écologique.

## **Malaise chez les joueurs**

L'avenir de la planète, un thème consensuel ? Pourtant, nos demandes d'interview sur le sujet auprès des joueurs restent lettre morte. Nous nous

rabattons donc sur la traditionnelle conférence de presse d'après match et décidons de poser la question de but en blanc au n°1 mondial Rafael Nadal, pendant le dernier Rolex Paris Masters. « *Comment les joueurs de tennis professionnel peuvent-ils changer leurs pratiques pour s'adapter au problème du réchauffement climatique ?* », osons-nous entre deux questions sur l'évolution de son geste au service. Désarçonné par cette question trop abrupte, l'Espagnol lève haut le sourcil puis prend la mouche : « *Je suis un joueur de tennis, que voulez-vous que je fasse ?* » Une réaction épidermique à une question certes maladroite, mais qui alimente la thèse d'un certain malaise sur le sujet. « *Les joueurs s'impliquent fortement et sans aucun état d'âme sur la plan social, mais ils se sentent beaucoup moins légitimes sur le plan environnemental*, confirme



Vivianne Fraisse Grou-Radenez, directrice du développement durable à la FFT. *Ils voyagent beaucoup en avion, ils génèrent beaucoup de déchets, donc ils ont peur de se faire critiquer sur leur mode de vie.* » Une prudence compréhensible à l'époque de la dissonance cognitive et des réseaux sociaux, mais qui paraît un brin disproportionnée face à un sujet aussi mobilisateur. *« En tennis, nous sommes tous extrêmement concentrés sur notre quotidien: l'entraînement, le fitness, les matchs, les voyages... »,* défend le Sud-Africain Kevin Anderson sur le site Greenspotblog. *Mais je pense que dans nos rares moments de loisir, on pourrait en apprendre plus sur des sujets aussi importants. Et peut-être que les joueurs auront plus le courage d'assumer leurs opinions.* » La pression monte doucement mais sûrement sur les grands ambassadeurs du jeu, dont le silence sur la question interpelle. Apostrophé par l'activiste Greta Thunberg sur Twitter, Roger Federer a dû communiquer en début d'année pour éteindre une polémique naissante sur les activités pas très écologiques d'un de ses sponsors. *« Je prends très au sérieux l'impact et les menaces du changement climatique, d'autant plus que ma famille et moi sommes arrivés dans une Australie dévastée par les incendies. Je suis reconnaissant envers les jeunes militants de nous pousser à revoir nos comportements »,* a voulu rassurer le Suisse.

### **Les organisations en retrait**

Face au défi d'un tennis plus vert, les grandes organisations (l'ATP, la WTA, l'ITF) semblent en position de donner le cap. Cependant, et pour faire dans la litote, elles ne sont pas vraiment à la pointe en matière de développement durable: peu de communication sur le sujet, pas de contrainte relative à l'environnement dans le cahier des charges d'organisation d'un tournoi, ni de stratégie globale sur la question de la compensation des émissions de carbone. L'ATP n'a d'ailleurs pas souhaité répondre à nos questions. La WTA, par la voix de son président Steve Simon en est encore au stade des bonnes intentions: *« Avec un effort coordonné des joueuses et des tournois, nous nous engageons à élever notre attention et à prendre part au changement de comportement que nous devons avoir pour une planète en meilleur état. »*

Directeur des Internationaux de Strasbourg, Denis Naegelen n'a pas attendu la WTA pour mettre son tournoi sur la voie de l'éco-responsabilité. Cette démarche innovante a été engagée dès 2010 après une réflexion sur la responsabilité sociale et environnementale d'un événement sportif. *« Quand j'ai décidé de racheter le tournoi, j'avais déjà produit pas mal d'événements dans le sport avec la logique de faire plus de spectateurs, plus de télé, plus de sponsors. J'avais envie de donner un peu plus de sens, raconte-t-il. Un événement sportif a cette possibilité de porter des messages importants pour la société, au-delà de la promotion du sport. »*

### **« Maria Sharapova est arrivée en jet, elle est repartie en TGV »**

Au risque de passer pour un doux dingue, Denis Naegelen a décortiqué son tournoi de fond en comble pour traquer et réduire les émissions: incitations au covoiturage et aux transports en commun pour les spectateurs, restauration à base de produits bio et locaux, choix d'un sponsor automobile plus propre, recyclage des balles, des bâches, des moquettes... Autant de mesures qui participent à la réduction du bilan carbone de l'événement et qui, surtout, sensibilisent et impliquent tous les acteurs du tournoi, des spectateurs aux sponsors en passant par les prestataires. Les joueuses, aussi VIP soient-elles, n'ont pas échappé à la règle. *« Quand elle a gagné en 2010, Maria Sharapova est arrivée avec un jet privé à Strasbourg, se souvient, amusé, Denis Naegelen. Deux jours avant son départ, elle m'avait demandé de programmer son envol depuis l'aéroport et je lui ai dit que je ne voulais plus qu'elle prenne son jet (rires). Elle m'a regardé bizarrement. « Mais comment je vais à Paris ? Ben tu vas prendre le train. » Elle a eu la gentillesse de m'envoyer un petit mot pour me dire que ça allait presque aussi vite et que c'était beaucoup plus confortable que son jet. »* Fort de son expérience, l'homme qui a converti Maria Sharapova au TGV a été invité à présenter sa démarche à ses collègues directeurs de tournoi pendant le dernier Wimbledon. *« Ça a été, je crois, extrêmement bien perçu. J'ai eu beaucoup de sollicitations d'autres directeurs de tournoi, qui m'ont demandé la présentation. Il y a une réflexion en ce moment au sein de la WTA qui les amène à penser qu'ils auraient intérêt à avoir une action globale sur*





ce thème. » Mieux vaut tard que jamais, l'autorité du tennis féminin est en train de développer un guide du développement durable à destination de ses 55 tournois avec trois objectifs principaux : l'élimination des plastiques à usage unique, l'amélioration du recyclage et l'intensification de la communication sur les sujets environnementaux. En décembre 2018, la FFT et Roland-Garros ont rejoint en tant que membre fondateur le mouvement de l'ONU *Sports for Climate Action*. Ils ont été rejoints par les trois autres Grands Chelems lors du dernier Roland-Garros, confirmant le rôle moteur des tournois dans la mise au vert du tennis professionnel.

#### « La sempiternelle question du calendrier »

Pour réduire de façon significative son empreinte carbone, le tennis professionnel devra tôt ou tard se confronter à la question du transport aérien, qui représente de très loin la part la plus importante des émissions. La compensation carbone (financer des projets de réduction ou de capture et de séquestration du carbone pour compenser ses émissions) est à la mode. Si le principe – déléguer à d'autres la responsabilité de son mauvais comportement – est discutable, la compensation demeure la solution la plus facile. Pendant le dernier Masters de Londres, l'ATP a franchi le pas en compensant les vols des joueurs et des équipes du tournoi, ainsi que les déplacements des spectateurs britanniques. Quelques semaines plus tard, le tournoi d'Auckland lui a emboîté le pas. Une dynamique dans laquelle semble vouloir s'engager le tournoi de Roland-Garros. Certains joueurs se disent aussi prêts à assumer leur responsabilité environnementale, à l'image de Kevin Anderson : *« J'ai parlé avec d'autres joueurs qui aimeraient compenser leurs émissions de carbone. Il existe des programmes qui permettent de financer des projets de compensation. Je pense que c'est probablement la première étape »*, déclarait l'ancien 5<sup>e</sup> mondial à *Metro* en décembre 2018. Là encore, silence radio des grands noms sur la question.

L'autre solution, plus durable, serait de réduire les déplacements. Bien sûr, il ne s'agit pas de renoncer à la dimension internationale du tennis. Ici resurgit néanmoins le sempiternel débat sur le calendrier démentiel du tennis professionnel.

*« On joue onze mois dans l'année. C'est ridicule. Aucun autre sport ne fonctionne comme ça »*, critiquait Alexander Zverev en 2018. Sans oublier les centaines de joueurs et de joueuses qui écument les tournois ITF aux quatre coins du monde, souvent à perte. Pourtant, raccourcir la saison ou la remodeler pour réduire les allers-retours ne semble pas vraiment être la tendance du moment. Et vu la saine ambiance qui règne entre les différents patrons du tennis mondial, il n'y a pas de quoi être optimiste. Finalement, la véritable question est la suivante : le tennis est-il prêt à sacrifier une partie de sa croissance économique pour réduire significativement son impact sur l'environnement ? Travailler mieux pour gagner moins, ce n'est pas encore tout à fait l'état d'esprit actuel. À ce jour, l'idée d'un circuit professionnel éco-responsable paraît bel et bien relever de l'utopie.

## LES MENTALITÉS SONT EN TRAIN DE CHANGER

Directrice du développement durable à la Fédération française de tennis depuis 2013, Vivianne Fraise Grou-Radenez explique comment le tournoi de Roland-Garros intègre les problématiques du développement durable à son fonctionnement.

#### **Courts : Comment un grand événement sportif comme Roland-Garros peut-il contribuer à la lutte contre le changement climatique ?**

**Vivianne Fraise Grou-Radenez :** On connaît la puissance de l'événement. Ce n'est pas juste une grande fête du tennis. Le tournoi doit aider au changement des comportements, à commencer par le nôtre. On peut agir sur la sensibilisation, l'éducation ou sur l'impact réel en réduisant nos émissions. On essaie de faire les deux.

#### **C : Quels sont les postes les plus polluants dans un événement comme Roland-Garros ?**

**V.F.G.-R. :** Le transport arrive largement en tête, il représente entre 85 et 90% du bilan carbone du tournoi. Mais c'est valable pour la plupart des grands événements. C'est le déplacement de tous les spectateurs qui pollue le plus.

**C : Quelle est votre approche de ce sujet de la mobilité ?**

**V.F.G.-R. :** C'est le grand sujet du moment et c'est très compliqué. Un événement est-il responsable du déplacement des spectateurs étrangers ? Nous voudrions prendre nos responsabilités en compensant ces émissions. Nous essayons donc de trouver le modèle le plus cohérent, le plus transparent, sans céder à la mode d'une compensation immédiate. La neutralité carbone, c'est un peu la mode du moment. Nous en rêvons, mais il faut qu'elle soit bien réelle. Nous sommes un événement récurrent, dès lors il faut se montrer très vigilant sur la politique qu'on va construire.

**C : Quel a été l'impact de la crise de la Covid-19 sur votre action ?**

**V.F.G.-R. :** Le contexte de crise a donné lieu à une nouvelle réflexion stratégique sur nos objectifs, avec un plan d'action encore plus poussé de réduction de l'empreinte carbone, notamment sur la mobilité, l'alimentation, l'énergie et les déchets. Ce plan inclut aussi une contribution à des projets favorisant la biodiversité. Cette réflexion porte également sur le déploiement d'un engagement à terme plus solidaire et inclusif, sur le modèle du dispositif « #RG Ensemble » en 2020.

**C : C'est assez symbolique, mais à quand la fin des sacs plastiques pour transporter les raquettes des joueurs ?**

**V.F.G.-R. :** Dès cette année. Il y a encore trois ou quatre ans, il y aurait peut-être eu des mécontents mais là non. C'est un déchet qui est parfois utilisé trente secondes, entre le moment où l'on corde la raquette et où on l'amène au joueur. Ce n'est plus acceptable.

**C : Et les bouteilles en plastique ?**

**V.F.G.-R. :** Nous ne sommes pas encore en mesure de remplacer ces bouteilles. Nous avons un partenaire boisson aujourd'hui dont l'objectif est de recycler les bouteilles en plastique à 100 %. Ce partenaire s'améliore d'année en année.

**C : La question écologique interroge la logique de croissance des événements sportifs. Est-ce une question que vous vous posez vraiment ?**

**V.F.G.-R. :** Honnêtement, ce n'est pas encore le cas. Mais oui, c'est une question qu'on va devoir se poser. Je tiens à souligner que Roland-Garros, en restant dans la ville, n'a pas cherché le gigantisme. Les flux de spectateurs sont réduits grâce à tous les transports en commun accessibles. Cela étant, il ne faut pas oublier que le sport a un impact positif sur la société. Ce serait ridicule de se priver de son rayonnement international.

**C : Êtes-vous optimiste quant à la capacité du monde du tennis à changer son comportement ?**

**V.F.G.-R. :** Le contexte est difficile car il y a une urgence climatique grave, mais on ne peut pas dire que les choses ne changent pas. Je suis à ce poste depuis 2013 et j'observe que l'évolution des mentalités est impressionnante. On ne peut plus se permettre de ne pas avoir de stratégie sur le sujet. Les joueurs sont de plus en plus impliqués : l'évolution est claire depuis deux ou trois ans. Les partenaires et les marques sont aussi des moteurs. Elles viennent nous voir pour continuer à s'améliorer. Elles vont jouer un rôle majeur car elles ont tous les outils pour innover.

## **LA PETITE BALLE VERTE ?**

Dans la gueule d'un chien, sous les pieds d'une chaise ou à l'arrière d'une voiture, toutes les balles de tennis n'ont pas la « chance » de connaître une deuxième vie. Si elle stimule parfois l'imagination du joueur du dimanche, la question du recyclage des balles usagées pose un sérieux problème environnemental. On estime en effet à 360 millions le nombre de balles produites chaque année dans le monde et à plusieurs siècles le temps de dégradation d'une balle dans la nature. Composée d'un noyau en caoutchouc et de feutrine, la balle de tennis est un « déchet non conventionnel potentiellement recyclable », qui n'a donc pas vocation à terminer dans une poubelle classique, la poubelle verte pour les intimes. Alors que faire de ses vieilles balles ?

En 2009, la Fédération française de tennis se saisissait de la question en créant la désormais fameuse opération balles jaunes, qui permet aux joueurs de déposer leurs balles usagées dans leur





© Chris Davies

club. Onze ans et demi plus tard, ce sont plus de 12 millions de balles qui ont été recyclées pour construire des sols de terrains de jeux offerts à des établissements pour jeunes handicapés.

Si la France fait figure d'exemple en la matière, la marge de progression reste très importante, avec moins de 10% des balles recyclées. Directeur du tournoi WTA de Strasbourg, Denis Naegelen a eu l'idée d'utiliser son événement comme point de collecte. « On demande à tous nos spectateurs de ramener leurs balles usagées. Si vous ramenez douze balles, on vous en offre trois neuves. On utilise mille balles pour le tournoi, mais on en récupère 10 000 », se félicite-t-il. Un système d'incitation qui pourrait, sait-on jamais, donner des idées aux magasins et aux grandes surfaces qui commercialisent les balles de tennis.

De plus en plus conscientes de leur impact environnemental et de l'intérêt croissant des consommateurs pour les produits éco-responsables, les marques innovent pour produire des balles plus respectueuses de l'environnement. Lancée en 2020 par RS, la gamme « *Earth Edition* » propose une balle avec une production dont l'empreinte carbone est réduite de 70%. « *Nous savons combien de balles nous vendons dans le monde, c'est loin d'être parfait pour l'environnement. Avec notre usine, nous avons investi dans des machines qui permettent d'économiser de l'énergie et on utilise de nouveaux matériaux* », explique le fondateur de RS, l'ancien 4<sup>e</sup> mondial Robin Söderling.

Déjà fortement engagée dans la collecte et le recyclage des balles aux États-Unis avec l'opération *Recycleballs*, la marque Wilson va lancer la Triniti, une balle vendue sans tube sous pression. « *Triniti n'est pas une balle sans pression, mais son niveau de pression est différent. La différence est assez grande pour éliminer les boîtes sous vide* », précise Jason Collins, directeur des produits sports de raquette chez Wilson. Associée à une entreprise d'emballage écologique, la marque américaine prévoit de vendre la Triniti dans un contenant en papier entièrement recyclable. Utiliser les balles usagées pour en produire des nouvelles, l'idée est séduisante, mais pas encore d'actualité. « *Le défi que nous rencontrons avec les matériaux recyclés est la perte accélérée d'air. Si nous devons fabriquer une balle à partir d'autres recyclées, elle perdrait rapidement en pression* », explique Jason Collins.

Sur la question de l'empreinte carbone, les balles n'ont hélas rien à envier aux joueurs de tennis professionnels. Une étude de l'université de Warwick en Angleterre a calculé la distance parcourue pendant la production d'une balle utilisée à Wimbledon : 81 000 kilomètres, des escales dans quatorze pays, « *un des trajets les plus longs que j'ai vu pour un produit* », dit le docteur Mark Johnson, responsable de l'étude. Un long chemin, comme celui qu'il reste à parcourir pour rendre la petite balle jaune un peu plus verte. —

LE TENNIS MONDIAL AU FÉMININ

19 > 26 SEPTEMBRE



| CAROLINE GARCIA | VAINQUEUR 2016

\*La femme est la gagnante



INTERNATIONAUX DE STRASBOURG

ÉVÈNEMENT ÉCO-RESPONSABLE



BILLETTERIE EN LIGNE  
internationaux-strasbourg.fr  
#IS20

Tennis Club de Strasbourg  
Accès tram E  
Arrêt Parlement Européen



# NICK KYRGIOS

## Rappeur né

Par Rodolphe Cazejust

Le joueur australien n'a encore jamais intégré le Top 10. Pourtant, il est l'une des attractions principales du circuit. Son talent brut et son franc-parler ne laissent personne indifférent. À la fois génial, fou et impertinent, il bouscule le cadre et les conventions, à la manière des tenants de la culture hip-hop.

« **In the ghetto, in the ghetto**<sup>1</sup>... »

Le jour se lève à New York. Les seventies aussi, réveillées par un nouveau genre musical. Le disco est tout neuf, mais son univers insouciant et léger envahit déjà les boîtes de nuit et fait danser Manhattan et Brooklyn. Pourtant, à quelques kilomètres, dans les rues du Bronx et de Harlem, les communautés noire et portoricaine souffrent. Le chômage de masse s'intensifie, la drogue et la violence aussi. Les gangs fleurissent et les quartiers s'embrasent<sup>2</sup>. Bizarre, bizarre, le monde est devenu un sacré foutoir<sup>3</sup>, mais aucun chanteur disco ne s'attarde sur les ghettos.

En août 1973, tout va changer. Dans le South Bronx<sup>4</sup>, une fête s'organise au sous-sol d'un immeuble. Derrière les platines, Clive Campbell, alias DJ Kool Herc, a l'idée de mixer deux vinyles identiques pour en isoler la section rythmique. Et sur un titre de James Brown<sup>5</sup>, il invente une

technique révolutionnaire, à l'origine d'un nouveau courant musical et artistique, qu'on appellera plus tard le hip-hop. Accaparé par son mix, il est contraint de lâcher le micro au profit de ses potes, qui enchaînent les rimes. Leurs textes, plutôt déclamés que chantés, racontent la réalité du quartier, la détresse économique et la misère sociale.

Au même moment, de l'autre côté de l'East River, dans l'arrondissement du Queens, l'US Open démarre sa 93<sup>e</sup> édition. Au cœur de Forest Hills, un autre sujet sociétal occupe le monde de la petite balle... blanche, à l'époque. Pour la première fois, le tournoi offre le même montant aux vainqueurs dames et messieurs. Les heureux gagnants cette année-là viennent de loin : John Newcombe et Margaret Smith Court. Ils sont Australiens et réussissent l'exploit de s'adjuger les titres en simple et en double. Un braquage loin d'être anodin, si tant est qu'on croie un tant soit peu aux signes du destin.



Car s'il existe un joueur de tennis qui aurait pu se fondre à merveille dans cette ambiance créative et participer à l'émergence de cette nouvelle culture urbaine, il s'agit bien d'un autre Australien, plus contemporain : Nick Kyrgios !

### Rapper's Delight<sup>6</sup>

Oui, Nicholas Hilmy Kyrgios, de son nom complet, aurait fait un délicieux rappeur. Son pseudonyme, *Kygs*, sonne comme un blaze de DJ ou le nom de scène d'un MC, un *Master of Ceremony*. Dans cette uchronie, il n'y a pas de hasard, preuves à l'appui. Savez-vous dans quel pays est né le précurseur new-yorkais du graffiti, l'une des cinq disciplines du hip-hop ? Bingo ! En Grèce, le pays d'origine de Nick Kyrgios par son père, dont le métier n'est autre que peintre décorateur, ça ne s'invente pas ! Le graffeur, lui, s'appelle Demetraki et son tag – le diminutif *Taki 183* – a inondé les rues de la *Big Apple* dans les années 1970. Une empreinte majeure que ne laisseront sans doute pas les autographes du tennisman australien, la comparaison s'arrête donc là.

Alors, quelle personnalité aurait pu incarner Nick Kyrgios, dans cette période de troubles, où le graff était totalement réprimé et le rap en gestation ? La réponse claque, au même titre que ses doigts fantasques : Grandmaster Flash, l'un des pionniers du hip-hop, dans la famille des disc-jockey. Né à la Barbade en 1958, Joseph Saddler, de son vrai nom, n'avait que 15 ans lorsqu'il a commencé à animer les *blockparties* du Bronx. Une précocité analogue à celle manifestée quarante ans plus tard par la comète australienne, d'abord ancien n°1 mondial dans la catégorie junior, puis auteur d'une performance rarissime avant même ses 22 ans : mettre au tapis, dès sa première tentative, Nadal, Federer et Djokovic, soit l'intégralité des membres du *Big 3*.

Encore adolescent, Flash développe diverses techniques de *deejaying* et popularise un procédé aujourd'hui réputé : le *scratching*. En un tour de main, il parvient à jongler avec les tubes de Chic, Blondie et Queen. Une créativité évidente qui repose sur une matière première préexistante. Là encore, le parallèle avec Nick Kyrgios s'impose. Son style de jeu, déroutant et aventureux, arpente un solide chemin tracé par les anciens<sup>7</sup>. Deux

exemples caractéristiques : le *tweener* de Guillermo Vilas et le service à la cuillère de Michael Chang. Comme le DJ américain dans le registre musical, le génie australien s'inspire des subterfuges échafaudés par les légendes du tennis, avant d'en livrer une version personnalisée.

« *Nick est extrêmement doué*, résume l'ancien n°1 mondial, Lleyton Hewitt. *Sa capacité à créer du jeu est remarquable. C'est même parfois trop facile pour lui.* » L'analogie vaut aussi pour leurs qualités, pour le moins semblables. À l'habileté de Flash, capable de scratcher avec ses pieds, *Kygs* réplique avec dextérité en alternant frappes lourdes et amorties soignées. À sa façon, le tennisman est lui aussi un grand maître du changement de rythme : il hypnotise ses adversaires en revers, puis se mue en super cogneur<sup>8</sup> et balance soudainement un missile en coup droit, rapide comme l'éclair !

### The Message<sup>9</sup>

Grandmaster Flash se souvient parfaitement du jour de ses découvertes : « *J'avais la sensation que j'allais trouver la solution, et après avoir essayé pas mal de choses, j'ai posé mes doigts sur le vinyle. Je l'ai laissé tourner, puis je l'ai arrêté. Je l'ai laissé tourner une nouvelle fois, puis je l'ai encore arrêté. Et là je me suis dit : "Je peux totalement contrôler ce disque!"* »

Accélération, décélération. Le DJ comme le tennisman cherchent à maîtriser le tempo car ils préfèrent mener la danse. Seule différence : Flash régule les disques, *Kygs* les balles de tennis. Si l'un marque le beat et l'autre dicte le jeu, ils endossent un seul et même costume, celui du porte-drapeau. Le DJ est en effet un chef de bande, accompagné par cinq fidèles manieurs de mots, les *Furious Five*. L'Australien est également à la tête d'un gang mythique, qui réunit les tennismen enragés, aussi talentueux qu'impétueux. Parmi les membres actuels de cette bruyante association de malfaiteurs, dénonçons sans crainte Fabio Fognini, Bernard Tomic, Alexanderublik, Daniil Medvedev ou encore Benoît Paire. Le petit jeu favori des sociétaires de ce club officieux consiste à casser des raquettes et leur doctrine à viser les lignes blanches<sup>10</sup> au risque de franchir... la ligne

<sup>1</sup> Barry White  
*In the Ghetto* (1970)

<sup>2</sup> Ohio Players  
*Fire* (1974)

<sup>3</sup> Donna Hightower  
*This World Today Is a Mess* (1972)

<sup>4</sup> Grandmaster Caz  
*South Bronx Subway Rap* (1982) & Boogie Down Productions  
*South Bronx* (1986)

<sup>5</sup> James Brown  
*Give It up or Turnit a Loose* (1969)

<sup>6</sup> The Sugarhill Gang  
*Rapper's Delight* (1979)

<sup>7</sup> Grandmaster Flash & The Furious Five  
*The Adventures of Grandmaster Flash on the Wheels of Steel* (1981)

<sup>8</sup> Grandmaster Flash & The Furious Five  
*Superrappin'* (1979)

<sup>9</sup> Grandmaster Flash & The Furious Five  
*The Message* (1982)

<sup>10</sup> Grandmaster Flash & The Furious Five  
*White Lines* (1983)



© pxfuel.com

rouge. Mais parfois, derrière ces dérapages, se dégage un message, l'expression d'une souffrance et d'une différence.

Celles de Kyrgios remontent à l'enfance. Jusqu'à l'adolescence, le petit Nicholas était gras-souillet et souvent moqué. Son frère Christos raconte: «*Nick était joufflu, gros et lent. Rapidement épuisé. Ses coachs lui disaient qu'il n'allait jamais percer.*» Aujourd'hui, la plaie a cicatrisé mais *Big Nick* continue de hurler. Un cri de désespoir, comme celui poussé par les jeunes Afro-Américains parqués dans les ghettos du Bronx, relaté par Grandmaster Flash et ses furieux amis dans le morceau *The Message*. Le texte évoque la pauvreté et la criminalité qui règnent dans ces quartiers. La métaphore choisie par les auteurs pour représenter cette «zone»? Une jungle, dont il est presque impossible de s'échapper: «*It's like a jungle sometimes, it makes me wonder how I keep from going under.*»

La jungle, pour Kyrgios, c'est le circuit ATP. Il ne s'y sent pas à l'aise, et sa colère, son mal-être résonnent étonnamment dans ces paroles qu'on l'imagine volontiers prononcer: «*Don't push me cause I'm close to the edge, I'm trying not to loose my head.*» Il faut dire que l'Australien parle beaucoup: sur le court, en conférence de presse ou par le biais des réseaux sociaux. Son style est pour le moins brut. Et son ton généralement cinglant. Lisez plutôt

cet échange savoureux, mais vigoureux, à l'issue de sa défaite contre Rafael Nadal à Wimbledon en 2019.

– Question du journaliste: «*Regrettez-vous de ne pas vous être excusé d'avoir tiré sur votre adversaire dans le troisième set?*»

– Réponse de Nick Kyrgios: «*Pourquoi devrais-je m'excuser?*»

– *Parce que c'est l'usage, non?*

– *Quel usage?*

– *Au tennis.*

– *Ah bon?*

– *Quand vous touchez quelqu'un avec la balle...*

– *Je ne l'ai pas touché, seulement sa raquette. Et pourquoi devrais-je m'excuser? J'ai gagné le point.*

– *Cela n'a pas plu à Nadal.*

– *Et alors?*

– *Vous aviez l'air de vouloir le viser...*

– *Je m'en fiche. Pourquoi devrais-je m'excuser? Combien a-t-il remporté de Majeurs? Combien a-t-il gagné sur son compte en banque? Je pense qu'il peut supporter une balle dans la poitrine. Je ne vais pas m'excuser pour ça.»*

Une rhétorique qui s'apparente au discours acerbe de certains rappeurs. Comme eux, Nick Kyrgios n'a pas la langue dans sa poche. Telle est l'autre facette du Docteur Jekyll et Mister Hyde du tennis, pas seulement DJ mais aussi MC.

La suite au prochain épisode<sup>11</sup>. —|—

<sup>11</sup> Dr. Dre featuring Snoop Dogg, Kurupt & Nate Dogg *The Next Episode* (2000)

Pour écouter l'intégralité du podcast consacré à Nick Kyrgios: [courts.club/podcast](https://courts.club/podcast)



# MARION TOY

## Le tennis au pays des merveilles

Par Nathalie Dassa



Match point © Marion Toy

Mári Dimitrouli, alias Marion Toy, explore l'univers du sport et des loisirs dans des jeux visuels pop qu'elle définit comme de l'art conceptuel surréaliste. Portrait et échange pétillant avec cette artiste grecque, fan de tennis, qui réinvente les sports de raquette.

L'art et le tennis se trouvent parfois des affinités inattendues. C'est d'ailleurs un des passe-temps favoris de Mári Dimitrouli qui aime jouer à brouiller les frontières entre l'art et le quotidien. Originaire d'Athènes, cette directrice artistique et photographe amatrice, passée par le design graphique, propose des captations pop et surréalistes nées d'expérimentations avec les couleurs, les formes et les idées, tout en conservant la mode comme point d'ancrage. En 2013, elle crée Marion Toy et son monde fantaisiste et vitaminé. Ouvrir de nouvelles perspectives, c'est son leitmotiv. Ses clichés et ses autoportraits dévoilent ainsi toutes sortes de scénarios fantasques qu'elle met en scène avec « beaucoup de patience et de joie ».

### Service gagnant

Du concept à la direction artistique, en passant par les créations en papier, le stylisme, le maquillage et les prises de vue, Mári Dimitrouli est une femme-orchestre qui gère tout quand elle ne fait pas appel à un photographe. L'Athénienne manie l'art subtil des assemblages d'objets hétéroclites et d'icônes du quotidien. L'irrationnel et l'humour côtoient ainsi à merveille l'univers du sport, des loisirs, de la pop culture, du *fooding* et des marques. À l'image de sa série *Coming Through!* qui fait de la raquette de tennis une broyeuse d'accessoires (brique Lego, 45 tours, dinosaure ou donut), les transformant en Adidas Originals Superstar Supercolor de Pharrell William. La Superga est aussi aux premières loges, devenue ici du dentifrice sur une brosse à dents géante en papier. De même, la balle jaune s'émancipe de ses fonctions premières

pour se dévoiler sous des appareils loufoques entre bigoudis, citron pressé et jus de nattes. Sa consœur en tennis de table préfère, elle, exhiber sa rondeur sur une raquette portée en épaulettes napoléoniennes. Ailleurs, cette même petite raquette se métamorphose en un jardin verdoyant, le temps d'un thé pour une Alice contemporaine en mode *athleisure*. L'artiste grecque laisse libre cours à son imagination pour créer une passerelle entre le monde de l'enfance et celui des adultes grâce à la pertinence du sport. Des moments de féerie submergés par des tons pastel vibrants.

### L'art du jeu

Si son attrait pour l'univers tennistique est intarissable, Mári Dimitrouli étend son champ créatif à d'autres activités dans un portfolio des plus attrayants : chevaux de courses qui galopent sur des gambettes ; *cheerleader* à tête de pompon ; ballon de basket dont les traits deviennent des rubans de pâte à déguster ; voitures de rallye miniatures en guise de masques contre le coronavirus. Ses créations cultivent un sens de l'émerveillement qu'elle a réussi à façonner avec un appareil photo sans miroir, une lampe flash externe et Photoshop pour de légères retouches finales. Son inspiration, elle la puise partout, dans toutes sortes de détails. Elle communique ainsi avec panache son humeur, ses envies et son esthétique, sans jamais renoncer à ses aspirations conceptuelles. Des images qui activent les zygomatics et invitent à interagir. Si Marion Toy reste un projet parallèle, elle espère que ce nom de scène deviendra à terme sa principale occupation. On le lui souhaite.



Alice © Marion Toy



Napoleon © Marion Toy

**Courts: Pourquoi « Marion Toy » ?**

**Mári Dimitrouli:** Je pense que j'avais besoin d'un nom artistique à l'image de mon humeur créative quand tout a commencé. Je voulais jouer, créer des objets amusants, expérimenter avec des couleurs vives et des concepts surréalistes. « Marion » était le surnom que m'avait donné un très bon ami à moi, c'est donc resté, et « Toy » exprime avant tout le plaisir de jouer ! J'avais avoué à un ami que ce projet était un prétexte pour continuer à m'amuser avec des jouets tout en vieillissant.

**C: Quelle a été l'étincelle dans ce travail que vous définissez comme de l'art conceptuel surréaliste ?**

**M.D.:** Le surréalisme est devenu une partie de mon identité créative sans aucun effort personnel, comme si ça y était inhérent. Dès l'enfance, j'ai été fascinée par les scènes de films et les tours de magie. Cela a dû sans doute grandir en moi et j'ai trouvé la façon de concevoir mon propre monde. Le surréalisme est également un excellent moyen de raconter une histoire à travers des codes. C'est comme inventer une langue que chacun traduit à sa manière.

**C: Dans votre portfolio, il y a une ligne directrice: la mode. Mais vous aimez particulièrement explorer les domaines du sport et des loisirs, comme le tennis et le ping-pong. Qu'est-ce qui vous plaît dans les sports de raquette et leurs accessoires ?**

**M.D.:** C'est vrai que j'ai une obsession pour le tennis et le tennis de table, car l'un de mes principaux objectifs est de créer des visuels surréalistes avec des accessoires facilement reconnaissables. Les raquettes et cette fabuleuse balle jaune ont un design exceptionnel et intemporel. Ils sont devenus des symboles. C'est donc un excellent moyen pour moi de créer des images qui altèrent l'utilisation de ces objets connus, comme par exemple la raquette de tennis et la déchiqueteuse dans ma série *Coming Through!* ou la raquette de ping-pong en épaulettes dans *Napoleon*. Je prévois d'ailleurs de créer une table de ping-pong DIY parce que jouer me manque vraiment.



Coming Through © Marion Toy



**C : Comment est née justement l'idée de cette série sur les Adidas Originals Superstar Supercolor ?**

**M.D. :** Je voulais créer ma première série avec un placement de produit impliquant une raquette de tennis qui fonctionne comme une déchiqueteuse. Cette idée est restée dans ma tête pendant plus d'un an et ces sneakers étaient exactement ce que je cherchais. Tout comme la raquette, les baskets aux trois bandes sont devenues un symbole. Le fait qu'elles n'aient qu'une seule couleur a fait fonctionner mon concept de broyeur. Ces clichés sont le résultat d'un travail acharné sur la fabrication des accessoires. Mon ami et photographe Panos Georgiou a pu me fournir les sneakers, alors je me suis dit que ce serait une belle opportunité de travailler ensemble. Les retours ont été incroyables, je suis vraiment ravie du résultat.

**C : L'illustration vintage de la Superga est tout aussi fun et ludique.**

**M.D. :** Oh, cette brosse à dents a été le support papier le plus grand et le plus difficile à fabriquer ! Elle mesurait plus d'un mètre et les fils de la brosse étaient faits de pailles transparentes. J'avais eu l'idée d'un dentifrice géant qui ferait quelque chose de bizarre et lorsque j'ai vu la Superga, tout a pris sens. Je remercie vraiment l'équipe de la marque qui a accepté le visuel final sans connaître mes intentions, sans croquis ni rien. C'est extrêmement rare dans les projets commandés. Je remercie vraiment d'avoir cru en mes compétences.

**C : Quel regard portez-vous sur le tennis ? Êtes-vous une sportive dans l'âme ?**

**M.D. :** Je prenais des cours quand j'étais très jeune. Je n'aimais pas beaucoup le sport en général mais mes parents jouaient souvent au tennis pendant les vacances d'été. J'étais toujours là, je leur jetais les balles et j'observais leur match. On regardait souvent le tournoi de Roland-Garros à la maison. Je me souviens encore du couple emblématique André Agassi et Steffi Graf... Les tenues de tennis ont également eu un impact considérable sur ma façon de m'habiller. Les Stan Smith font aussi partie de ma vie depuis toujours et j'ai une garde-robe de jupes de tennis. Je rêve de découvrir un match en direct, de sentir les vibrations et d'écouter le bruit

de la raquette frapper la balle. Je pense que si je devais choisir un sport avec lequel je me sens en adéquation, ce serait certainement le tennis.

**C: Le pastel vibrant submerge tout votre travail. Les couleurs et vous, c'est une longue histoire?**

**M.D.:** Elles ont toujours joué un rôle essentiel dans ma vie. Je n'ai pas de couleur préférée, je les aime toutes! Car elles peuvent provoquer des changements d'humeur majeurs dans le bon sens. Le fait d'avoir choisi le vert menthe pour l'arrière-plan dans mes séries a été accidentel mais cela a très bien fonctionné. Je crois que le vert menthe, en particulier dans les tons clairs, peut devenir le nouveau gris. Il devient presque neutre lorsque vous ajoutez d'autres teintes.

**C: Qu'est-ce qui anime *in fine* votre processus créatif?**

**M.D.:** C'est toujours une question délicate pour moi, car je ne sais jamais vraiment quand cela se déclenche. Je pourrais voir certains éléments m'animer, comme un pantalon rouge ou une paille jaune, puis l'oublier complètement. Un ou deux mois plus tard, une idée jaillit liée à ce que j'ai vu. C'est comme avoir un programme dans un coin de ma tête qui recueille des images intéressantes sans le savoir, ni si cela a un sens.

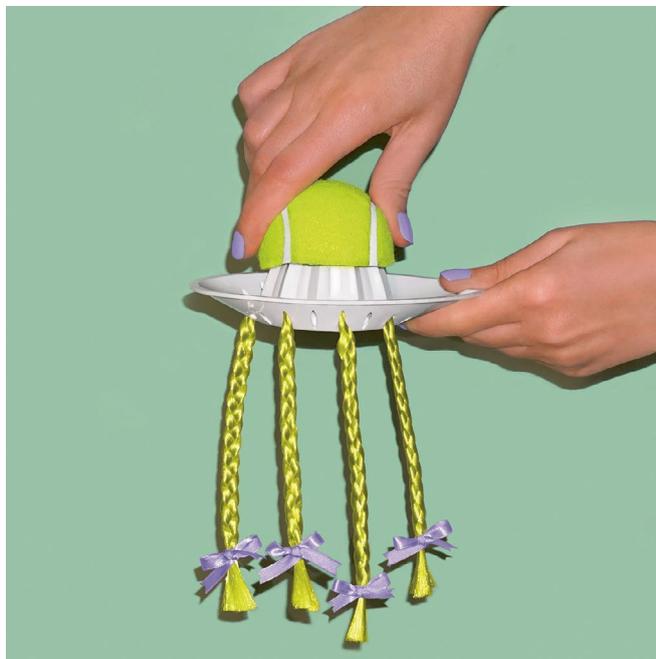
**C: Et qu'est-ce qui nourrit vos inspirations?**

**M.D.:** Mes derniers coups de cœur sont les œuvres du photographe Zhang JiaCheng et de la maquilleuse Chiao Li Hsu, deux artistes vraiment exceptionnels. Sinon j'aime depuis toujours Yayoi Kusama, la reine des pois et des couleurs, le photographe de mode britannique Tim Walker et le réalisateur Wes Anderson. Je rêve aussi de visiter le Japon et la Chine, car j'adore leurs arts esthétiques et plastiques.

**C: Envisagez-vous de travailler plus souvent avec des marques de sport comme le tennis?**

**M.D.:** Attendez-vous à voir beaucoup de visuels sur le tennis signés Marion Toy, car je n'en ai pas du tout fini! Je travaille actuellement sur des visuels personnels, mais je reste ouverte à des commandes intéressantes tant que je dispose d'un

certain temps pour les concevoir comme je le veux. J'aime que tout soit parfait, ce qui implique beaucoup de recherches et de travail personnel avant le résultat final. ———



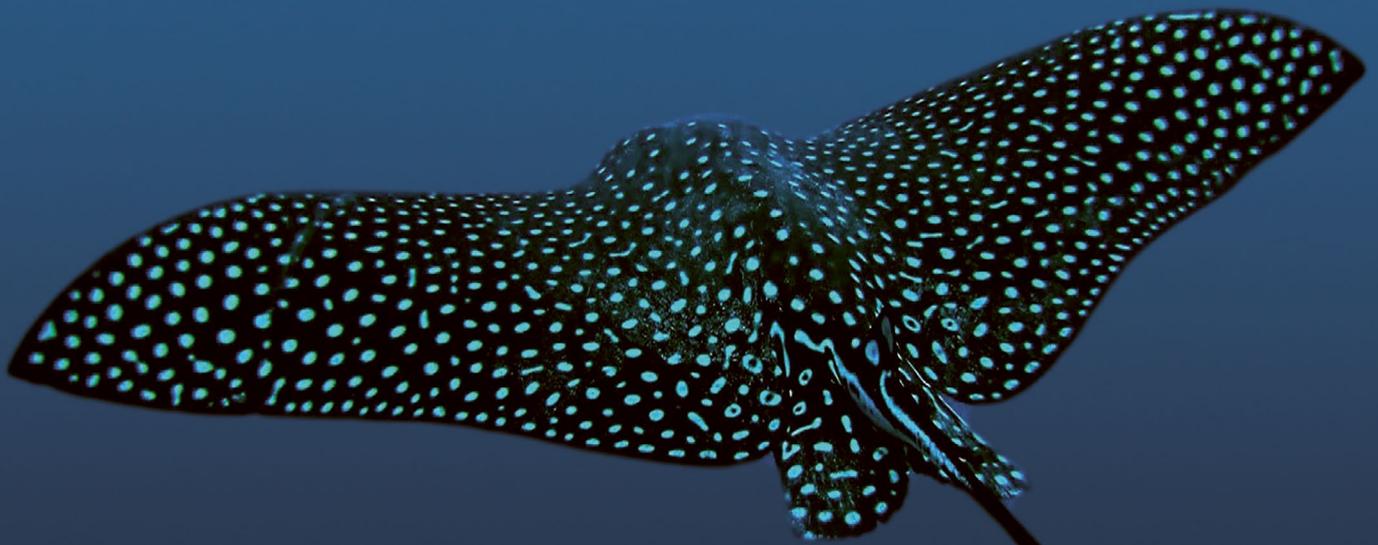
Vitamin T © Marion Toy



Oh So Fresh © Marion Toy

# PAPERLAND

PRINTING WITH PASSION



[WWW.PAPERLAND.BE](http://WWW.PAPERLAND.BE)

# The Rules of Tennis: How We Count on Them!

By Nicholas Fox Weber

The variables of everyday life make almost every human action subject to interpretation or reconsideration. Was he being friendly in the way he said hello? Was there an edge to his voice? Should I have put in a dash more salt? Will she? Did he? Should we?

How marvelous when facts are facts. So it is with tennis. If the ball hits the line, even grazes an edge of it, the shot is in. The scoring is the same in every language—"fifteen/thirty," "quinze/trente," "fünfzehn/dreißig"—and even if most of us have no idea where on earth the number system came from (oh, of course there are theories, but they, too, fluctuate,) we depend on them utterly as inviolable givens. The measurements of the court are the same everywhere in the world, and so is the regulation height of the net. Total dependability is so rare in life; thank goodness for the regulating system of the game that for many of us is a source of constancy and balance in life.

But the nuances of tennis are something else. The time taken between when Nadal is expected to serve and when he actually does so can drive not only his opponents, but the umpires, nuts. (Yes, now there is a regulation.) How loud does a grunt have to be before it rates as a downright interference to the play of the person on the other side of the net? When is a bird landing on the court reason for calling a "let?" And then there are the subtleties of tennis etiquette and mannerisms. Here we enter another world.

As a teenager, I occasionally played with a lovely debutante who interested me in ways that made the idea of suggesting tennis to her simply a device to get to know her better off the court. But, first, the term "debutante" requires explanation in a publication that is largely francophone, and this young woman's classification as such has to do with her tennis manners. In the sense I have used it here, "debutante" by no means "beginner," as it does in French. It refers very specifically to young ladies of significant financial means who are "presented to society" at formal events where they dance first with

their fathers—or stand-ins for their fathers if, for example, Declan, Bobo’s first husband and therefore Poohpooh’s real father, fled to the Bahamas when Poohpooh was little, and now Bobo is married to nice responsible Roger, a stalwart stepfather much better suited to “presenting” Poohpooh—and then get whirled around the dance floor by a sequence of suitable young men. These events at which debutantes become part of grown-up society are called “coming out parties,” a term that precedes by about a century the use of “coming out” as a reference to people revealing their previously hidden sexuality. Debutantes were expected to behave both correctly and incorrectly—one hoped there was a tendency toward misbehavior just waiting to be ignited underneath their impeccable social customs—and were the stuff of F. Scott Fitzgerald’s short stories.

The debutante with whom I played tennis is hard to imagine in anything other than a perfect little black dress and string of pearls, but on the tennis court she was in flawless white. And she had a habit that made a powerful impression on me. If, on my first serve, I served a “let”—which is to say that the ball ended up in the correct service box but had audibly grazed the top of the net *en route*—she would say “Take two, please.” She said it sweetly, graciously, as if she were offering me a canape on a silver platter. And if the “let” occurred on my second serve, she would say “Take one, please.” It was invariable. I have never known of anyone else to say “please” with the routine “Take another,” but this young woman invariably did so, and it was clearly so ingrained in her that it would have been impossible for her not to use this extraordinary form of politeness.

Forty years later, I was seated next to the debutante’s mother—Alexander Calder did a wire sculpture to which he gave that name, and it is sheer perfection of a particular American social type—at dinner at one of those American country clubs where the red clay tennis courts are rolled to perfection and the food as tasteless and bland and predictable as the clay before players’ footprints have put a bit of variety into it. By the

time of this dinner alongside her mother, the debutante had led a life that was less than her mother had hoped for, the influence of gin a major factor. Her mother, a force, was truly a “doer” in the world, and openly disapproving of her daughter as the young heiress who had not realized her potential.

I decided, in defense of my tennis-inamorata of forty years previously, to tell “Mummy”—this is what debutantes called their mothers, no matter what their ages are—how I still play a lot of tennis and, every single time someone hits a let, I remember that “please” with which her daughter always followed “Take two” or “Take one.” To this day, I take pleasure in the memory of this particular niceness.

The mother *loved* the story. It was as if she, as a parent, had done something right—to have brought up a child with such a lovely and unusual habit.

But what one says and does on the tennis court does not always land as intended. I have no idea when in my life I got into tennis games that began where the first time that each player served, whether or not he or she had done some practice serves, one began with “first one in.” This means that one could hit any number of faults, but, starting with the first attempted serve after you have agreed to begin, the game only actually begins with the first serve that is good. Each player—whether it is singles or doubles—has this chance to play with “first one in.”

I recently started to play tennis regularly with my son-in-law, one of my favorite people on the earth. This was one of the fortuitous by-products of the lockdown caused by the Covid-19 pandemic and reflects circumstances so rare and lucky that I am embarrassed to admit them. I live in Ireland and have a tennis court that is located between my wife’s and my house and a second house where our children and grandchildren stay. So in a time period when few people had access to tennis, Robbie—married to my daughter Charlotte—and I

could play. We wore surgical gloves because of concerns about germs being passed on the surfaces of tennis balls, and were never closer to one another than two meters, except possibly when, at the end of our matches, with our arms fully extended, we clapped our rackets in lieu of shaking hands.

Robbie is affable and energetic, and has a brilliant sense of humor, and tennis became our chance to be together in a wonderful way. We don't chat when playing—we put all family concerns to the side—and our only conversation is one of us complimenting the other on a shot; each of us is genuinely happy for the other on the occasion of an ace or a well-placed powerful groundstroke.

For whatever reason, we developed, from the start, the habit of his being the first to serve. The third or fourth time that we were playing, he asked me, in no uncertain terms, *not* to offer “first one in.” He is someone who is rarely annoyed, but when he is, you know it, and I could see that the offering bothered him.

Afterwards, I asked him about it, he said that he considered “first one in” patronizing. I explained to him that it was an old habit of mine—that it had nothing to do with my wanting to give him a chance I would not also have—and was normally reciprocal. I realize in retrospect that in fact he never did say “first one in” to me when I followed him for the first time as server, but I had not noticed that. I assured him that it was not an insult to his serving capability, or an attempt to give him some advantage I did not have, and that it was a very old habit for me.

I wrote a number of friends who play tennis to ask their views on “first one in.” I prefaced the letter by saying I realized that it was a time period when few of us could be on the court, given the lockdowns of the pandemic, but lots of us had more time than usual to read and answer email. The answers were all over the map. A woman in her eighties who has played for most of her life said that “first one in” was *de rigueur* in her regular Tuesday morning women's doubles

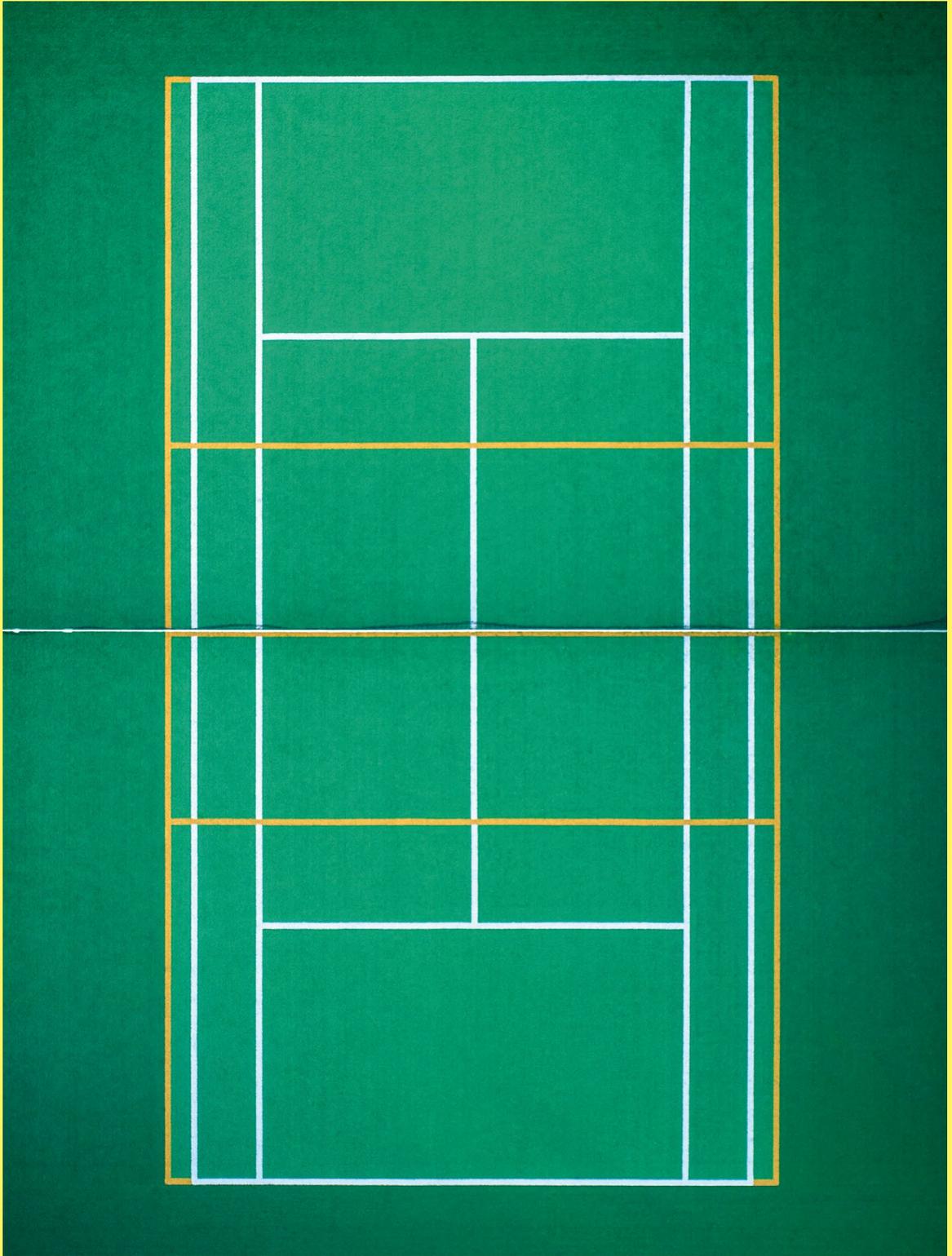
game, but of course absolutely out of question in tournaments. It became clear to me that no one outside of America had even heard of the habit. Not only do my son-in-law and I play in Ireland, but he is Irish, proficient at rugby and soccer and countless other sports, and “first one in” has no equivalent, or history, in any of the sports he plays, and must have seemed like the disgraceful notion of a “Mulligan” in golf.

The replies to my inquiries about “first one in” were rich. One was from Willem van Roij, a great friend who lives in the Netherlands. He wrote,

It is interesting that you start your email with the assumption that few people are spending a lot of time on the tennis court. You should know that I have been thinking about it last week, because in the Netherlands all sports clubs, gyms, health centers etc. are closed because of Covid-19. And it makes perfect sense that you shouldn't go to the gym with other people, or play team sports where you have to be close to one another or even have physical contact. But why are all public tennis courts closed? I would say that you can easily play tennis and keep your 1.5m distance from each other.

Anyway, “first one in.” The first time I heard of this etiquette was when I played tennis on the most wonderful and amazing tennis court I have ever played on. It was a summer one shall not easily forget, temperature records were broken, and I actually noticed my boss—who usually dresses neat and formal—driving around bare chested in his red Fiat 500. It was June 2018, West-Cork.

I have played tennis since I was young, probably age five or six. It all started on the second most wonderful court, the one in the garden of my family's summer house in rural Belgian Ardennes. This one didn't have the same view as the one in Glandore, but still, it was amazing, surrounded by woods and, depending on the season and whether trees had just been cut down, we did have a view on the adjacent village and its church tower on the other side



© Petra Leary

of the valley. When Clim and I got married, I didn't want a present from my grandmother (who was luckily still alive by then,) but I begged her for a painting that was in the summer house and that represented the church of the adjacent village. The painting is not great, it is by a minor local artist, but every time I look at it, I am back in the summer house garden, playing tennis with my father.

So playing tennis started with my father, first on our own court, later also on the public courts of the village we lived in. Sunday morning, 9:00 am sharp, I can picture my father in a white Adidas polo shirt, with a Miro-like sign of Stefan Edberg on it (it was the late 1980s,) my God, I envied him for that shirt. Of course, we started warming up, followed by some baseline rallies and then practicing serves. Then the game began, and I just cannot remember something like "first one in." Neither when I later started playing tennis with kids of my own age. It was always after practicing serves that we simply started with the usual two serves.

And so when in 2018 you proposed "first one in," I thought it was a gentleman's proposal by an experienced player to a man who clearly—and visibly—had not played tennis for years, and from whom you obviously could win. And thinking about it, there is nothing wrong with a nice gesture in a friendly game, if both agree on this beforehand. To take the usual two serves, miss them both and then request for a "first one in" is poor form. In that case, the pardoning power lies with the playing partner, who might offer a re-do. But there is also something to say for *not* offering "first one in," since it is some kind of practice, and when you start the game and the first serve, you are playing, not practicing: every serve counts.

Since I am the person he refers to as his "boss," and the tennis court is the one on which I play with Robbie, the letter had particular charm. It took the circumstances of the lockdown to evoke these superb memories from Willem; a minor question had resulted in glorious writing.

It may have been a symptom of the lockdown that so many people answered me in depth. Another great reply came from Ray Nolan, a local friend in Ireland who made his reputation as a rugby player and is now a tech entrepreneur. He trounces me when we play tennis, but we have great games—at least from my point of view. He answered,

Hey Nick,

It's great to hear from you—and I trust, given you're at least thinking about tennis, that all is well in your world.

I'd never heard of the concept of "first one in" until you graciously invited me to play in Glandore. I liked it a lot.

It saves time. Many of us do not have the luxury of boundless time on our own courts, but instead need to return to the drudgery of our normal lives—also known as "time not on the court." And so, the need for multiple practice serves taken away, we get more time competing and less time faffing around. In doubles it's of course much worse. I've played numerous league matches lately where players routinely take perhaps eight serves from each side in the warm up. We are none of us playing in Roland Garros, or at a standard anywhere near that, so this is surely overkill.

It's also a signal of friendly rivalry. Calling "first one in" acknowledges, that whilst we will definitely compete, this match will be about smiles not grimaces. It's "welcome to our game" versus "ready set go!"

For league matches, or trophy games, I believe a modest two practice serves to each of ad and deuce courts, followed by formal start is appropriate. But "first one in"... that's perfect for a summer's day overlooking the bay, hitting more losers than winners, but enjoying it for all of that.

There is a far worse crime in tennis however—one that requires a greater penalty than just modest disdain, and I will ask this of you soon. I'll let this crime settle first.

Naturally I egged Ray on. What was he referring to? Ray is a sportsman par excellence, a big thinker, a robust character with a keen sense of fun and a kindness that he exudes from every pore.

His essay on “the crime,” the sign-off of this narrative, is another of the many questions that leaves us tennis aficionados something to ponder:

“Foot Fault”—I yell it from the far end of the court. I double-check—did I say it out loud? I know what's coming.

“Whad'ya mean?” My opponent beckons, clearly irritated.

And so it begins, another tennis match where one protagonist will be righteous, and one will be irritated by what he sees as pedantry by his opponent.

It's a class 4 club game—nothing important. There are no umpires, that's for sure. And if there were one, an umpire at this level would never call a foot fault, even if it were the final of the club champs.

Foot-faulting, the process whereby the servers' foot touches or crosses the baseline before he or she connects with the ball, is against the rules of tennis. To me, it is no less important as calling a ball in or out. And as with line-calls, there is no grey area.

Bad line callers—we all know folks in our own clubs—are muttered about—“There's Pete”, as he passes out of earshot, “an horrendous line caller—let me tell you about the near-fisticuffs we got into in an away match at Fitzwilliam.” There is no ambiguity here—a bad line caller is a cheat, end of! And a cheat in sport is someone not to be trusted.

And yet some sixty percent of club players I observe routinely foot fault. Those same whippersnappers who call out Pete then foot fault every single time they serve the ball. They are not unaware of the issue—they do it knowingly. They cheat!

Foot faulting is no less serious than making a deliberately erroneous line-call, grounding your golf club in the bunker, or delivering a sly rabbit punch at the bottom of a ruck.

Like all cheats in sport, they do so to gain an advantage. If I can get to the net quicker by starting six inches nearer that means I make a volley that I might not have made. If I serve forward of the line, I'm creating the same vertical angle of attack that someone 6' 4" would achieve. If I serve wide from here, I'm achieving a lateral angle that would not be possible if I'd been behind the line. If I can cause my opponent to be irritated and concentrate on the position of my feet rather than the ball I'm about to hit...

In getting to fifty-something, I've played a few sports over the years. Rugby, where I'd eat a sly rabbit punch at the bottom of a ruck; golf, where self-regulation is the order of the day, yet we all know about “Donald who often forgets the third shot out of the bunker.” But tennis, largely played in my neck of the woods by middle aged folks in pure white—Nobody cheats at tennis?!

Yet, in no other sport is a rule so flagrantly ignored than foot-faulting in tennis.

It goes right to the top too. Serena Williams, a multiple grand slam winner, and possibly the greatest female player of all time, routinely foot faults. I know. I've had the good fortune to get a seat at Wimbledon right on the baseline. Only a brave line judge would call her on it. One did a few years ago and was hit with a level of threatening verbal abuse that no individual should ever have to endure.

Once, in trying to rebalance a game where my opponent routinely found himself two or three feet nearer the net, I challenged. “I can’t call you for foot faults—right?” “No” “Okay then.” When next it came time for me to serve, I set up behind the baseline, then took a meter-long step inside the court before tossing the ball to serve. “You can’t do that!” came the indignant roar. You can guess the rest I’m sure.

Alternatively, I’ve considered making a deliberately bad line call, then admitting to it, but stating that “if the line does not apply to your feet, then it surely cannot apply to the ball.”

Don’t get me wrong. People occasionally foot fault in error. That’s sport. Contenders striving to get the max advantage within the rules is the very essence of sport. As with the offside line in rugby or soccer—getting close to the margins is to be praised. But those who’ve built a foot-fault into their service action are no less culpable than the All Blacks, who routinely sneak a yard or two behind the ref’s back, or the soccer striker who plainly dives for a penalty.

The golf world was apoplectic recently when Patrick Reed was seen on TV to have grounded his club in the bunker during an important competition. Some said he was “building sandcastles.”

So fellow tennis players—a question—“Are you building sand castles?” —|—

# MATCH GAGNANT DANS LE SÉNÉGAL RURAL

Pour certains d'entre nous, faire voler la balle de tennis au-delà du filet fait partie des plaisirs fondamentaux de la vie.



Avec le nouveau court de tennis, les jeunes filles et garçons de l'est du Sénégal vont goûter aux joies du sport, s'exercer pour bénéficier de bonnes conditions de santé et apprendre les valeurs sportives, essentielles dans la construction de leur avenir. Le terrain est également ouvert aux personnes de tous âges et en situation de handicap. Nous mettons en place un programme qui permettra à tous ceux qui souhaitent essayer ce sport d'avoir le plaisir de ressentir le frisson simple de ce jeu merveilleux.



Découvrez tous nos projets sur notre site web.

[WWW.LEKORSA.FR](http://WWW.LEKORSA.FR)

# FEDERER est « fini » : l'histoire sans fin

Par Mathieu Canac

Genou droit blessé, Roger Federer a dû se faire opérer en février 2020. Pour une arthroscopie. Puis une deuxième, quelques mois plus tard, synonyme de fin de saison. La question légitime est partout : peut-il vraiment revenir à son meilleur niveau en 2021, à 40 ans ? Depuis des années, il repousse les limites du temps qu'on lui accorde encore au plus haut niveau, en rebondissant sur les annonces de son déclin.





Il ne frappe pas fort, mais il finit toujours par gagner. À l'usure, il marque les corps de ses adversaires jusqu'à les épuiser. Certains tentent de le défier, de contrer ses frappes par la prise de produits et le bistouri, mais qu'importe : il reste imperturbable. Derrière sa *poker face* immuable, il le sait, personne ne peut lui échapper. Métronome infatigable, le temps qui passe est implacable. Pourtant, un homme semble résister à ses effets : Roger Federer. Depuis plusieurs années, le bougre lui tient tête en déjouant les prédictions les plus pessimistes. Celles qui annoncent « la fin ». Sa fin. Comme s'il était réellement l'être thaumaturgique décrit par David Foster Wallace. « *Federer est l'un de ces rares athlètes surnaturels qui paraissent être exemptés, du moins en partie, de certaines lois physiques* », écrit l'Américain dans un article – *Roger Federer as Religious Experience* – publié par le *New York Times*.

« *On peut le comparer à Michael Jordan, non seulement capable de sauter inhumainement haut mais aussi de rester suspendu dans les airs un poil plus longtemps que la gravité ne le permet, et à Mohammed Ali, qui pouvait réellement "flotter" sur le ring pour lâcher deux ou trois directs en l'espace d'un instant normalement trop court pour en placer plus d'un*, poursuit l'auteur de *l'Infinie Comédie*. *Il y a probablement une demi-douzaine d'autres exemples depuis 1960, et Federer est de ce type. Un type qu'on pourrait appeler génie, mutant ou avatar. [...] À Wimbledon en particulier, vêtu de la tenue blanche exigée, il ressemble à ce qui pourrait bien être (je pense) une créature dont le corps est chair et, d'une certaine façon, lumière.* » Mais tout le monde n'a pas la même vision que ce regretté virtuose de la plume. Dès 2009, certains appuient sur l'interrupteur. Pour eux, l'astre ne brille déjà plus.

**« Il faut qu'il arrête, qu'il fasse un break »**

À son échelle – tout est relatif – l'Helvète, bientôt 28 ans, est alors dans une période difficile. Plus aucun trophée à se mettre sous la dent. À l'aube de la saison sur terre battue, son dernier titre remonte à octobre 2008. Chez lui, à Bâle. S'il enchaîne les résultats malgré tout très bons – demi-finales, finales –, cette disette relève de l'inimaginable pour beaucoup d'observateurs. « *Il perd contre Nadal (en finale de l'Open d'Australie 2009), mais aussi contre*

*d'autres joueurs (James Blake, Gilles Simon, Andy Murray, Novak Djokovic...), constate Henri Leconte sur le plateau de Canal+. On n'avait pas l'habitude de le voir perdre aussi facilement et, par moments, jouer aussi mal. On a l'impression qu'il laisse tomber, parfois, quand le match lui échappe.* » « *Ce phénomène d'usure est là parce que ça fait maintenant plus de dix ans qu'il est sur le circuit* », ajoute un journaliste. Juge final, David Douillet prononce la sentence : « *On sent clairement qu'il n'a plus envie. Il faut qu'il arrête, qu'il fasse un break.* »

Mais Federer esquive la tentative d'ippon. Il continue le combat. Bien que battu par son compatriote Stan Wawrinka dès son deuxième tour à Monte-Carlo, il finit par retrouver les bonnes prises pour envoyer la concurrence au tapis. À Madrid, il redécouvre le goût du succès en croquant Rafael Nadal. Deuxième et dernière victoire en date face au « surlifteur » espagnol sur cette surface. Et comme l'appétit vient en mangeant, il savoure ensuite son premier Roland-Garros. Il prolonge même le festin jusqu'à dévorer Wimbledon et récupérer la toque de n° 1 mondial. Cerise sur le gâteau, il passe devant Pete Sampras pour devenir, alors, le seul chef aux quinze étoiles en Grand Chelem. « *Qu'est-il écrit sur votre t-shirt ?* », lui demande un journaliste en conférence de presse après la victoire épique – 5/7 7/6 7/6 3/6 16/14 – contre Andy Roddick. « *Qu'il n'y a pas de ligne d'arrivée. C'est loin d'être terminé.* » Quand on le pense repu, Roger le glouton montre qu'il en a encore dans le bide.

**« Si Roger veut revenir dans le Big 4, il doit apprendre le revers à deux mains »**

Deux mois plus tard, l'homme « *qui ne transpire jamais* » passe à deux doigts du Petit Chelem. Battu par Juan Martín del Potro à l'US Open, il réussit un exercice 2009 proche de la perfection en Majeur : quatre finales. Il en joue même une cinquième consécutive en s'emparant de la couronne de l'Open d'Australie 2010. Mais l'émergence de Nadal, Djokovic et Murray – trio aux desseins régicides – va faire trembler l'empire. Lors des campagnes suivantes, Federer ne conquiert « que » Wimbledon 2012. Pis, l'année d'après, alors qu'il en est à 36 quarts de finale consécutifs en Grand Chelem, il perd son territoire dès le deuxième tour en tombant







<sup>1</sup> Les citations de Roger Federer sont extraites d'un entretien exclusif à paraître en 2021 dans un hors-série Wilson x Courts.

devant Sergiy Stakhovsky. Obscur nécromancien muni d'une raquette en guise de bâton de sorcellerie, l'Ukrainien ressuscite ce jour-là un corps qu'on croyait définitivement mort et enterré : l'efficacité du service-volée quasi systématique.

« *Le revers à une main est anachronique, inopérant face au lift et, depuis cette semaine, face au service-volée*, analyse alors le toujours bronzé Nick Bollettieri. *Si Roger veut revenir dans le Big 4, il n'a plus d'autre choix que d'apprendre le revers à deux mains.* » N'étant désormais qu'un « vulgaire » 5<sup>e</sup> du classement ATP, sa majesté déchuë a un autre plan : donner la grosse tête à sa raquette. D'un tamis de 580 cm<sup>2</sup>, sa Wilson Pro Staff passe à 625 cm<sup>2</sup>. L'essai dure deux tournois. Diminué par une blessure au dos, il perd contre Federico Delbonis sur l'ocre de Hambourg et Daniel Brands, d'entrée, sur celle de Gstaad. S'il reprend son ancien sceptre dès la tournée nord-américaine, conclue par une nouvelle désillusion face à Tommy Robredo en huitième de finale de l'US Open, l'idée ne le quitte pas. Pendant l'intersaison, il travaille avec son nouvel outil élargi. Coup de maître.

### Sa raquette prend la grosse tête

À cette époque, et depuis quelque temps déjà, le natif de Bâle a tendance à « boiser » quand le match se prolonge. « *Pendant la demi-finale de Roland-Garros 2009 (victoire de Federer 3/6 7/6 2/6 6/1 6/4 en 3 h 29), je me suis rendu compte qu'avec la fatigue il commençait à frapper avec le cadre* », se souvient Juan Martín pour *ESPN Argentina* en juin 2020. Le temps passant, le phénomène s'accroît. « *C'est beaucoup plus facile de jouer quotidiennement avec ma raquette actuelle*, confirme Federer lors d'une interview exclusive<sup>1</sup>. *Avec celle de 580 cm<sup>2</sup>, je devais être parfaitement placé à chaque balle pour ne pas faire une tranche. [...] La raquette est l'extension du bras, il faut vraiment être en harmonie avec elle.* » Mais aucun instrument à cordes, aussi performant soit-il, ne peut produire un récital de lui-même. « Le Maestro » le sait, il doit également faire évoluer son jeu.

Au même moment, il commence à travailler avec Stefan Edberg. L'objectif est d'être davantage agressif. Venir plus souvent au filet pour raccourcir

les échanges. D'après des statistiques compilées par Mark Hodgkinson pour *CNN*, le pourcentage de services-volées effectués par Federer à Wimbledon de 2006 à 2012 atteint au mieux 9% des points joués (et 12% en 2013, mais cette année est moins significative puisqu'il n'y joue que deux matchs en raison de sa sortie précoce). Ajoutez à cela les prises de filet en cours d'échange, et vous obtenez un Bâlois à nouveau capable de grimper les escaliers de la gloire. Jusqu'à l'avant-dernière marche. En 2014 et 2015, il joue trois finales de Grand Chelem : deux à Wimbledon, une à l'US Open. Trois défaites. Puis, en 2016, c'est le « drame ». Battu par Milos Raonic en demi-finale de « Wim' », le chouchou du public donne un second coup de massue sur la caboche de ses fans deux semaines plus tard.

### « J'ai pensé que c'était la fin pour lui »

Alors que l'image de l'idole étalée au sol après un passing du Canadien au faciès aussi expressif qu'une bûche hante encore leurs nuits, Federer annonce la fin de sa saison. Touché au genou gauche, il planifie son retour pour l'Open d'Australie 2017. Pour beaucoup, c'est le coup de grâce. Il est « fini ». Qui serait capable de revenir au plus haut niveau l'année de ses 36 printemps après une si longue période sans compétition ? « *Roger est sorti du court en boitant et n'a pas joué pendant six mois*, se rappelle John McEnroe en mars 2020 à l'occasion d'une conférence de presse pour la promotion de la Laver Cup. *À l'époque, j'ai pensé que c'était la fin pour lui.* » Et il n'est pas le seul. Les gros nuages noirs qui couvrent l'avenir de « Papy Roger » font pleuvoir des avis de ce type. Peu importe, le principal concerné ne regarde pas au-dessus de lui. Il regarde devant. À la reprise de l'entraînement en fin de saison, il bosse dur, judicieusement, sous la houlette d'Ivan Ljubičić.

Successeur d'Edberg depuis 2016 pour épauler Severin Lüthi, le Croate poursuit le travail entamé avec le Suédois. En insistant sur le revers. Bien vu. Semblant sortir d'une cure de jouvence, Federer ne se contente plus de « danser » sur le court. Il vole. Avec une facilité trompeuse, qui ferait presque oublier le boulot colossal se cachant derrière les entrechats aériens. « *C'est comme quand vous faites du ballet*, compare Pierre Paganini, son préparateur physique, dans le documentaire *Strokes of Genius*

consacré à la finale d'anthologie de Wimbledon 2008. *On ne voit pas le travail, mais on sait que ces gens s'entraînent très dur pour exprimer de la grâce, de l'harmonie.* » Sacré à Melbourne, il enchaîne avec le doublé Indian Wells - Miami en écartant à chaque fois Nadal de son chemin. « *Je pense que tout le travail effectué en novembre et décembre a payé, explique-t-il après sa victoire – 6/2 6/3 – contre l'Espagnol en huitième de finale du Masters 1000 californien. Par le passé, j'avais l'habitude de faire beaucoup plus de slices. Le tamis plus grand me donne aussi plus de facilité en retour de revers et m'aide à être plus agressif pendant l'échange avec ce coup.* »

### Dès 2004, il planifie sa longévité

Sa nouvelle faucille totalement apprivoisée, il poursuit sa moisson. Elle est majestueuse. Après un 8<sup>e</sup> Wimbledon, il récolte un 20<sup>e</sup> titre du Grand Chelem en Australie. Quelques semaines plus tard, à Rotterdam, il devient même le plus vieux n°1 mondial de l'histoire. Pour repousser le temps, « *la créature* » décrite par David Foster Wallace, « *dont le corps est chair et, d'une certaine façon, lumière* », prépare sa partie humaine depuis belle lurette. « *J'ai commencé à rêver et espérer pouvoir jouer si longtemps peu après avoir pris la tête du classement ATP (pour la première fois) en 2004, confie Federer en novembre 2019 au cours d'un entretien accordé au quotidien argentin La Nación. J'ai parlé avec Pierre Paganini, mon préparateur physique avec qui je travaille toujours, et je lui ai dit: "J'aimerais affronter plusieurs générations. Mettons en place un programme qui me permettra d'y parvenir."* »

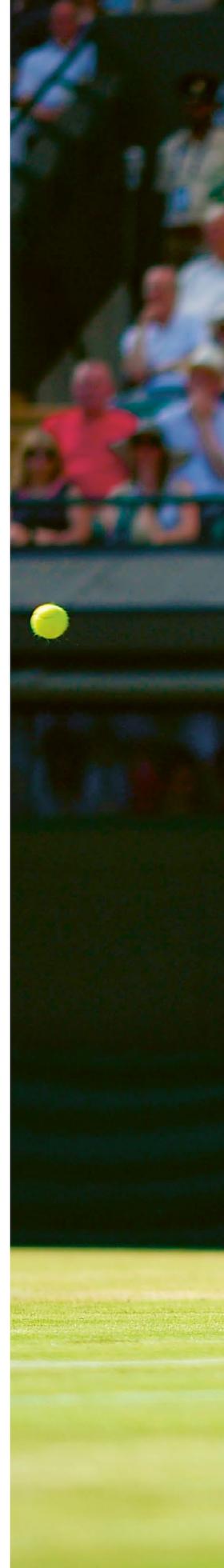
Stratégie payante. « *Nous avons mis en place un programme, et voilà: quinze ans après, je suis toujours capable de rivaliser avec les meilleurs, ajoute-t-il. J'ai réussi à entrer dans un territoire étrange où peu sont allés. Vous vous demandez comment vous y êtes arrivés, parce que ceux qui ont joué jusqu'à un tel âge avant vous ne sont pas parvenus à rester au top. Ou alors ils jouaient à une autre époque, comme Jimmy Connors et Ken Rosewall. Ça me paraît irréal.* » Le corps a beau être au point, le chef, c'est l'esprit. S'il ne suit pas, impossible de rester motivé pour continuer à chercher des poux sur la tête de la nouvelle génération. « *Il faut essayer d'entretenir*

*la flamme, détaille-t-il dans l'interview qu'il nous a accordée. J'ai disputé certains tournois vingt fois de suite, j'ai joué Wimbledon vingt fois (vingt et une fois, ndlr) et à chaque fois, il faut faire en sorte que ce soit toujours aussi spécial.* »

### « Il est peut-être temps qu'il arrête »

« *Comme si c'était encore la première, deuxième ou troisième fois, continue-t-il. Il faut vraiment entretenir la flamme pour gagner chaque point, chaque jeu, chaque match et plus encore. J'ai besoin d'une très bonne équipe autour de moi pour m'aider à donner le petit plus – 1 %, 10 %, peu importe ce que c'est – qui fait la différence et apporter l'énergie nécessaire pour le prochain match. Même quand c'est un deuxième tour, ça ne signifie pas que je n'ai pas besoin d'être motivé pour le jouer. Ce sont ces petites choses, naturelles en début de carrière, qu'il faut savoir maintenir en vieillissant.* » Forcé, par deux arthroscopies du genou droit, de tirer un trait sur une saison 2020 écrite en pointillée en raison de la Covid-19, Federer doit revenir début 2021. Avec deux objectifs: prendre du plaisir, encore, et gagner. Et s'il se lance, c'est qu'il s'en sent capable. « *"Rodge" a toujours besoin de sentir l'ouverture d'une possibilité, d'un chemin, d'une solution* », explique Pierre Paganini dans *Strokes of Genius*. Mais pour beaucoup, cette fois c'est sûr, c'est la saison de trop. Jésus lui-même ne compte qu'une seule résurrection.

« *Il est peut-être temps qu'il arrête*, déclare Nicola Pietrangeli, ancien double vainqueur de Roland-Garros, à l'*Agenzia Giornalistica Italia* en juin 2020. *J'ai peur qu'il ne puisse plus courir comme avant. Ce qui m'ennuie, c'est que ceux qui le battront diront qu'ils ont vaincu le champion et non un Federer avec un genou en berne.* » Nombreux sont ceux qui le disent. Ou le pensent. Ses fans le craignent: ça sent la fameuse « saison de trop ». On connaît le refrain. Il est chanté depuis des lustres. À son retour, il sera dans l'année de ses 40 ans. Retrouver son meilleur niveau à cet âge « canonique », après une saison blanche, est un immense défi. Benjamin Button aussi a fini par être rattrapé par le temps. Mais avec Roger Federer, mieux vaut être sage. Voire saint. Comme Thomas. Attendre de voir pour croire. Car au bout du tunnel, il nous a habitués à faire jaillir la lumière. —|—





# AVE MARIA

## Une dernière fois

Par Guillaume Willecoq



© Antoine Couvercelle

C'était en février dernier, une dizaine de jours à peine avant que la Covid-19 ne mette la planète entière en « pause ». Maria Sharapova annonçait sa retraite et avec elle s'éclipsait l'une des championnes les plus emblématiques du début de XXI<sup>e</sup> siècle. Troisième plus beau palmarès en activité au moment de ses adieux, derrière Serena et Venus Williams, au moins un rang plus haut au niveau de la célébrité : quelle trace laissera la quintuple lauréate en Grand Chelem, sportive la mieux payée du monde une décennie durant et personnalité du tennis la plus illustre positive à un contrôle antidopage ? On dresse le bilan.

### **Le sport : une trace indéniable**

Cinq trophées du Grand Chelem, des triomphes dans chacun des quatre tournois majeurs, 21 semaines passées à la première place mondiale, 36 titres dont le Masters... Maria Sharapova a quitté le tennis nantie d'un palmarès de tout premier plan. Qui a fait mieux parmi ses contemporaines ? Serena Williams, évidemment ; Venus, aussi ; et, même si elle a arrêté il y a déjà longtemps, Justine Henin. C'est tout. La carrière de Maria Sharapova repose sur deux piliers : d'abord, la précocité. Victorieuse de Wimbledon à 17 ans et 2 mois, en 2004, elle en est la troisième plus jeune lauréate, après Lottie Dod en 1887 et Martina Hingis en 1997. Le 22 août 2005, elle devient aussi la cinquième plus jeune n°1 mondiale, à 18 ans et 4 mois. Avec ses victoires à l'US Open en 2006 et à l'Open d'Australie en 2008, elle a déjà gagné trois des quatre Grands Chelems à 21 ans !

L'autre point saillant de sa carrière est sa réinvention. Les jeunes années de Maria étaient tellement fructueuses qu'on n'avait pas forcément accordé toute leur importance aux nombreux pépins physiques qui les émaillaient, à commencer par des alertes à l'épaule dès 2007. La douleur devenue intolérable, le diagnostic tombe à l'été 2008 : double déchirure des tendons de l'épaule. Elle va rater presque un an de compétition, chutant jusqu'au 126<sup>e</sup> rang mondial, avant de bâtir son retour au premier plan, là où elle pêchait auparavant : sur terre battue.

*« Je me sens sur terre comme une vache sur une patinoire », a-t-elle lâché un jour en une*

« J'ai pensé que remporter Wimbledon à 17 ans était le plus grand trésor de ma carrière. Mais aujourd'hui est en réalité encore plus spécial »

formule devenue mythique. Elle n'y gagne effectivement qu'un seul titre, mineur, durant sa « première carrière » (2003-2008). L'ocre va pourtant devenir la meilleure surface de la seconde, au point d'y engranger dix de ses quinze derniers titres, parmi lesquels trois Rome et trois Stuttgart (les tournois où elle aura triomphé le plus souvent), et bien sûr deux Roland-Garros, en 2012 et 2014. *« Si on m'avait dit que Roland-Garros deviendrait le Grand Chelem que j'ai gagné le plus souvent, j'aurais crié au fou ! »*

L'image de Maria à genoux, bras écartés sur le Central parisien en 2012, est une des plus iconiques de sa carrière : *« C'est surréaliste, le moment le plus unique de ma carrière. J'ai pensé que remporter Wimbledon à 17 ans était le plus grand trésor de ma carrière. Mais aujourd'hui est en réalité encore plus spécial. Derrière, il y a de longues et nombreuses journées de frustration, d'incertitudes. On ne sait pas si on va réussir, on ne sait pas même si on a vraiment envie. Après tout ça, je me dis que ça valait vraiment la peine. »*

Elle est la sixième joueuse de l'ère Open à gagner les quatre tournois du Grand Chelem, après Court, Evert, Navratilova, Graf et Serena Williams. Sans pour autant, contrairement à cette prestigieuse brochette de championnes à 18

Majeurs et plus, avoir jamais réellement dominé le circuit. La qualité sans la quantité : la place de Maria Sharapova dans l'histoire est un brin à part, quelque part entre Martina Hingis (pour le nombre de titres majeurs, mais avec Roland-Garros en plus) et Andre Agassi (pour la complétude du palmarès, mais sans la capacité à engranger significativement une fois complété son carré d'as initial).

### **Le jeu : un apport léger, voire discutable**

C'est probablement là que le bât blesse, où son empreinte s'avère la plus légère. Maria Sharapova n'a pas révolutionné le jeu. D'aucuns diront même qu'elle fait partie de celles qui l'ont appauvri. S'engouffrant dans la voie du tennis totalement dédié à la puissance ouverte dans les années 90, Maria a incarné comme nulle autre ce jeu en mode « boum-boum », droite puis gauche, en cadence, où frapper fort tient lieu de stratégie première... et sans guère de plan B. Un style qui a fait des émules et proliféré vers la fin des années 2000 : « *On a vu arriver beaucoup de joueuses de l'Est à cette époque, se souvient Patrick Mouratoglou. Et ces joueuses-là avaient toutes appris à jouer de la même manière, fort, à plat et stéréotypé. On a connu jusqu'à 60 % des joueuses du Top 100 qui pratiquaient ce tennis-là.* » Ce qui avait aussi inspiré une sortie mémorable à Amélie Mauresmo en conférence de presse : « *Laissez-moi deviner : je joue "...ova" au prochain tour ? Je ne l'ai jamais rencontrée, mais je suppose qu'elle est grande, possède un revers à deux mains et frappe très fort des deux côtés.* » Au crédit toutefois de la meilleure d'entre elles : si ce tennis monolithique a fait école, peu de joueuses ont su le pratiquer à un tel niveau d'excellence et de régularité que Maria Sharapova. On saluera aussi sa force de travail qui trouvera sa récompense avec ses deux titres à Roland-Garros, preuves éclatantes de ses progrès dans le domaine du déplacement et de sa maîtrise nouvelle de l'amortie.

Mais difficile de trouver un aspect du jeu, ou même un coup, auquel Maria associerait son nom dans la légende. Si l'on vante la volée de Martina (première du nom), le sens du jeu de Martina (la seconde), le service de Serena, le coup droit de Steffi, le revers de Justine, et que la seule association d'un coup et d'un prénom suffit à établir la

référence, la caractéristique qui vient immédiatement à l'esprit concernant Maria serait sans doute à chercher du côté de son mental, de sa force de caractère. Quelque chose qui aurait à voir avec ses cris au moment de la frappe ou de son poing serré après chaque point gagné.

Pas de grande rivalité non plus à son actif. Si, dans son autobiographie *Unstoppable* parue en 2017, elle essaie d'en établir une avec Serena Williams, force est de constater que les deux joueuses ne boxaient pas dans la même catégorie, ni par le palmarès (23 Grands Chelems à 5), ni par le face-à-face : passé un 2-1 initial au soir de 2004 (et pas n'importe où, finales de Wimbledon et du Masters), Sharapova encaissera ensuite 19 défaites en 19 matchs, ne grappillant pas plus que trois sets à l'Américaine ! Dominée en puissance par Serena, maîtrisée par les variations de Justine Henin (3 succès pour 7 défaites) et Amélie Mauresmo (1-3), contrée par Kim Clijsters (4-5) et Angelique Kerber (1-3), c'est finalement face aux profils de frappeuses qu'elle excelle, enregistrant des confrontations directes positives devant les Azarenka, Kvitova, Muguruza et même Venus Williams, toutes plus instables qu'elle.

### **L'aura : immense !**

Si Maria Sharapova est russe, elle aura bien vécu son *american dream*. L'histoire est connue : vivant à 150 km de Tchernobyl, ses parents ont mis le plus de distance possible entre le réacteur nucléaire et eux lorsqu'ils ont appris qu'ils allaient devenir parents. Maria est née moins d'un an après la catastrophe. « *Si vous deviez choisir un événement qui a fait de moi une joueuse de tennis, ce serait Tchernobyl, n'hésite-t-elle pas à dire. Si nous n'avions pas déménagé à Sotchi, jamais je ne me serais mise au tennis. C'est un complexe touristique et le tennis y fait partie intégrante de la vie quotidienne, alors que ce sport restait inconnu dans le reste de la Russie.* »

Station balnéaire au bord de la mer Noire, Sotchi est la ville natale d'un certain Evgueni Kafelnikov. Le conte de fées est en marche : Maria est repérée par le père du futur premier Russe vainqueur en Grand Chelem, puis remarquée par

« Je suis d'abord  
et avant tout une  
joueuse de tennis,  
mais je ne suis  
pas seulement  
une joueuse de  
tennis. Je suis  
une joueuse de  
tennis et une  
femme d'affaires.  
Et j'adore ça. »

Martina Navratilova lors de détectations nationales organisées à Moscou en marge du tournoi WTA. Grâce à ces rencontres, la voilà bientôt à Bradenton, à l'académie du faiseur de rois des années 90, Nick Bollettieri (Agassi, Courier, Seles), dont elle sera la dernière étoile. L'arrivée en Floride, avec 700 dollars en poche et seulement son père à ses côtés, sa mère restant bloquée en Russie faute de visa, ajoute à la touche Cendrillon de son parcours : l'identification fonctionnera à plein pour des milliers de jeunes filles – et leurs parents par procuration – issues des pays de l'Est principalement, espérant décrocher le gros lot du sport le plus généreux financièrement côté féminin. Car la petite fille fauchée débarquée à Bradenton à huit ans deviendra, sur la durée d'une décennie, la sportive la mieux payée au monde d'après le classement du magazine *Forbes*.

Ses gains sur le court sont conséquents... mais font pâle figure par rapport à ses contrats de sponsoring. En plus de gagner, Maria est grande, belle, intelligente et possède ce côté inaccessible qui fascine sur papier glacé. Elle a le glamour et l'étoffe d'une star et les sponsors se l'arrachent :

Nike, Head et autres marques de sport, évidemment, mais aussi Porsche, Tag Heuer, Canon, Evian, Samsung... Elle participe à des défilés de mode au sein de l'agence de mannequins d'IMG, sort des lunettes de soleil et des baskets à son nom, dessine elle-même ses tenues ou en confie l'élaboration à des grands couturiers, s'associe au joaillier Tiffany (oui, celui d'Audrey Hepburn) pour ses boucles d'oreille... Tout cela culminant, une décennie plus tard, avec la célèbre gamme de bonbons Sugarpova. Ces énormes contrats de sponsoring lui procurent entre 20 et 30 millions de revenus annuels entre 2005 et 2015 inclus.

Elle n'oublie pas non plus le caritatif, d'une fondation venant en aide aux enfants victimes des conséquences de Tchernobyl à un rôle d'ambassadrice itinérante du programme des Nations unies pour le développement. Maria maîtrise tous les rouages de sa (pas si) petite entreprise, jusqu'à la communication de ses collaborateurs : elle sera ainsi pionnière pour imposer à son staff le silence complet devant les médias – le procédé fera école. Maria contrôle tout, Maria s'intéresse à tout... mais Maria malgré tout, et ce n'est pas le moindre de ses exploits, parvient à rester « *d'abord et avant tout joueuse de tennis. La mode, le design, la musique... J'adore tout ça, le fait de ne pas être seulement une joueuse de tennis. Je suis une joueuse de tennis et une femme d'affaires. Mais le tennis est ma véritable passion, je m'en aperçois chaque fois qu'une blessure m'en éloigne.* » Comme Serena Williams, Maria Sharapova aura su dépasser le strict cadre du tennis. Il faudra « l'affaire du meldonium » pour qu'elle chute (un peu) de son piédestal.

#### **L'image : contrastée, sinon trouble**

Maria a toujours divisé. À bien des égards, la Russe est clivante. Si elle peut compter sur une gigantesque communauté de fans (14 millions sur Facebook, 8,5 millions sur Twitter, 4 millions sur Instagram), toute une frange de passionnés de tennis (les plus anciens souvent) voit dans son jeu l'illustration des dérives, de l'appauvrissement même, du circuit féminin. Ses cris stridents indisposent aussi, y compris les autres joueuses. À la suite de l'émergence quelques années plus tard de Victoria Azarenka, autre hurleuse de premier

plan, l'ITF se sentira même obligée de légiférer en interdisant les cris dans les catégories de jeunes. Parmi la communauté des joueuses, on reproche aussi à la Russe d'être hautaine, poussant la caricature de la star inaccessible jusqu'à s'abstenir de dire bonjour dans les couloirs. «*Je n'ai pas d'amie parmi les joueuses et je ne cherche pas à m'en faire, assume l'intéressée. C'est un sport si individuel... C'est dur pour moi de m'imaginer partager une amitié avec quelqu'un et le lendemain me retrouver sur le court face à elle et avoir très envie de la battre. Je ne trouve pas ça sain.*» Même en Russie, sa popularité resta longtemps inférieure à celle de ses compatriotes de l'âge d'or des années 2000, Anastasia Myskina et Elena Dementieva en tête. Ses forfaits récurrents en Fed Cup (elle n'y jouera en tout et pour tout que cinq rencontres dans toute sa carrière), notamment, sont mal perçus et son patriotisme remis en cause: «*Elle est plus américaine que russe, et parle d'ailleurs russe avec un accent hasardeux*», lâchera ainsi Myskina. «*Je mentirais si j'affirmais que je n'ai jamais noté des signes de jalousie chez les autres joueuses, riposte Maria. J'ai gagné Wimbledon à 17 ans pendant que d'autres en avaient 23 ou 24. Mais cela fait partie de ma vie depuis que je joue en juniors.*» Les choses se tasseront à mesure que Maria restera la seule Russe présente au tout premier plan, mais en attendant... ambiance.

Et ce n'est rien par rapport à la «tache» dans le parcours globalement immaculé de la Russe. Le 7 mars 2016, elle convoque une conférence de presse. Suspense: énième produit marketing à vendre? Ou annonce de sa retraite? Personne en tout cas n'avait vu venir la déflagration du contrôle antidopage positif. Une rareté en tennis. Hors produits dits «récréatifs» (Wilander et Hingis à la cocaïne), la plus grosse prise par la patrouille était jusque-là le *one-shot* en Grand Chelem Petr Korda (nandrolone, 1998). Le «cas» Sharapova s'inscrit dans une lame de fond qui amène plus de 200 sportifs de toutes disciplines à être contrôlés positifs à

une substance, le meldonium, passée sur la liste des produits interdits au 1<sup>er</sup> janvier 2016. «*C'est un médicament extrêmement courant dans les pays de l'Est, se défend Sharapova. On le prend comme une aspirine en Russie!*» Et d'arguer de sa prise «*depuis dix ans, sur prescription de mon médecin de famille, pour traiter des problèmes de santé récurrents, un déficit en magnésium, une arythmie cardiaque et des cas de diabète dans ma famille.*» Si le Tribunal arbitral du sport (TAS), ramenant à quinze mois la suspension de deux ans initialement prononcée, exonère la Russe de l'intentionnalité de tricher, l'affaire du meldonium est un cas d'école des liaisons dangereuses que le sport peut entretenir avec les médicaments: intention ou pas, Maria Sharapova aura bien touché sur le court les bénéfices avérés du produit en termes d'amélioration de l'endurance et de la récupération – deux caractéristiques justement de ses années fastes sur terre battue...

Pour autant, elle s'est remarquablement relevée du scandale: fans restés fidèles envers et contre tout, sponsors vite revenus, caméos télé (*Billions*) et cinéma (*Ocean's Eight*)... Loin de l'opprobre et de la marginalisation réservés d'habitude aux sportifs contrôlés positifs. À l'annonce de sa retraite, la plupart des joueuses ont *a minima* fait part de leur admiration pour la championne – plus rarement de leur affection pour la personne. Manquera-t-elle au tennis? Ses dernières années en pointillés (entre suspension et blessures, elle n'a joué que 30 tournois entre 2016 et 2020) permettent d'en douter: la Russe était déjà devenue une intermittente du tennis. Nul doute en revanche qu'elle manquera à son écosystème. Qui d'autre qu'elle aurait pu réserver la primeur de l'annonce de sa retraite à *Vogue* et *Vanity Fair* plutôt qu'à des médias de sport? Quelle autre joueuse disparue des radars des grands titres depuis cinq ans aurait encore pu créer à ce point l'évènement? En réalité, peut-être Maria Sharapova avait-elle depuis un moment déjà changé de terrain de jeu. —



# La tsar mondiale de la pub

Par Benjamin Garrigues

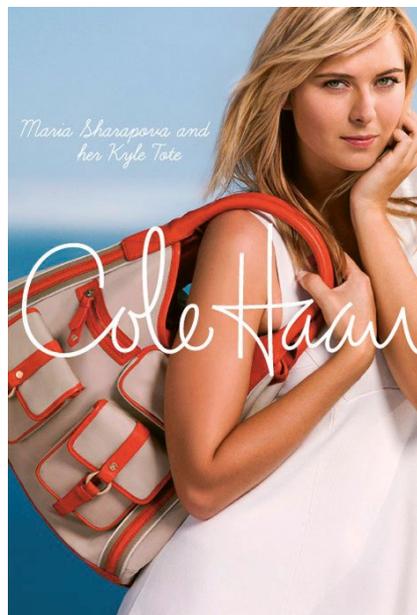
Comment rendre hommage à Maria sans évoquer sa carrière publicitaire? Elle qui est restée plus longtemps en haut de l'affiche en termes de gains, de partenariats et de notoriété qu'au classement de la WTA. Il faut dire que la joueuse accrocheuse et à la plastique avantageuse s'est toujours doublée d'une redoutable femme d'affaires. La liste des marques avec lesquelles elle a collaboré ou auxquelles elle a prêté son image est impressionnante: Canon, Avon, Porsche, Pepsi, Palmolive, Head, Prince, Evian, American Express, Tag Heuer, Samsung, Sony, Motorola, Nike, Gatorade, Land Rover, Tropicana... jamais une joueuse n'avait attiré autant de sponsors dans l'histoire de notre sport.

Beauté, ambition, charisme, puissance, détermination, ténacité : autant de valeurs auxquelles les marques ont voulu associer leur image.

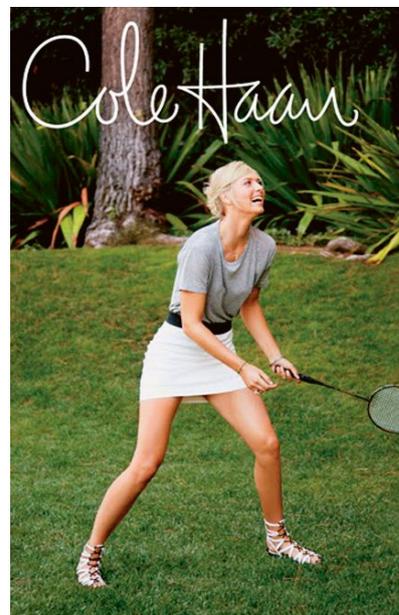
Difficile d'en broser un panorama exhaustif. J'ai donc choisi de vous montrer les campagnes les plus emblématiques, les images publicitaires les plus fortes, les plus sexy, kitsch ou drôles qui ont jalonné sa carrière.



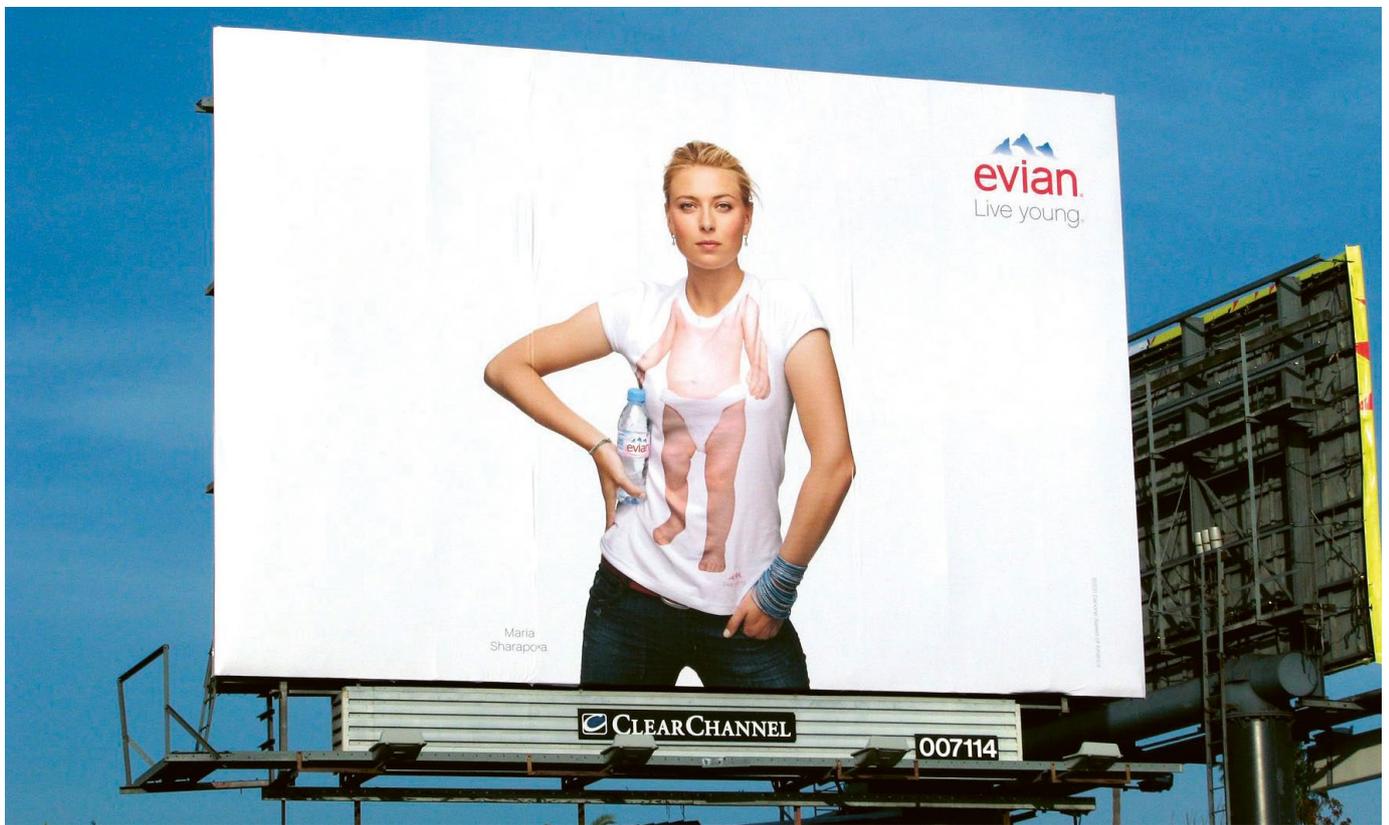
« 1 carrière incroyable »... et 1 portrait géant : pour l'ancienne numéro UNE au moment de sa retraite, offert par Nike.



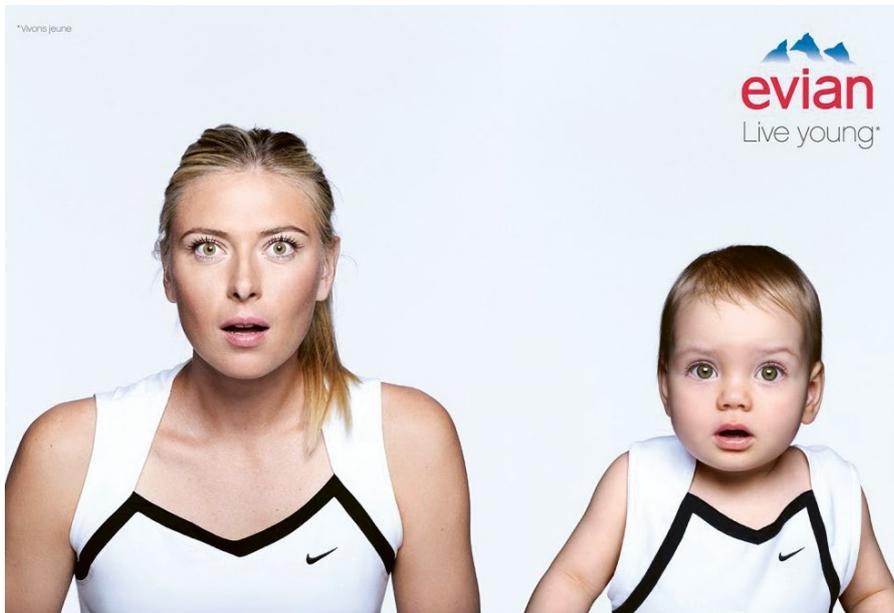
Après avoir frappé des centaines de sacoches sur le court, c'est avec le maroquinier Cole Haan que Maria s'affiche dans les rues.



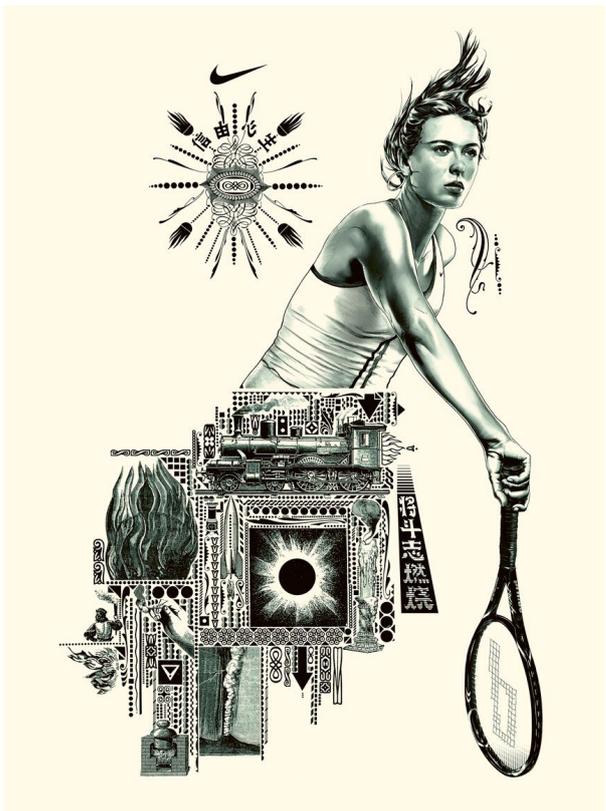
Sur herbe, en spartiates et raquette de badminton... Voilà une tenue qui n'aurait pas été admise à Wimbledon!



En 2013, en t-shirt bébé pour Evian :  
« Live young ». On dirait qu'elle  
est née pour ça.



Maria aime bien faire le clone à l'occasion.  
Une campagne qui fera l'objet d'une véritable  
saga déclinée année après année...



Une magnifique campagne chinoise tout en graphisme et calligraphie, sortie en 2006 par son sponsor Nike.



Ce célèbre film Nike montre Maria de sa chambre d'hôtel jusqu'au court central de Flushing Meadows sur l'air de *I Feel Pretty*.

Elle est tellement belle que tout le monde se retourne sur son passage, mais quand elle commence son match, c'est le silence :

place aux cris de rage, hurlements et pluie de coups gagnants. McEnroe est admiratif. Maria n'est pas « que » jolie.

They wanted you to smile more.

They wanted you to be more polite.

They wanted you to scream a little softer.

They wanted you to be less aggressive when you won.

They wanted you to walk away when you made mistakes.

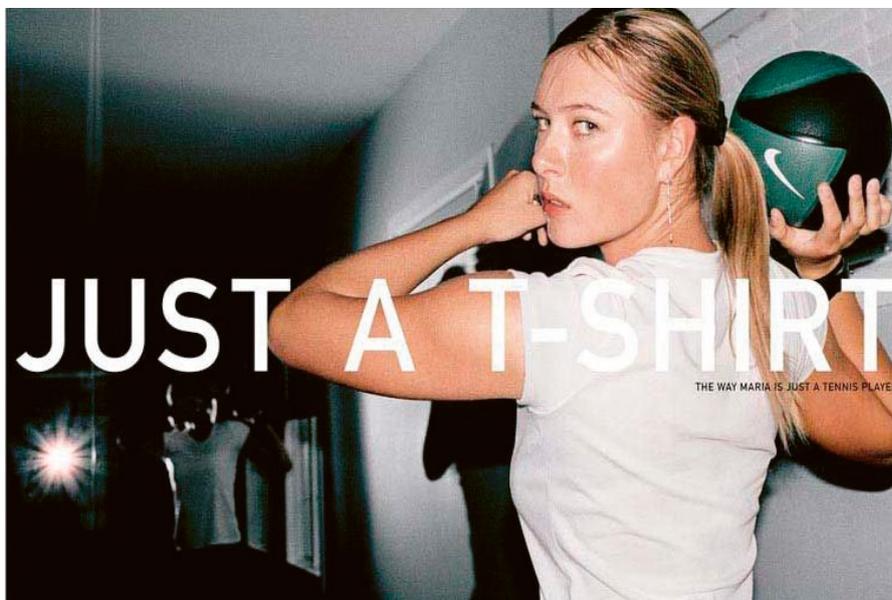
But instead of just becoming the player the game wanted?

You became the player it needed.

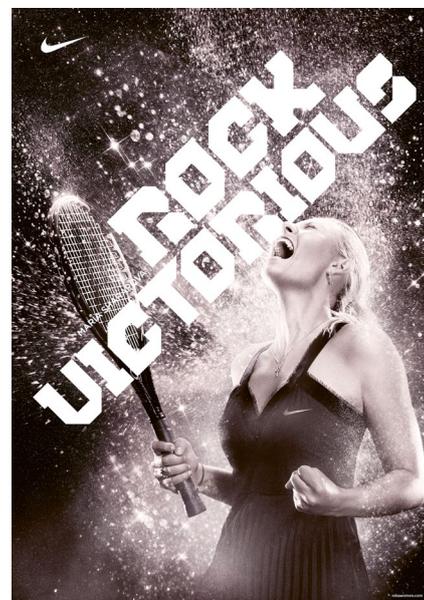


« Ils voulaient que tu souries davantage, que tu sois plus polie, que tu cries moins fort, que tu sois moins agressive quand tu gagnes, que tu t'enfies quand tu as fait des erreurs.

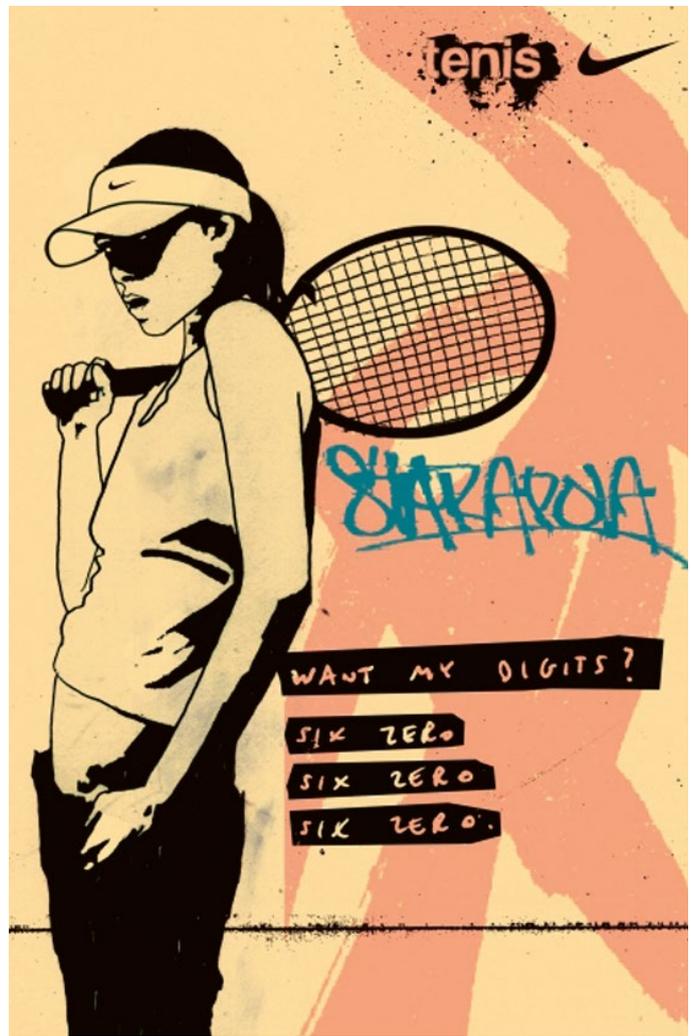
Mais au lieu de devenir celle que le monde du tennis voulait, tu es devenue la joueuse dont il avait besoin. » Hommage de Nike lors de l'annonce de sa retraite sportive.



Pour arriver au top, elle a sacrément mouillé le maillot. Ou comment rendre un simple t-shirt blanc ultra-sexy.

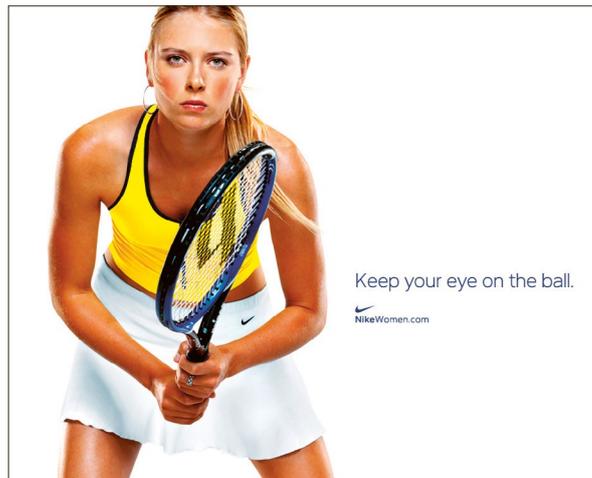


Toujours plus d'énergie et d'enthousiasme dans cette campagne Nike de 2010!



Nike encore : à l'entraînement, Maria Sharapova se révèle stakhanoviste des courts.

« Tu veux mes mensurations ?  
Six zéro, six zéro, six zéro. »  
2006, Nike Tennis.



« Gardez vos yeux sur la balle. »  
2016, Nike Women.

Keep your eye on the ball.  
NikeWomen.com

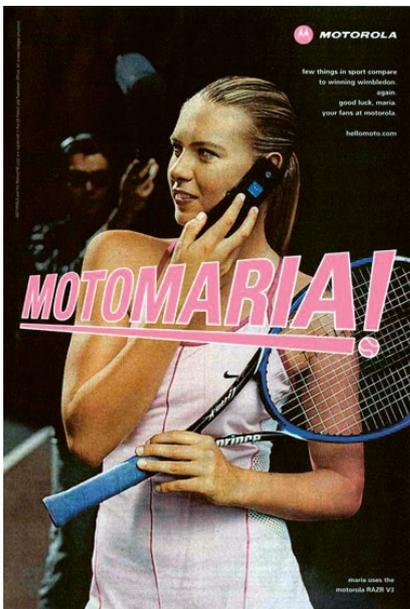


« Ça n'est jamais fini tant que je ne dis pas que c'est fini. » Maria Sharapova n'abandonnera jamais. Jamais. 2011, Nike.

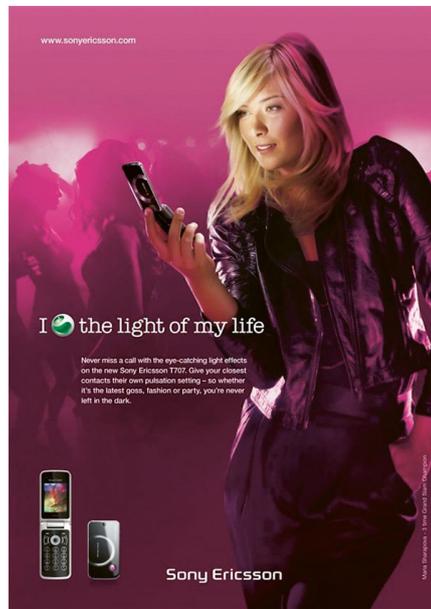


Maria Sharapova, la personnalité la plus effrayante du tennis: ses adversaires sont représentés tels des mômes qui perdent tout contrôle. 2005, Nike Australie.





Pour Maria, trouver un nouveau sponsor a toujours été simple comme un coup de fil...  
2005, Motorola.



2009, Sony Ericsson.



2014, Samsung Galaxy S5.



Dans ce spot russe pour Samsung, elle joue au mur en robe de soirée dans son appartement... avec des balles trempées dans de la peinture rose!

**SHE NEVER WANTS TO HOLD SERVE, SHE WANTS TO GRAB IT BY THE THROAT AND BEAT IT SENSELESS.**

Player: Maria Sharapova  
 Ranking: 5  
 Birthplace: Nyagan, Siberia, Russia  
 Titles: 18 (19, 20, and 21 coming soon)

SONY ERICSSON WTA TOUR  
 59 Tournaments  
 34 Countries  
 1 Championship

**LOVE THE GAME.**

www.wtatour.com

« Maria ne veut pas simplement tenir son jeu de service, elle veut l'attraper par la gorge et le frapper de manière totalement insensée. » Sony Ericsson WTA Tour.



Dans ce film Canon, des fans arrêtent Maria dans la rue pour prendre une photo... non pas d'elle, mais de son chien Dulce!

Maria Sharapova

**Make every shot a PowerShot**

PowerShot SD450 DIGITAL ELITE

**PowerShot** It's not every day that style and substance combine to form a single source of power and beauty. With its sleek exterior and DIGI Image Processor, each PowerShot digital camera does exactly that. And just like Maria Sharapova, this combination is a force to be reckoned with. [www.powershot.com](http://www.powershot.com)

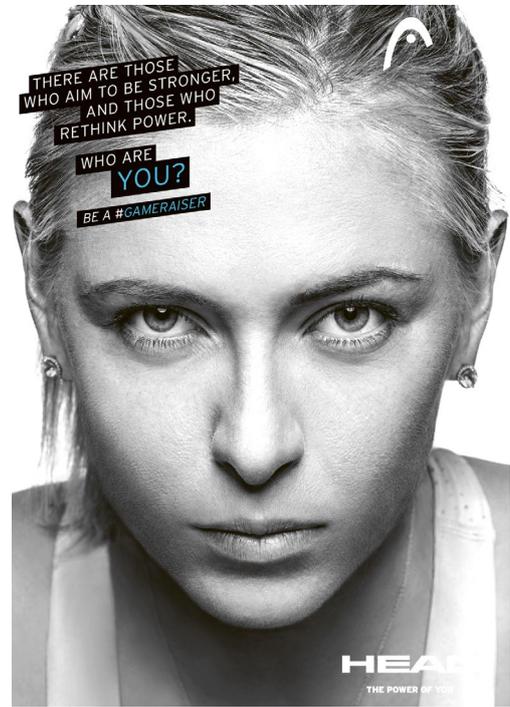
digital REVOLUTIONIZED photography • we REVOLUTIONIZED digital™

**Canon**  
image*ANYWARE*

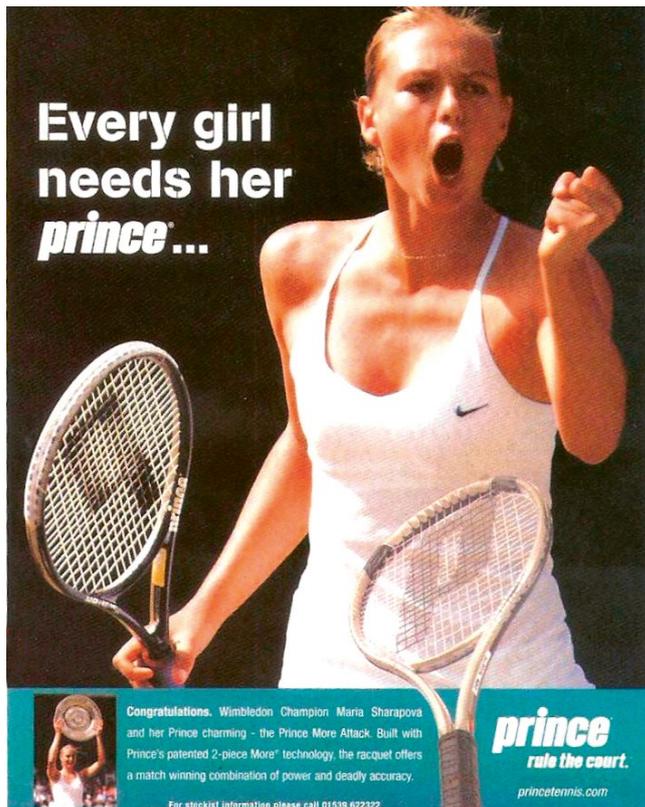
Appareil photo Canon Powershot 2005: Maria frappe tellement fort ses balles à l'entraînement qu'elles vont se coincer dans le grillage et forment un message, « Maria was here ».



Une joueuse à poigne, pour Tag Heuer. C'est vrai que sur le terrain, elle remet souvent les pendules à l'heure.



En 2017, Head aime bien les femmes... de tête. Logique.



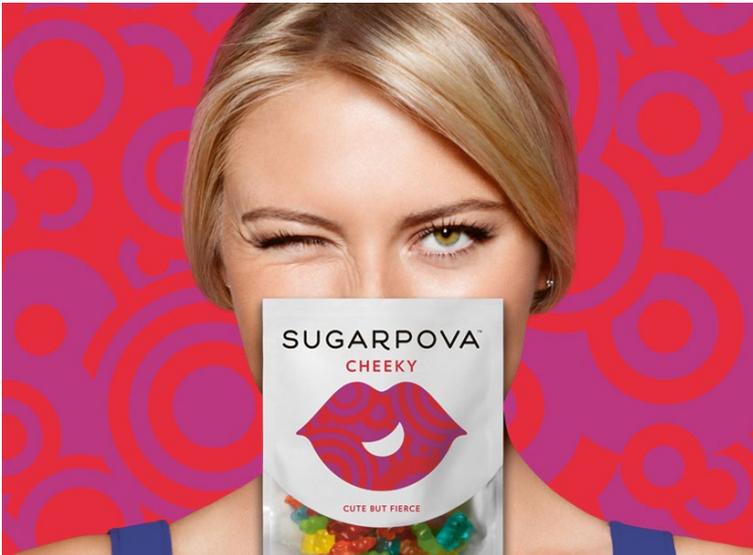
« Chaque fille a besoin de son prince. »



« Il n'y a pas d'adversaire plus fort ou plus rapide que vous-même. », philosophe Maria au volant de sa Porsche 911.



« Tastes like: "Quiet please, Maria" »  
ou comment les Australiens se moquent  
gentiment de ses hurlements dans cette  
pub pour la pâte à tartiner Vegemite.



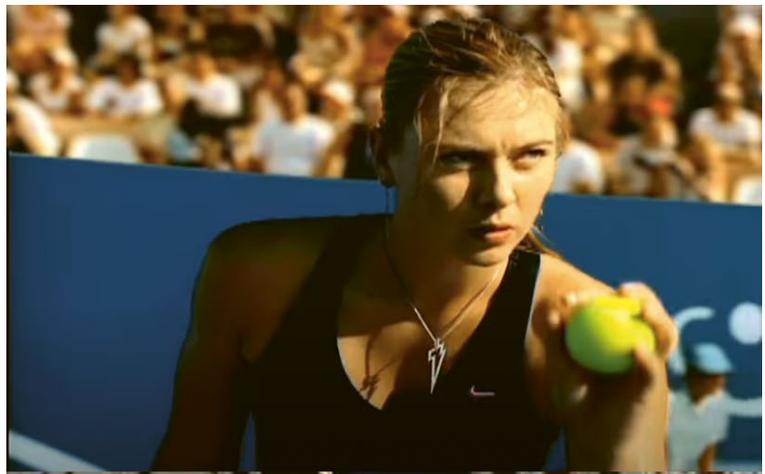
Bons baisers de Russie... avec ses propres  
bonbons Sugarpova, lancés en 2012.



En 2012, Head a invité Maria a défier Novak  
dans des exercices de précision.  
Un tennis bowling, puis service sur une boîte  
de balles posée sur la tête de Djoko.  
Réalisé sans trucsages ?



Dans ce spot japonais pour Diet Pepsi Twist, elle tourne sur elle-même en faisant « twister » sa jupe!



Dans ce spot Gatorade de 2007, Maria montre l'étendue de sa détermination et écœure une à une toutes ses adversaires... qui finissent par perdre leurs nerfs.



300 montres de stock online et  
dans nos 5 magasins

Numéro 1 en Europe depuis 2001

**LE COLLECTION'HEURE**

**PARIS**

45 rue Pierre Charron  
75008 Paris

**BRUXELLES**

96 Avenue Louise  
1050 Bruxelles

**LUXEMBOURG**

6 Grand Rue  
Luxembourg Ville - L 1660

**IBIZA**

7 Carrer Ramon y Cajal  
07800 Eivissa, Ibiza

**NEW STORE IN KNOCKE**

Kustlaan 158  
8300 Knokke  
T. 050/54 64 58  
knokke@lecollectionheure.com

[www.collection-heure.com](http://www.collection-heure.com)

# LAURENT BINET

## « Mac, c'est du Picasso »

Par Franck Ramella

Goncourt du premier roman en 2010 avec *HHhH*, prix Interallié en 2015 avec *la Septième Fonction du langage* et auteur du récent *Civilizations*, Laurent Binet, 47 ans, s'est approprié avec passion son identité de volleyeur. Il s'est mis en scène en champion imaginaire face aux plus grands avant d'essayer de dompter sa propre patte gauche dans les tournois amateurs en se posant mille questions. Du tennis, il aime tout. Le récit épique qu'il engendre, le plaisir bestial qu'il procure, Mecir parce qu'il a fait son service militaire en Slovaquie, le dossier des deuxièmes balles, évidemment Federer mais surtout John McEnroe.

### Courts : D'où vient cette passion ?

**Laurent Binet :** J'ai commencé à me passionner pour le tennis à partir de Roland-Garros 1984 (McEnroe – Lendl), même si j'avais suivi Noah vite fait en 1983. Je jouais surtout à la plage avec une balle en mousse. Et très vite je me suis intéressé à l'histoire du jeu, à remonter le temps. Et encore aujourd'hui, les périodes dont je me souviens le mieux en termes de palmarès ou de résultat, c'est en gros de 1981 à 89. Je prenais ma raquette, ma balle en mousse et je jouais sur le mur de ma chambre (il se lève et mime) toute la journée. Et quand j'ai progressé, c'était avec une vraie balle de tennis. Je ne sais plus qui était de l'autre côté du mur dans l'immeuble (sourire)... C'est comme ça que j'ai développé tout mon style de jeu, qui est complètement déséquilibré, où je suis devenu beaucoup plus fort à la volée qu'au fond de court. Je me racontais des histoires, ce n'étaient pas que des matchs, mais des carrières qui se déroulaient. J'arrivais sur le circuit, au début je perdais au premier tour contre Brian Gottfried, par exemple. Je perdais en trois sets, après je prenais un set quand même à l'US Open, je passais un tour. Je ne faisais que les tournois du Grand Chelem, mais ça prenait du temps ! Je passais une après-midi à me faire je ne sais pas combien de matchs... À la fin, je tapais Lendl, je finissais par gagner un ou deux Grands Chelems. Je ne perdais plus beaucoup. Je sautais, je plongeais, j'étais partout.

### C : Vous êtes entré d'une certaine manière dans le monde imaginaire du tennis.

**L.B. :** Comme pour mes bouquins, il y avait toujours le lien entre l'imaginaire et le monde réel. Je suivais de près l'actualité. Les joueurs que j'affrontais, c'était Mel Purcell, des mecs sur le circuit, en fonction du résultat et du niveau. J'allais plus taper Edberg ou Wilander en finale, selon les surfaces. La base, quoi.

### C : Avec un héros ?

**L.B. :** J'avais des modèles. J'ai adoré Connors quand il a commencé à décliner de 85 à 90, il perdait tout le temps en demi-finale. C'était mon Dieu. Nick Hornby l'explique très bien dans *Fever Pitch*, chez le supporter fan d'Arsenal : c'était beaucoup plus frustrant mais plus intéressant d'être fan d'Arsenal



© DR

quand ils étaient en galère que quand ils se sont mis à tout gagner. Connors, c'est ça. Pendant quatre ans il n'a plus gagné un tournoi. Et je me souviens que lorsqu'il en a remporté un à nouveau, à Washington en 1988, ça avait été un kif pour moi !

**C : Pourtant, ce n'était pas le plus sympa.**

**L.B. :** C'est ce que tout le monde dit de l'intérieur. Noah a raconté qu'une fois, il s'était blessé lors d'un de leurs matchs, Connors était venu le relever, lui avait tapé sur l'épaule genre « ça va ? ». Toute la foule avait applaudi, mais pendant ce temps, il était allé dire à l'arbitre : « Y'a time, faudrait peut-être le disqualifier ! » Mais ça, le public ne l'entendait pas... De l'extérieur, il avait l'air trop sympa, il faisait des matchs mythiques. J'adorais. J'adorais Pat Cash aussi, parce qu'il avait un jeu de malade avec sa volée. Durant ces années 84-89, je me suis identifié aux serveurs-volleyeurs. Et McEnroe est devenu mon grand héros. Ce qui est intéressant dans notre rapport de fan, et de fan français, c'est le rapport à la défaite. Et McEnroe, pour moi, c'est Roland 84, pas les sept autres titres en Grand Chelem.

**C : Dans le genre uchronie, un genre que vous appliquez dans votre dernier roman *Civilizations*, qu'est-ce qui aurait changé si McEnroe avait gagné en 1984 ?**

**L.B. :** Il a dit quelque chose que j'ai eu du mal à comprendre : « Si j'avais gagné ce match en 1984, tout aurait changé dans ma vie. » Il veut dire que sa place dans l'histoire du jeu aurait été plus haute. C'était émouvant de l'entendre dire ça. Pour moi, il a tort, ça ne se joue pas à ça. Il a un titre de Grand Chelem de moins que Lendl, mais tout le monde s'en fout aujourd'hui. Mais ça le travaille. Ça dit quelque chose de la psyché de ces mecs. Pour en revenir à l'uchronie, son principe, c'est le point de bascule. Tu changes un détail, et toute l'histoire en est changé. Là, possiblement, c'est ce... de Wimbledon 2019. En termes de différentiel en nombre de titres en Grand Chelem, c'est important ! Moi, je pense que Federer et Nadal vont finir ex-aequo à 20 ou 21. Enfin, c'est la part de moi fan de Federer qui l'espère (sourire).

**C : On ne comprend plus. Pour vous, c'est Fed ou Mac ?**

**L.B. :** Mon dieu absolu c'est McEnroe. Pour la gestuelle. Chez Federer, ses coups sont parfaits, tu ne peux pas optimiser, il n'y a rien à changer. Le plus gros ordinateur dans la biomécanique ne pourrait pas faire mieux que Federer. Au service, les mecs ont tous des petits tics, des parasites. Lui, non. Son geste de service est parfait parce qu'il est très simple, en fait. La beauté de la chose chez Federer, c'est le relâchement.

Mais McEnroe, son service dos au filet... Deleuze disait « un service d'Égyptien ». Mac, c'est de l'art, c'est comme un beau tableau, l'originalité que tu auras dans un très beau tableau, c'est du Picasso. Le fait qu'il volleye debout, aussi. Esthétiquement, il n'y rien qui me parle plus que McEnroe. Avec la mythologie en fond de celui qui n'a jamais fait un footing avant 30 ans... Et puis j'ai découvert le tennis avec lui, un truc d'enfance, le « McEnroe Tacchini ».

**C : C'est toujours marrant de comparer les époques.**

**L.B. :** Lucas Pouille disait un truc intéressant : « Je regarde les vieilles vidéos d'Edberg ou de Rafter

*parce qu'à la volée, on n'a pas tellement progressé.» Certains « anciens » restent les meilleurs. Regardez le deuxième service. J'en discute souvent avec mes amis joueurs, et en deuxième balle, personne n'a fait mieux que Sampras. Là-dessus, Federer est moins fort que lui. La deuxième balle, c'est un vaste dossier ! Même au plus haut niveau, il y a des mecs qui sont sûrs, d'autres non. Federer ou Nadal font rarement des doubles dans les moments importants. Djokovic, il en fait. Dimitrov ou Kyrgios sont capables d'en faire quatre de suite. Moi, je lutte depuis toujours, je n'ai jamais réussi à assurer ma deuxième balle. Au niveau des sensations, ce n'est pas comme un revers chopé ou une volée où je ne me pose aucune question. Le service, c'est justement le moment où tu te poses des questions. Tu es seul avec toi-même. La volée, l'avantage, c'est que tu n'as pas le temps de penser. C'est du réflexe.*

**C : Vous avez l'air de tout analyser.**

**L.B. :** J'analyse à mort, probablement trop. Ce qui m'impressionne le plus, outre la qualité du jeu qui est phénoménale, c'est le mental des joueurs. Le mental de Nadal, c'est unique. Les mecs forts, qui dominent leur peur dans les moments importants, qui se surpassent, il y en a plein. Mais Nadal, c'est autre chose. J'ai l'impression qu'il ne connaît pas la peur. Il est dans un autre débat.

**C : Il peut donner l'impression d'avoir peur de ne jamais être sûr de gagner quel que soit l'adversaire en face, et qu'il se réfugie dans les cadences infernales ou les tics pour surmonter certaines craintes.**

**L.B. :** Je n'analyse pas ça comme ça. En fait, il ne se pose pas la question. Que ce soit le 1<sup>er</sup> tour contre un Ouzbek ou en finale contre Federer, il a le même état d'esprit. Il arrive à se concentrer sur chaque point en faisant abstraction de tout le reste, du match, du set, du jeu, du tournoi, de l'adversaire. Il joue chaque point comme si sa vie en dépendait, c'est un truc de dingue ! C'est un cliché de parler de « machine » pour ces mecs. Mais Djoko, ce n'est pas une machine. Federer, ce n'est pas machine. Nadal... Lendl, on disait que c'était une machine. Mais pas du tout. Il avait des problèmes contre les petits joueurs, par orgueil. Et moi, c'est ce que je me dis quand je rencontre quelqu'un qui a deux



© Art Seitz

classements de moins que moi. Je me dis : « *Mais qu'est-ce que je fous à galérer contre un nul.* » Lendl était là-dedans. Nadal n'a jamais été là-dedans. C'est comme aux échecs si tu joues Deep Blue (un ordinateur), il ne sera jamais déstabilisé, il n'accusera jamais le coup. Nadal, il joue son point, il gagne ou perd, hop ! il passe au suivant. Ça, c'est fort. Federer, c'est encore autre chose. Oui, sa résilience après sa dernière finale à Wimbledon pour revenir alors que tout le monde ne lui parle que de ça, c'est génial. On voit bien qu'il est passé à autre chose. Mais ça reste humain. Nadal a quelque chose d'inhumain. Il y a juste son revers slicé... On sent que le coup, il ne l'a pas compris. Il lutte, il se casse le buste à chaque fois, tu sens qu'il galère, mais ça passe quand même.

**C : Pour nous les très humains, jouer au tennis en compétition relève souvent du calvaire à cause du manque d'assurance technique.**

**L.B. :** Il faut faire gaffe à ça. Un jour, j'avais comme adversaire un mec marrant, un peu âgé. Je lui avais dit : « *Il ne faut pas oublier de prendre du plaisir, on est tout le temps dans la frustration.* » Et il m'avait répondu cette phrase géniale : « *Oh tu sais moi, ça fait très longtemps que je ne prends plus de plaisir sur un court !* » Le tennis, c'est comme une drogue, tu continues à jouer, mais...

**C : Mais quoi ?**

**L.B. :** Ça sert pour le corps et l'esprit. Réaliser un beau coup bien exécuté, c'est une vraie jouissance corporelle. Tu sens tout ton corps, l'équilibre. C'est ce plaisir-là que tu recherches. Cette gratification, tu l'as toujours, même un jour où tu fais un match de merde, il y a quand même deux ou trois coups où tu vas te sentir bien. Ce moment-là, c'est un truc qui inonde tout ton corps. Il y a quelque chose d'un peu sexuel. Le plaisir, tu l'as avant la frappe, pendant, et après. Tu sens que le processus s'est mis en place, tu sais que la balle va aller où tu veux. Et après l'impact, tu vois le résultat et tu te dis : « *C'est moi qui ai fait ça ?!* » On fait des coups de pro, c'est intéressant. Quelqu'un avait croisé un jour Agassi et lui avait dit : « *Vous savez, Monsieur Agassi, une fois sur cent je fais un coup droit comme vous.* » Et Agassi avait répondu : « *Ouais, moi c'est cent fois sur cent !* » C'est ce qui génère aussi la frustration. Tu te dis : « *Si je l'ai fait une fois, pourquoi*

*je ne peux pas le refaire ?* » Mais la sensation que tu ressens relève de la magie, tu as un moment de grâce, tout se met en place et Bam ! Ace ! Mais il y a trop de micro-détails pour le rééditer. Ce qui fascine, c'est cette capacité chez les pros à reproduire cet « exceptionnel ». Il y avait une stat géniale pour Federer. À 0-40 contre lui, l'adversaire n'en est que juste au début. Il a plus de 30 % de chances de gagner le jeu... Tu mènes 0-40 contre Federer, en fait, tu as peur (rires).

**C : On ne vous entend pas beaucoup parler de Djokovic.**

**L.B. :** Je l'ai déjà dit, c'est comme dans *le Bon, la Brute et le Truand*. En fait il n'y en a que deux qui comptent : le bon contre la brute. Le truand (Djoko), tout le monde s'en fout, en fait. Bon, s'il passe devant les deux autres au niveau des titres en Grand Chelem... Je ne ressens pas d'antipathie contre Djoko. Oui, il fait tout très bien, c'est le roi de la géométrie, mais il n'y pas de choses incroyables. Ok, il ramène la balle 120 fois, il est très élastique, il met la balle où il veut, mais il fait moins extraterrestre que les deux autres.

**C : Avec son destin de bombardé et de héros issu d'un petit pays de sport, il campe pourtant un vrai personnage de roman.**

**L.B. :** Ça, ce sont les à-côtés. Ce qui me plaît, c'est le jeu. Ils sont sur un ring. Les frasques de Tyson hors du ring, je m'en fous un peu. L'histoire, elle se joue sur le court. Cet espace géométrique où tu dois régler des problèmes avec toi-même, tandis que deux volontés s'affrontent. Un match de tennis est autosuffisant en termes de dramaturgie. Il s'y passe tellement de choses pour surmonter tes peurs ou tes frustrations. Dimitrov disait un jour : « *Qu'est-ce que ferait Nadal s'il était sur le court à ma place ?* » et j'y pense souvent sur un court pour me recadrer. Federer a dit aussi un truc génial pour nous tous : « *C'est normal de rater.* » Putain, Federer qui te dit ça ! À moi qui, trois jeux après un horrible jeu de service, pense toujours à ces trois doubles... Les mecs passent à autre chose, donc ce n'est pas impossible. On peut y arriver. Ce type de phrases peut m'aider. Ouais, on peut rater.

**C: Vous ne cachez pas que Dimitrov, c'est un peu votre chouchou. C'est un caprice personnel?**

**L.B.:** Pour supporter un mec, tu as besoin qu'il galère. Federer, il n'a pas besoin de toi. Grigor, il a besoin de toi pour gagner. Il peut passer des mois entiers à faire 80% de revers slicés. Mais quand ça se débloque mentalement: Bam Bam Bam! Souvenons-nous sa demie contre Nadal à Melbourne en 2017. Les meilleurs matchs de Dimitrov ne sont pas loin de ceux de Federer. Dimitrov, c'était aussi une manière de prévoir le deuil de Federer. Mais il ne sera pas le nouveau Fed. C'était une mauvaise approche, on voulait le double de Federer. Celui qui postulait, c'était lui... Mais il n'y pas à craindre l'après Federer. Le revers à une main revient fort avec Tsitsipas, Thiem ou Shapovalov. Tout va bien se passer. Medvedev aussi, c'est alléchant. J'aime bien le voir jouer. Tout le monde a été dur avec Simon mais c'était créatif. Tout le monde a adoré Mecir, et Medvedev, comme Simon, c'est le créneau Mecir...

**C: Vous co-écrivez avec Antoine Benneteau *le Dictionnaire amoureux du tennis* (Plon), dont la sortie est prévue avant Roland-Garros.**

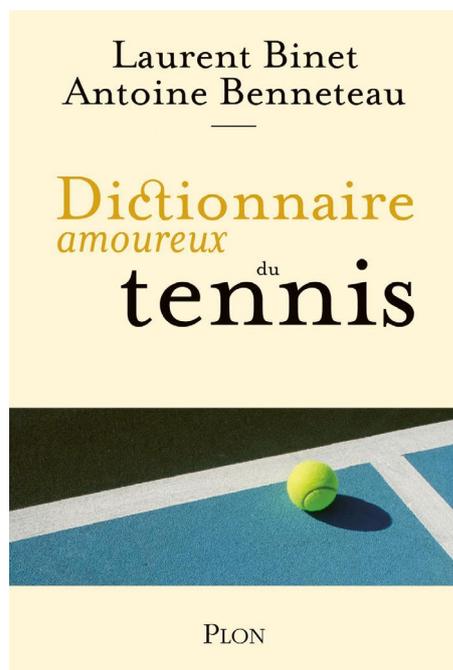
**L.B.:** Oui, c'est Antoine Benneteau (ancien pro, entraîneur de son frère Julien) qui a eu cette idée d'appliquer au tennis ce concept du *Dictionnaire amoureux*. Il avait aimé mon livre *la Septième Fonction du langage* et il m'a contacté pour former un binôme, en gros je n'ose pas dire la tête et les jambes (il rigole), mais disons le sportif et l'écrivain. L'éditeur s'est dit que ça devait être un bon attelage.

**C: Ça consiste en quoi?**

**L.B.:** Avec son vécu, Antoine raconte par exemple les vestiaires de Wimbledon de l'intérieur. Il parle aussi de la première fois où il rencontre Wawrinka, avec Monfils à la cantine. Ils ont vu ce gars se pointer avec son entraîneur et ils se foutaient un peu de sa gueule, avant de se rendre compte au moment de partir que le gars parlait français et qu'il avait tout compris. Au-delà des petites histoires, il s'occupe aussi des stades, il dit ce qui lui plaît à l'Open d'Australie, même si cette année, l'image est un peu brouillée (sourire).

**C: Et vous?**

**L.B.:** J'essaie de trouver des angles un peu marants. Je fais le sujet « étirements », par exemple. Dans *Open* d'Agassi, Andre raconte le moment où il drague Steffi Graf. Il l'invite à taper la balle, ils font leur séance et à la fin, elle fait ses étirements. Lui, il est comme un collégien intimidé, il ne sait pas quoi faire, et il se met à en faire aussi alors qu'il n'en a jamais fait de sa vie. Je pars de là pour dire que je suis halluciné! Tout le monde me dit depuis que je suis tout petit qu'il faut s'étirer, et Agassi avait déjà gagné quatre Grands Chelems sans en avoir jamais fait... On nous ment, les étirements ne servent à rien! Ce qui est marrant, c'est que c'est moi qui ai pris dans le livre la majorité des coups techniques, Antoine n'a fait que le service. Je fais appel à ma modeste carrière de troisième série. Je mets aussi l'accent sur une chose chez ceux qui m'inspirent. Il y a cinq lignes sur Kevin Curren aussi. Un peu de Vijay Amritraj, avec son titre de gloire, qui est d'être un des trois joueurs à avoir battu McEnroe en 1984, et le seul sur surface rapide, au 1<sup>er</sup> tour de Cincinnati. Un truc fou! \_\_\_\_\_



Sortie prévue au mois de septembre 2020



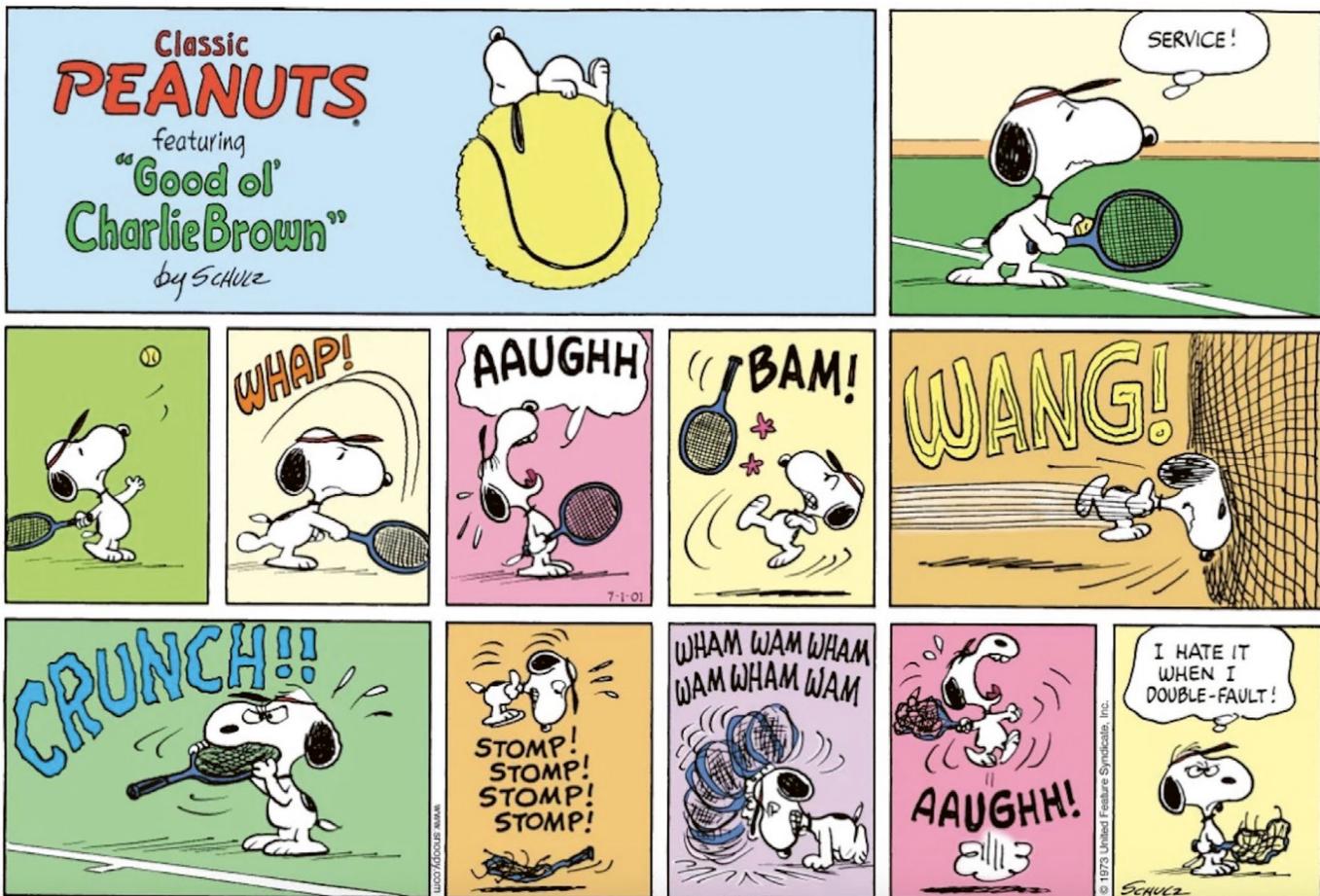
📍 @lunettes\_alf  
liste des points de ventes sur: [www.lunettes-alf.com](http://www.lunettes-alf.com)

alf

# Smash dans le neuvième art

Par Nathalie Dassa

Le tennis et la bande dessinée, c'est une réjouissante et passionnante histoire séculaire. L'occasion de buller un peu, tout en restant alerte, raquette en main, pour une immersion récréative dans ces deux disciplines qui se renvoient la balle à merveille.



Quand le tennis rencontre la bande dessinée, cela donne souvent des aventures iconotextuelles enthousiasmantes et éclectiques, reflétant les évolutions et les tendances de la société. Entre grands classiques, comics américains, comic strips et mangas japonais, l'alliance se révèle protéiforme et haute en couleur. En 2009, Tenniseum, le musée de Roland-Garros, proposait « Bulles & Balles », une exposition en partenariat avec le Centre belge de la bande dessinée, passant en revue cette approche inédite sur cent trente ans d'histoire tennistique. Si les publications sur ce sport né du jeu de paume sont peu nombreuses dans le neuvième art, certaines se révèlent de vrais joyaux, signées de surcroît par de grands bédéistes qui furent aussi des tennismen avertis.

### **Des planches comme surfaces de jeu**

Ainsi prend vie cet art subtil couché sur papier. Des séries aux *one shot*, les approches s'ouvrent à tous les genres. Grande histoire et fiction se répondent pour des échanges chorégraphiques et souvent jubilatoires. L'épopée des champion(ne)s nourrit l'imaginaire des créateurs, s'amusant avec les courbes et les hachures, la caricature et la ligne claire, la couleur et le noir et blanc. Des styles hétéroclites pour des enchaînements de vignettes tout aussi disparates, qui font la part belle à la spatialité, aux mouvements et aux palettes d'effets et de coups.

Smash, ace, lob, lift, passing-shot, revers... tout y est, rien ne manque. Et si les stars de renommée mondiale, comme Suzanne Lenglen, les Mousquetaires, Yannick Noah ou Roger Federer, investissent aisément les planches, d'autres icônes s'imposent sur le Central dans des bandeaux dynamiques. Babar, Bécassine, Pif, Snoopy, Dilbert n'ont pas hésité à monter au filet et à faire preuve d'ingéniosité lors de tournois du Grand Chelem.

Au fil du temps, le tennis s'est ainsi brillamment casé, se trouvant naturellement des affinités avec la pop culture via les mangas japonais (*Prince du tennis*) et surtout les comics américains. Wonder Woman a frappé de la balle dans *Sensation Comics* n° 61. Idem pour Mickey et Donald dans *Walt Disney's Comics and Stories*. DC a offert de la romance (*Falling in Love*), au même

titre que Marvel (*Millie the Model*, *Patsy Walker* dont la plupart des histoires ont été écrites par Stan Lee). Quant à Archie Comics, l'éditeur a célébré le sport de raquette dans plusieurs de ses *teen series* (*Betty and Veronica*, *Cheryl Blossom*, *Laugh*, *PEP*).

Le septième art s'invite aussi en fond de court. Le bédéiste Jacques de Loustal, à l'origine de l'affiche de « Bulles & Balles », est un joueur passionné de tennis. Dans un entretien, issu du dossier de presse, il évoque son album *Cœurs de sable* qui dépeint « *l'aura des années 30, Suzanne Lenglen "La Divine", qui vient se mêler à l'univers du cinéma, ses stars, Greta Garbo, et à travers ce sport un peu élitiste, des décors: la terre battue, toute l'architecture des clubs, le côté "jardin" du tennis [...]* ».

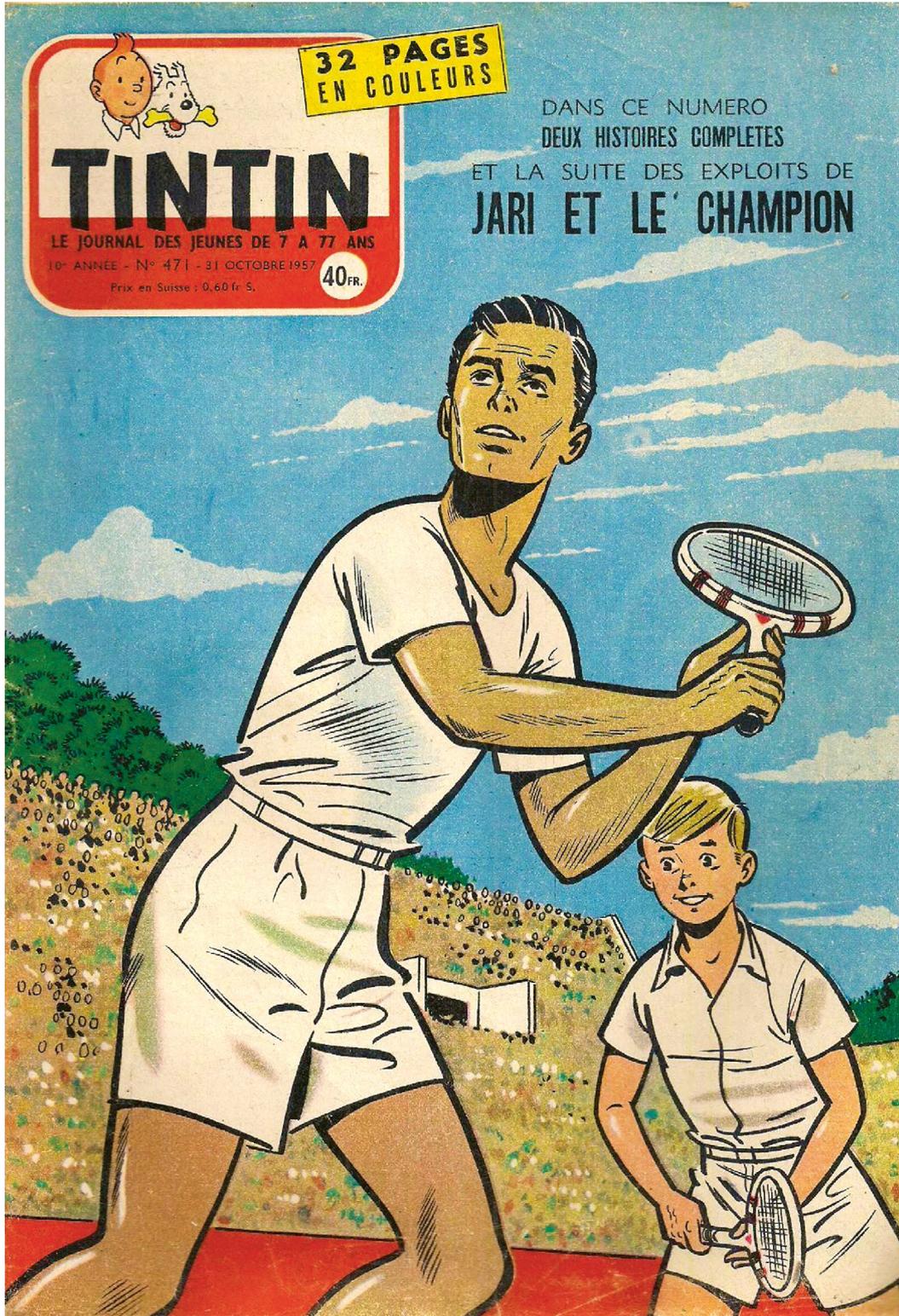
### **Des coups de crayon inventifs pour des coups de raquette fulgurants**

De grands représentants du neuvième art se sont ainsi trouvés un même terrain de jeu, mettant leur plume et leur passion en action. Parmi les géants, le Belge Raymond Reding (1920-1999) est de ces fervents adeptes, parvenus non seulement à susciter nombre de vocations sportives à travers Jari et Jimmy Torrent, mais aussi à introduire en grande pompe la bande dessinée sur le Central. Au style ligne claire s'ajoutent Rivière et Floc'h avec *le Rendez-vous de Sevenoaks* dont une petite partie se situe dans un club de tennis, le Royal Lawn's, pour quelques échanges de balles. Il s'agit du premier tome des aventures fantastico-policieres de Francis Albany et Olivia Sturgess, paru dans le magazine *Pilote* en 1977 avant d'être édité en album chez Dargaud (l'intégrale est ressortie le 5 juin 2020).

Outre-Atlantique, on cite Will Eisner (1917-2005). Le créateur de *Spirit* a pratiqué le tennis jusqu'à l'âge de 66 ans. Selon un numéro d'*Esquire* de 1977, et cette planche de l'époque qui l'accompagne, il y jouait « *environ cinq heures par semaine depuis vingt-cinq ans sans s'améliorer* ». Mais il gagnait en prétextant non sans humour que « *les leçons ne sont pas aussi importantes que la tricherie* ».

Et bien sûr Charles Schulz (1922-2000). Son goût pour le tennis lui vient de son épouse, Jean, et de son amie et championne Billie Jean King. Il a fait





32 PAGES  
EN COULEURS

**TINTIN**  
LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS  
10<sup>e</sup> ANNÉE - N° 471 - 31 OCTOBRE 1957  
Prix en Suisse : 0,60 fr. S. **40 FR.**

DANS CE NUMERO  
DEUX HISTOIRES COMPLETES  
ET LA SUITE DES EXPLOITS DE  
**JARI ET LE CHAMPION**

d'ailleurs construire un court derrière sa propriété. Le créateur de *Peanuts* a ainsi créé Molly Volley dans les années 70, a mis à l'honneur ce sport dans de nombreux comic strips, où « *perdre est plus drôle que gagner* », et a publié *Snoopy's Tennis Book*. Billie Jean King l'évoque d'un ton élégiaque dans la préface de *The Complete Peanuts Vol. 12: 1973-1974*: « *Si j'ai eu la chance de remporter certains des titres les plus prestigieux, le trophée de la Snoopy Cup reste l'un des souvenirs les plus chers de ma carrière.* »

Ainsi, des pionniers aux nouvelles générations qui perpétuent l'histoire de la balle jaune, le neuvième art fait preuve d'esprit sportif pour des jeux, sets et matchs ludiques et savoureux. Florilège.

#### ***Jari et le champion (tome 1, 1957)*** **BD Must Éditions**

Cet album est le premier de la série à succès du dessinateur belge Raymond Reding publiée dans *le Journal de Tintin* en plusieurs épisodes de 1957 à 1978, avant de paraître aux éditions du Lombard puis chez Bédéscope. Son style réaliste et dynamique, très ligne claire de l'école Hergé, a tôt fait de séduire grâce à son intrigue mêlant sport et suspense. Ce premier tome relate ainsi l'amitié entre Jimmy Torrent, chirurgien et triple vainqueur des Internationaux de France, et le jeune orphelin Jari. Une succession d'accidents dramatiques va nouer et renforcer leur relation, avec au cœur une même passion : le tennis. Si le récit a le charme désuet de l'époque, le dessin et l'approche sportive restent admirables. Il faudra cependant attendre 2014 pour retrouver l'ensemble des histoires, publiées par BD Must, dans une intégrale en douze albums et un dossier illustré comprenant une biographie du créateur, une étude de la saga, des documents inédits et des fac-similés d'interviews de 1963 et 1978.

#### ***Yannick Noah (Il était une fois...)*** **(1984) - Éditions Hachette**

Cette biographie dessinée a d'abord été publiée dans *le Journal de Mickey* avant de devenir un album édité par Hachette en 1984. Elle retrace les débuts de Yannick Noah, son enfance, sa rencontre avec Arthur Ashe à Yaoundé au Cameroun, ses premiers tournois et son triomphe tumultueux

contre le Suédois Mats Wilander à Roland-Garros en 1983. Outre le sujet principal, on doit également tout l'attrait de cet album au dessinateur André Chéret (1937-2020), créateur légendaire de *Rahan*, et au scénariste Claude Gendrot, ancien rédacteur en chef de *Pif Gadget* et directeur éditorial des éditions Dupuis.

#### ***Prince du tennis (2005) - Éditions Kana***

Takeshi Konomi fait partie des nouvelles générations qui ont contribué à populariser le tennis dans la bande dessinée. Cette série d'une quarantaine de volumes est devenue emblématique au Japon grâce au coup de crayon de cette superstar du manga. Ce premier tome a conquis son public dès sa sortie il y a quinze ans, boostant les inscriptions sportives dans les collèges et les lycées au fil du temps. Le succès fut tel que la franchise a été déclinée en dessin animé, en jeu vidéo et en comédie musicale. Ici, rivalité et méchanceté ne semblent faire qu'un dans ce collège dont le club de tennis est très réputé. Echizen Ryôma a 12 ans et c'est déjà un génie de la raquette, avec quatre victoires consécutives au championnat junior des États-Unis. Un don hors du commun qui va donner du fil à retordre à des adversaires titulaires de 4<sup>e</sup> et de 3<sup>e</sup> et lui permettre de participer aux tournois, habituellement interdits aux élèves de 5<sup>e</sup>. Le mangaka signe un David contre des Goliath, tricheurs et perfides, dans un découpage de cases faites d'obliques et de lignes brisées, qui participe à la rythmique frénétique de la balle jaune.

#### ***Légendes du tennis (2013)*** **Éditions Glénat / Vents d'Ouest**

Place ici à la caricature et aux grand(e)s champion(ne)s à travers une série de portraits d'hommes, de dames, de présidents de fédération et de journalistes sportifs. Sur 49 pages, de « l'âge d'or » aux « espoirs » en passant par les « grands éternels », tous ont droit à des mini-biographies, contées avec amour et humour, entre histoire et technique. Et pour chaque page, un sketch dans une planche, des portraits satiriques et des citations légendaires. Un travail d'équipe instructif et attrayant, pensé par Christian Mogore (texte), Roger Brunel (scénario), Jean-Marc Borot (caricature) et Michel Rodrigue (dessin).

TANDIS QU'UNE VAGUE D'APPLAUDISSEMENTS DÉFERLE SUR LE STADE LES DEUX JOUEURS GAGNENT LA CHAISE DU JUGE-ARBITRE . QUANT À JARI, MÉDUSÉ, IL N'ENTEND RIEN ... ..



CE...CE N'EST PAS POSSIBLE !!!...OU ALORS ... JACQUES DUMONT ET JIMMY TORRENT NE FONT QU'UN !!!...

... J'AURAIS DÙ ME DOUTER DE QUELQUE CHOSE ! TOU- TES CES RAQUETTES DANS SA VOITURE !... .. EN EFFET, C'EST BIEN SON ALLURE ...



HOLA, TU RÊVES !!!... TU VOI BIEN QU'ON T'APPELLE AU FHLET... ..



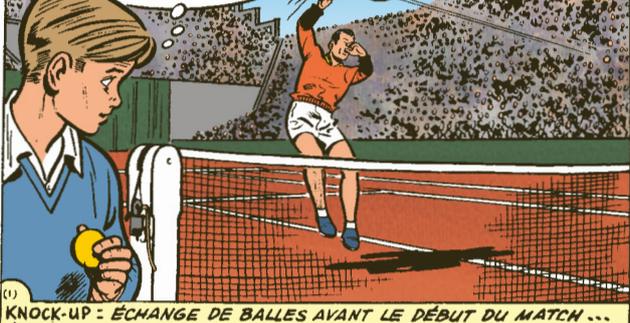
AU MOMENT OÙ SE JOUE LE "TOSS", JARI SENT UNE IMMENSE JOIE MONTER EN LUI ... .. JIMMY TORRENT ALIAS JACQUES DUMONT VIENT DE LUI FAIRE UN AMI- CAL SALUT DE LA MAIN ... ..



C'EST LUI !! C'EST BIEN LUI !!

... PUIS LES DEUX CHAMPIONS GAGNENT CHACUN LEUR BASE-LINE ... .. ET LE KNOCK-UP (1) COMMENCE ...

ET MOI QUI AI ÉTÉ LUI DONNER DES CONSEILS !... J'AI DÙ AVOIR L'AIR FIN !...

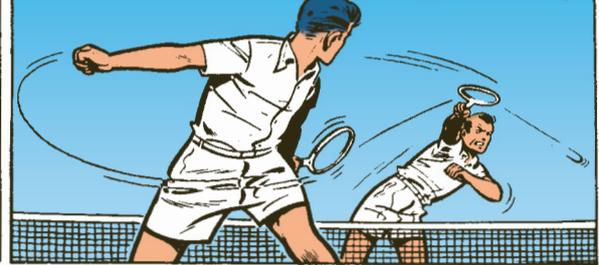


... SUR UNE DEMANDE DU JU- TORRENT EST AU SERVICE ... UN ACE FOUROYANT ! FOULE VENUE VOIR LA "RÉVÉLATION."



GE, C'EST LE MATCH ! ... SA PREMIÈRE BALLE EST ... DÈS LE DÉPART, LA CELUI QU'ON APPELLE CRIE SON ENTHOUSIAS- ME ... ..

LES YEUX BRAQUÉS SUR SON IDOLE QUI A COMME ADVERSAIRE UN PEARSON EN SUPER-FORME, JARI VOIT EXECUTER UNE EXTRA- ORDINAIRE GAMME DE COUPS ... ..

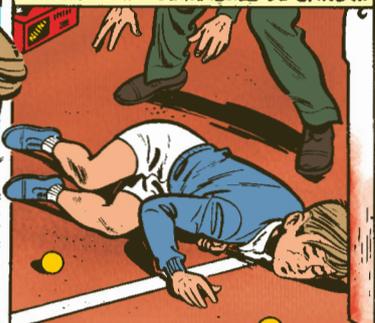


ET SOUDAIN LE DRAME SE PRODUIT, FULGURANT !... UNE VOLÉE CROISÉE DE TORRENT EST RAMASSÉE EN COUP DE FOUET DÉSESPÉRÉ PAR PEARSON ...



JARI N'A PAS LE TEMPS D'ÉCHAPPER AU BOLIDE BLANC QUI LE FRAPPE À LA FACE ... ..

ASSOMÉ, IL TITUBE ... ET AVANT QU'ON AIT EU LE TEMPS DE LE RATRAPER IL S'ÉCROULE EN HEURTANT LE PIQUET DU FILET ... QUI SE MACULE DE SANG ...



# Il était une fois Yannick Noah!

HACHETTE 1984



ROLAND-GARROS, 5 JUIN 1983.  
DEPUIS COMBIEN DE TEMPS LE MATCH  
EST-IL COMMENCÉ ? YANNICK S'EN  
MOQUE COMME DE SA PREMIÈRE  
RAQUETTE EN BOIS. L'AUTRE, EN FACE.  
RAQUETTE SUR PLACE...  
YANNICK N'A PAS BOUGÉ...  
LE LOB PARFAIT...

5-3 POUR YANNICK AU  
TIE-BREAK, TROISIÈME  
SET... ENCORE TROIS  
BALLE DE MATCH, ET  
YANN AU SERVICE, ET  
CELLE-LÀ, IL VA LA FRAP-  
PER COMME UNE MULE.  
SUR LE COUP DROIT DE  
L'AUTRE ET L'AUTRE  
N'AIMERA PAS ! OH NON,  
IL N'AIMERA PAS !

ALLEZ YANN, NE RÉFLÉCHIS  
PLUS... SERVICE VOLÉ, UN  
POINT. C'EST TOUT !  
LE DERNIER POINT... CE  
SERAIT TROP BÊTE... C'EST  
PARTI, COMME UNE FUGÉE,  
ET C'EST... GAGNÉ !...

**C'EST GAGNÉ !**  
YANNICK TOMBE À GENOUX...  
SE RELEVE, SE RETOULÈNE,  
ET LE VOIT, LU, LE FOU QUI  
ENJAMBÉ LA RAMBARDE,  
DES GRADINS, SE CASSE LA  
FIGURE, SE REMET DEBOUT  
ET COURT VERS SON FILS...  
**PAPA !**

QUINZE ANS QU'IL  
ATTENDAIT ÇA, QUINZE  
ANS QU'ILS ATTENDAIENT  
ÇA TOUS LES DEUX...

...PUIS, LE GRAND  
TOURBILLON... ÇA HURLE,  
ÇA CRIE, ÇA CHANTE, ÇA  
RIE, ÇA PLEURE... ON  
AGRIFFE LE HÉROS,  
ON LE TOUCHE, ON LE  
BOUSCULE, IL ÉTOUFFE,  
IL GUEULE UN BON COUP,  
SE DÉGAGE... IL EST  
HEUREUX...

LA COUPE, ENFIN, QU'IL BRANDIT, HAUT DANS  
LE CIEL DE ROLAND-GARROS ; LES MICROS  
TENDUS, ET LES MOTS QUI SORTENT DE SA  
BOUCHE, DE SON CŒUR, LES MOTS SIMPLES  
DE SON HISTOIRE :

" MA VICTOIRE EST D'ABORD  
CELLE DE MA FAMILLE, DE  
MES AMIS... CELLE DE LA  
FRANCE, ET CELLE DE MA  
DEUXIÈME PATRIE, LE  
CAMEROUN !... "

...IL ÉTAIT UNE FOIS  
YANNICK NOAH, NÉ A  
SEDAN, LE 16 MAI 1960...

texte : C. Gendrot

dessin : A. Cheret

### ***Match* (2014) – Éditions Delcourt**

Hilarant, audacieux et plein de trouvailles! Cet album relève des plus belles réussites du genre. Lire un match de tennis à l'état brut, dans son intégralité, point par point, et sans dialogue, c'est ce que propose cet ovni. Sur 280 pages, en noir et blanc, Grégory Panaccione, issu du cinéma d'animation, raconte un match parfaitement burlesque mais déjà d'anthologie, sponsorisé par Ricard. Un exercice de style qui se savoure sans temps mort, avec ces deux tennismen aux antipodes: Rod Jones, joueur professionnel anglais, et le Français Marcel Coste, personnage extravagant et caractériel, dont le calvaire le fait gagner en empathie – à défaut du match – au fil des pages.

### ***Tennis Kids – Ramasseurs de gags* (tome 1, 2014) – Bamboo Éditions**

Drôle, espiègle et attachant. Les créateurs signent un premier tome où perdre est plus amusant que gagner. Six jeunes joueurs et joueuses apprennent le tennis dans un club, encadrés par leur prof, et vont vite se rendre compte qu'il est plus facile de le regarder à la télé que de le pratiquer sur un court. Place aux stratagèmes pour ces petits champions de la bêtise dans des mini-sketchs contés sur chaque planche. Dans sa biographie, le scénariste Ceka dit avoir commencé très tôt à y jouer, «*passant rapidement du statut de jeune espoir à cas désespéré*». Le résultat se voit: rire garanti et dessin de Patrice Le Sourd coloré et dynamique.

### ***Max Winson – La Tyrannie* (tome 1, 2014) et *L'Échange* (tome 2, 2016) – Éditions Delcourt**

La série de Jérémie Moreau fait partie des belles surprises et des bijoux du genre, offrant un regard pluriel sur les valeurs du tennis: sa psychologie, sa philosophie, sa mécanique, sa spatialité et son rapport avec l'Autre (les adversaires). Max est un champion de tennis hors du commun, une machine à gagner, dans une société hypermoderne qui semble évoluer selon ce sport et ses moindres faits et gestes. Mais Max est aussi un vingtenaire introverti et mélancolique, sous le joug de son vieux père, un coach tyrannique, dont il va s'affranchir et se libérer. Ces deux albums interrogent ainsi la place de ce héros hors-norme, conditionné à la victoire,

face au public et à la renommée. Mais aussi l'art du tennis et de l'échange dans sa signification originelle, la notion de gloire et d'entraînement inhumain. La grandeur imposante, physique et spatiale, de Max est à l'aune de ce questionnement nourri de paradoxes existentiels. Une fable moderne dont le graphisme puise dans le style années 1920, *le Petit Prince* et le découpage du manga.

### ***Jeu décisif* (2017) – Éditions Glénat**

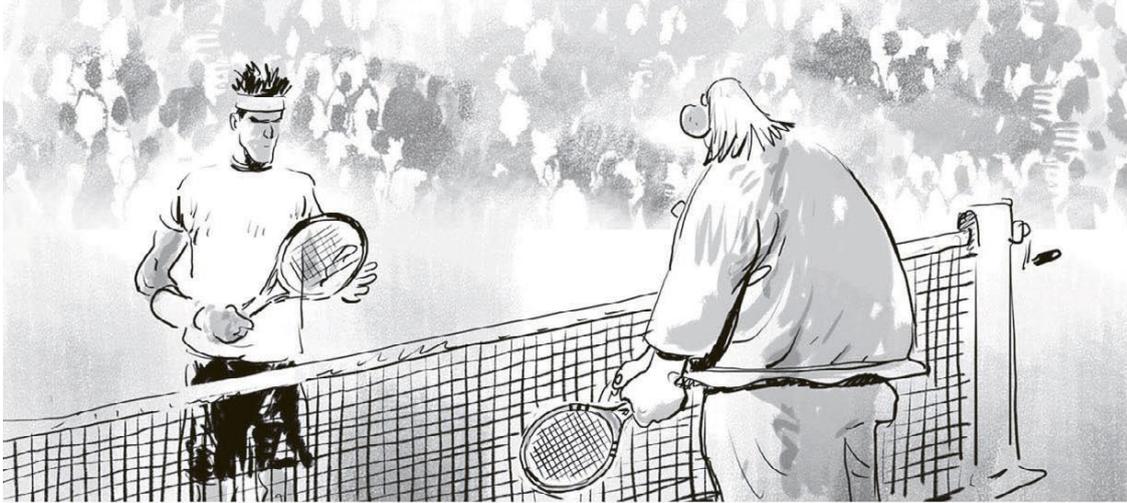
Une rencontre émouvante sur court pour un récit initiatique très shakespearien sur l'adolescence. Rémy tombe sous le charme de Clémentine qui s'entraîne seule et durement pour devenir une championne, sous la férule intransigeante de son père. Pour se rapprocher d'elle, Rémy décide de s'inscrire au club. Hélas, les ambitions dévorantes du paternel vont contaminer leur relation et dévoiler une vérité sur les victoires remportées par Clémentine. Théo Calmejane livre une fable douce et dramatique sur la pression exercée à la fois par les parents, qui veulent vivre leur rêve par procuration, et les institutions. Un album servi par un dessin enfantin, coloré et épuré.

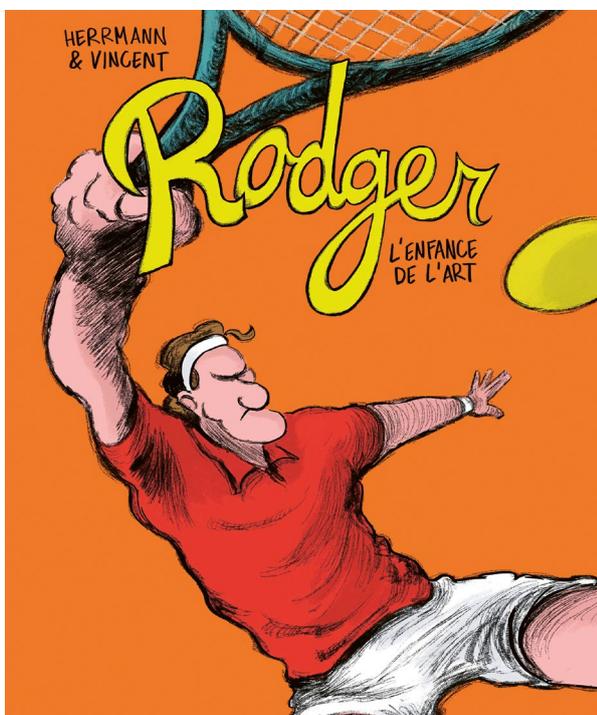
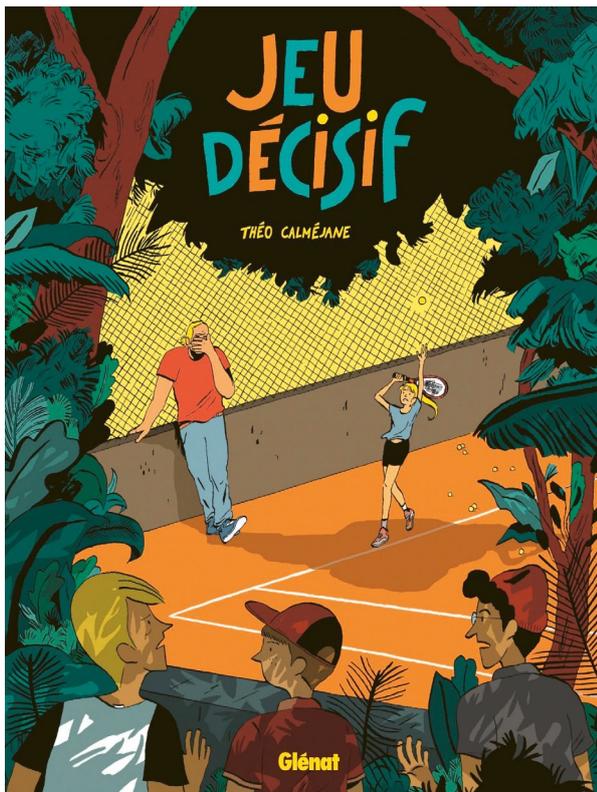
### ***Une histoire du tennis* (2018) Éditions du Signe**

Grande histoire et anecdotes se côtoient dans cette intéressante introduction à l'art du tennis pour les néophytes. Avec en ouverture Roger Federer, redevenu à 36 ans n°1 mondial après avoir remporté son vingtième titre du Grand Chelem en 2018, l'album retrace sur plus d'un siècle l'histoire du *lawn tennis* hérité du jeu de paume. Une approche ludique et un style graphique réaliste, conçus par Charly Damm (texte) et François Abel (dessin). Des planches riches d'informations entre les dates clés, les grands tournois, les pelouses anglaises, l'évolution des tenues sportives, les premières publicités promotionnelles et les trophées remportés par les figures mythiques. Le tout rythmé par une frise chronologique sur les grandes dates de l'histoire mondiale.

### ***Rodger – L'enfance de l'art* (2018) Éditions Hermine / Éditions Slatkine**

Le dessinateur Herrmann (*la Tribune de Genève*), fan inconditionnel de Roger Federer, utilise ici sa plume et unit ses forces avec le dessinateur Vincent

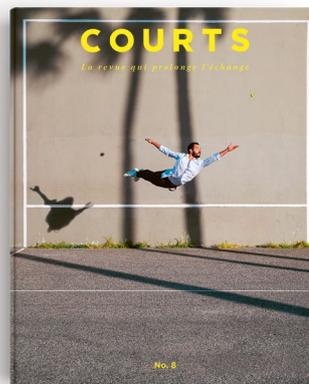
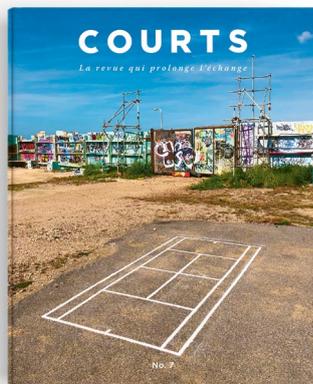
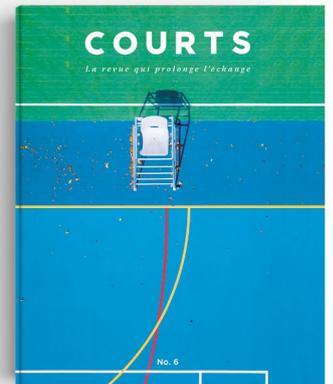
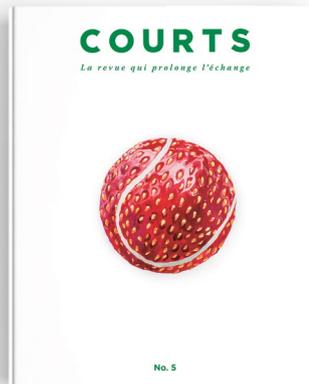
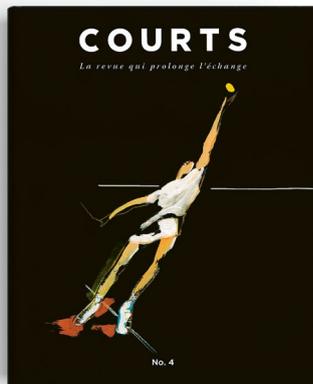
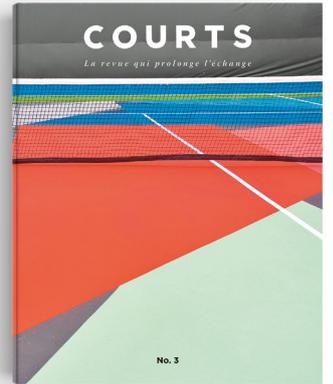
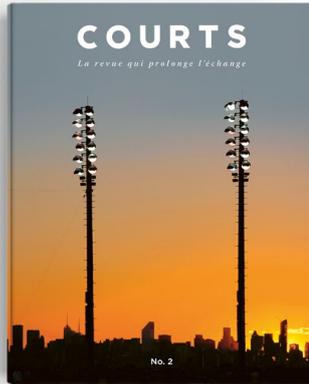
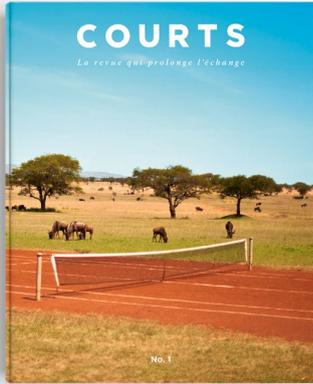




(le Courrier) afin de croquer pour la première fois ce prodige du tennis. Tous deux retracent l'enfance totalement fantasmée de ce mythe bâlois, réinventant les traits de caractère d'un surdoué hyperactif jusqu'à son sacre mondial à Wimbledon chez les juniors. Drôle et absurde, le récit raconte comment il est devenu « *le plus grand champion du monde* ». Ou plus exactement, comment ses parents sont parvenus par stratagème à lui faire devenir ce qu'il souhaitait « *sans jamais l'avoir poussé* ». Au cœur de cette métamorphose rocambolesque, Jésus, un maître bouddhiste zurichois, un préparateur physique sadique, Martina Hingis ou encore Nelson Mandela prédisant la naissance du futur champion. Pas question ici d'apprendre quoi que ce soit sur Federer, les auteurs signent une biographie cocasse et improbable, qu'on soupçonne d'ailleurs d'avoir été conçue sous acide, oscillant « *entre l'hommage et l'envie de ramener l'icône à des dimensions plus terrestres* ». —

Découvrez l'ensemble  
de nos produits sur  
[courts.club/shop](https://courts.club/shop)









9 € ISSN 2593-516X



9 772593 516008

